

M É M O I R E S.

TOME PREMIER.



LES
CONFESSIONS

DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

1786.



J
d'
d'
bl
la

na
cu
fa
je
tr
se
c'e
m'

so
liv

LES CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE PREMIER.

JE forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature; et cet homme, ce sera moi.

Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaux pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra; je viendrai ce livre à la main me présenter devant le sou-

verain juge. Je dirai hautement : voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon, et s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire ; j'ai pu supposer vrai ce que je savais avoir pu l'être, jamais ce que je savais être faux. Je me suis montré tel que je fus, méprisable et vil quand je l'ai été, bon, généreux, sublime, quand je l'ai été ; j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. Etre éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables ! qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur aux pieds de ton trône, avec la même sincérité, et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : *Je fus meilleur que cet homme-là.*

Je suis né à Genève en 1712, d'Isaac Rousseau, citoyen, et de Susanne Bernard, citoyenne ; un bien fort médiocre, à

partager entre quinze enfans , ayant réduit presque à rien la portion de mon père , il n'avait pour subsister que son métier d'horloger , dans lequel il était , à la vérité , fort habile. Ma mère , fille du ministre Bernard , était plus riche ; elle avait de la sagesse et de la beauté : ce n'était pas sans peine que mon père l'avait obtenue. Leurs amours avaient commencé presque avec leur vie : dès l'âge de huit à neuf ans ils se promenaient ensemble tous les soirs sous la treille ; à dix ans ils ne pouvaient plus se quitter. La sympathie , l'accord des ames affermit en eux le sentiment qu'avait produit l'habitude. Tous deux , nés tendres et sensibles , n'attendaient que le moment de trouver dans un autre la même disposition , ou plutôt ce moment les attendait eux-mêmes , et chacun d'eux jeta son cœur dans le premier qui s'ouvrit pour le recevoir. Le sort qui semblait contrarier leur passion ne fit que l'animer. Le jeune amant , ne pouvant obtenir sa maîtresse , se consumait de douleur ; elle lui conseilla de voyager pour l'oublier. Il voyagea sans fruit , et revint plus amoureux que jamais. Il retrouva celle qu'il ai-

mait tendre et fidèle. Après cette épreuve, il ne restait qu'à s'aimer toute la vie ; ils le jurèrent, et le ciel bénit leur serment.

Gabriel Bernard , frère de ma mère, devint amoureux d'une des sœurs de mon père ; mais elle ne consentit à épouser le frère qu'à condition que son frère épouserait la sœur. L'amour arrangea tout, et les deux mariages se firent le même jour. Ainsi mon oncle était le mari de ma tante , et leurs enfans furent doublement mes cousins-germains. Il en naquit un de part et d'autre au bout d'une année ; ensuite il fallut encore se séparer.

Mon oncle Bernard était ingénieur : il alla servir dans l'Empire et en Hongrie, sous le prince Eugène. Il se distingua au siège et à la bataille de Belgrade. Mon père, après la naissance de mon frère unique, partit pour Constantinople , où il était appelé, et devint horloger du sérail. Durant son absence , la beauté de ma mère , son esprit, ses talens (1), lui attirèrent des hom-

(1) Elle en avait de trop brillans pour son état, le ministre son père , qui l'adorait , ayant pris grand soin de son éducation. Elle dessinait, elle

images. M. de la Closure, résident de France, fut des plus empressés à lui en offrir. Il fallait que sa passion fût vive, puisqu'au bout de trente ans je l'ai vu s'attendrir en me parlant d'elle. Ma mère avait plus que de la vertu pour s'en défendre; elle aimait tendrement son mari; elle le pressa de revenir; il quitta tout et revint. Je fus le triste fruit de ce retour. Dix mois après je naquis, infirme et malade; je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs.

Je n'ai pas su comment mon père supporta cette perte; mais je sais qu'il ne s'en consola jamais. Il croyait la revoir en moi, sans pouvoir oublier que je la lui avais

chantait, elle s'accompagnait du théorbe, elle avait de la lecture, et faisait des vers passables. En voici, qu'elle fit impromptu, dans l'absence de son frère et de son mari, se promenant avec sa belle-sœur et leurs deux enfans, sur un propos que quelqu'un lui tint à leur sujet.

Ces deux messieurs qui sont absens
Nous sont chers de bien des manières;
Ce sont nos amis, nos amans;
Ce sont nos maris et nos frères,
Et les pères de ces enfans.

ôtée ; jamais il ne m'embrassa que je ne sentisse à ses soupirs , à ses convulsives étreintes , qu'un regret amer se mêlait à ses caresses ; elles n'en étaient que plus tendres. Quand il me disait : Jean-Jacques , parlons de ta mère ; je lui disais : Hé bien , mon père , nous allons donc pleurer ; et ce mot seul lui tirait déjà des larmes. Ah ! disait-il en gémissant , rends-la moi , console-moi d'elle , remplis le vide qu'elle a laissé dans mon ame. T'aimerais-je ainsi si tu n'étais que mon fils ! Quarante ans après l'avoir perdue , il est mort dans les bras d'une seconde femme , mais le nom de la première à la bouche , et son image au fond du cœur.

Tels furent les auteurs de mes jours. De tous les dons que le ciel leur avait départis , un cœur sensible est le seul qu'ils me laissèrent ; mais il avait fait leur bonheur , et il fit tous les malheurs de ma vie.

J'étais né presque mourant ; on espérait peu de me conserver. J'apportai le germe d'une incommodité que les ans ont renforcée et qui maintenant ne me donne quelquefois des relâches que pour me laisser

souffrir plus cruellement d'une autre façon. Une sœur de mon père, fille aimable et sage, prit si grand soin de moi qu'elle me sauva. Au moment où j'écris ceci elle est encore en vie, soignant, à l'âge de quatre-vingts ans, un mari plus jeune qu'elle, mais usé par la boisson. Chère tante, je vous pardonne de m'avoir fait vivre, et je m'afflige de ne pouvoir vous rendre à la fin de vos jours les tendres soins que vous m'avez prodigués au commencement des miens. J'ai aussi ma mie Jacqueline encore vivante, saine et robuste. Les mains qui m'ouvrirent les yeux à ma naissance pourront me les fermer à ma mort.

Je sentis avant de penser; c'est le sort commun de l'humanité. Je l'éprouvai plus qu'un autre. J'ignore ce que je fis jusqu'à cinq ou six ans: je ne sais comment j'appris à lire; je ne me souviens que de mes premières lectures et de leur effet sur moi: c'est le temps d'où je date sans interruption la conscience de moi-même. Ma mère avait laissé des romans. Nous nous mîmes à les lire après souper, mon père et moi. Il n'était question d'abord que de m'exercer

à la lecture par des livres amusans ; mais bientôt l'intérêt devint si vif , que nous lisions tour-à-tour sans relâche , et passions les nuits à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon père , entendant le matin les hirondelles , disait , tout honteux : Allons nous coucher , je suis plus enfant que toi.

En peu de temps j'acquis , par cette dangereuse méthode , non - seulement une extrême facilité à lire et à m'entendre , mais une intelligence unique à mon âge sur les passions. Je n'avais aucune idée des choses , que tous les sentimens m'étaient déjà connus. Je n'avais rien conçu ; j'avais tout senti. Ces émotions confuses que j'éprouvai coup sur coup n'altéraient point la raison que je n'avais pas encore ; mais elles m'en formèrent une d'une autre trempe , et me donnèrent de la vie humaine , des notions bizarres et romanesques , dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir.

Les romans finirent avec l'été de 1719. L'hiver suivant ce fut autre chose. La bi-

maïs
us li-
sions
pou-
ume.
ma-
eux :
enfant
dan-
une
ndre,
a âge
e des
aient
'avais
e j'é-
point
mais
autre
e hu-
oma-
exion
1719.
La bi-

bliothèque de ma mère épuisée , on eut recours à la portion de celle de son père qui nous était échue. Heureusement il s'y trouva de bons livres ; et cela ne pouvait guère être autrement ; cette bibliothèque ayant été formée par un ministre , à la vérité , et savant même (car c'était la mode alors) , mais homme de goût et d'esprit. L'histoire de l'Eglise et de l'Empire , par Lesneur , les Discours de Bossuet sur l'Histoire universelle , les Hommes Illustres de Plutarque , l'histoire de Venise par Nani , les Métamorphoses d'Ovide , La Bruyère , les Mondes de Fontenelle , ses Dialogues des morts , et quelques tomes de Molière , furent transportés dans le cabinet de mon père , et je les lui lisais tous les jours durant son travail. J'y pris un goût rare et peut-être unique à cet âge. Plutarque , sur-tout , devint ma lecture favorite. Le plaisir que je prenais à le relire sans cesse me guérit un peu des romans , et je préfèrai bientôt Agésilas , Brutus , Aristide , à Orondate , Artamene et Juba. De ces intéressantes lectures , des entretiens qu'elles occasionnaient entre mon père et moi

se forma cet esprit libre et républicain, ce caractère indomptable et fier, impatient de joug et de servitude, qui m'a tourmenté tout le temps de ma vie dans les situations les moins propres à lui donner l'essor. Sans cesse occupé de Rome et d'Athènes; vivant, pour ainsi dire, avec leurs grands hommes, né moi-même citoyen d'une république, et fils d'un père dont l'amour de la patrie était la plus forte passion, je m'en enflammiais à son exemple; je me croyais Grec ou Romain; je devenais le personnage dont je lisais la vie: le récit des traits de constance et d'intrépidité qui m'avaient frappé me rendait les yeux étincelans et la voix forte. Un jour que je racontais à table l'aventure de Scevola, on fut effrayé de me voir avancer et tenir la main sur un réchaud pour représenter son action.

J'avais un frère plus âgé que moi de sept ans. Il apprenait la profession de mon père. L'extrême affection qu'on avait pour moi le faisait un peu négliger, et ce n'est pas cela que j'approuve. Son éducation se sentit de cette négligence. Il prit le train

du libertinage , même avant l'âge d'être un vrai libertin. On le mit chez un autre maître , d'où il faisait des escapades , comme il en avait fait de la maison paternelle. Je ne le voyais presque point : à peine puis-je dire avoir fait connaissance avec lui : mais je ne laissais pas de l'aimer tendrement , et il m'aimait , autant qu'un polisson peut aimer quelque chose. Je me souviens qu'une fois que mon père le châtiait rudement et en colère , je me jetai impétueusement entre eux deux , l'embrassant étroitement. Je le couvris ainsi de mon corps recevant les coups qui lui étaient portés , et je m'obstinai si bien dans cette attitude qu'il fallut enfin que mon père lui fit grace , soit désarmé par mes cris et mes larmes , soit pour ne pas me maltraiter plus que lui. Enfin mon frère tourna si mal , qu'il s'enfuit et disparut tout-à-fait. Quelque temps après on sut qu'il était en Allemagne. Il n'écrivit pas une seule fois. On n'a plus eu de ses nouvelles depuis ce temps-là , et voilà comment je suis demeuré fils unique.

Si ce pauvre garçon fut élevé négligem-

ment, il n'en fut pas ainsi de son frère, et les enfans des rois ne sauraient être soignés avec plus de zèle que je le fus durant mes premiers ans, idolâtré de tout ce qui m'environnait, et toujours, ce qui est bien plus rare, traité en enfant chéri, jamais en enfant gâté. Jamais une seule fois, jusqu'à m'a sortie de la maison paternelle, on ne m'a laissé courir seul dans la rue avec les autres enfans : jamais on n'eût à réprimer en moi ni à satisfaire aucune de ces fantasques humeurs qu'on impute à la nature, et qui naissent toutes de la seule éducation. J'avais les défauts de mon âge ; j'étais babillard, gourmand, quelquefois menteur. J'aurais volé des fruits, des bonbons, de la mangeaille ; mais jamais je n'ai pris plaisir à faire du mal, du dégât, à charger les autres, à tourmenter de pauvres animaux. Je me souviens pourtant d'avoir pissé dans la marmite d'une de nos voisines appelée madame Clot, tandis qu'elle était au préche. J'avoue même que ce souvenir me fait encore rire, parce que madame Clot, bonne femme au demeurant, était bien la vieille la plus grognon que je connus de ma vie.

Voilà la courte et véridique histoire de mes méfaits enfantins.

Comment serais-je devenu méchant, quand je n'avais sous les yeux que des exemples de douceur, et autour de moi que les meilleurs gens du monde ? Mon père, ma tante, ma mie, mes parens, nos amis, nos voisins, tout ce qui m'environnait, ne m'obéissait pas, à la vérité, mais m'aimait; et moi je les aimais de même. Mes volontés étaient si peu excitées et si peu contrariées, qu'il ne me venait pas dans l'esprit d'en avoir. Je puis jurer que jusqu'à mon asservissement sous un maître, je n'ai pas su ce que c'était qu'une fantaisie. Hors le temps que je passais à lire ou écrire auprès de mon père, et celui où ma mie me menait promener, j'étais toujours avec ma tante, à la voir broder, à l'entendre chanter, assis ou debout à côté d'elle, et j'étais content. Son enjouement, sa douceur, sa figure agréable, m'ont laissé de si fortes impressions, que je vois encore son air, son regard, son attitude; je me souviens de ses petits propos carressans; je dirais comment elle était vêtue et coiffée, sans oublier les deux

crochets que ses cheveux noirs faisaient sur ses tempes, selon la mode de ce temps-là.

Je suis persuadé que je lui dois le goût ou plutôt la passion pour la musique, qui ne s'est bien développée en moi que long-temps après. Elle savait une quantité prodigieuse d'airs et de chansons qu'elle chantait avec un filet de voix fort douce. La sérénité d'âme de cette excellente fille éloignait d'elle et de tout ce qui l'environnait la rêverie et la tristesse. L'attrait que son chant avait pour moi fut tel, que non-seulement plusieurs de ses chansons me sont toujours restées dans la mémoire, mais qu'il m'en revient même, aujourd'hui que je l'ai perdue, qui, totalement oubliées depuis mon enfance, se retracent à mesure que je vieillis, avec un charme que je ne puis exprimer. Dirait-on que moi, vieux radoteur, rongé de soucis et de peines, je me surprends quelquefois à pleurer comme un enfant en marmotant ces petits airs d'une voix déjà cassée et tremblante ? Il y en a un sur-tout, qui m'est bien revenu tout entier, quant à l'air ; mais la seconde moitié des paroles s'est constamment refusée à tous mes efforts pour me

la rappeler, quoiqu'il m'en revienne confusément les rimes. Voici le commencement, et ce que j'ai pu me rappeler du reste.

Tircis, je n'ose
 Ecouter ton chalumeau
 Sous l'ormeau ;
 Car on en cause
 Déjà dans notre hameau.

.
 un berger
 s'engager
 sans danger ;

Et toujours l'épine est sous la rose.

Je cherche où est le charme attendrissant que mon cœur trouve à cette chanson : c'est un caprice auquel je ne comprends rien ; mais il m'est de toute impossibilité de la chanter jusqu'à la fin, sans être arrêté par mes larmes. J'ai cent fois projeté d'écrire à Paris pour faire chercher le reste des paroles, si tant est que quelqu'un les connaisse encore ; mais je suis presque sûr que le plaisir que je prends à me rappeler cet air s'évanouirait en partie, si j'avais la preuve que d'autres que ma pauvre tante Suson l'ont chanté.

Telles furent les premières affections de mon entrée à la vie ; ainsi commençait à se former ou à se montrer en moi ce cœur à-la-fois si fier et si tendre , ce caractère efféminé , mais pourtant indomptable , qui flottant toujours entre la faiblesse et le courage , entre la mollesse et la vertu , m'a jusqu'au bout mis en contradiction avec moi-même , et a fait que l'abstinence et la jouissance , le plaisir et la sagesse , m'ont également échappé.

Ce train d'éducation fut interrompu par un accident dont les suites ont influé sur le reste de ma vie. Mon père eut un démêlé avec un M. G***, capitaine en France , et apparenté dans le conseil. Ce G***, homme insolent et lâche , saigna du nez , et pour se venger accusa mon père d'avoir mis l'épée à la main dans la ville. Mon père , qu'on voulut envoyer en prison , s'obstinait à vouloir que , selon la loi , l'accusateur y entrât aussi bien que lui. N'ayant pu l'obtenir , il aima mieux sortir de Genève et s'expatrier pour le reste de sa vie , que de céder sur un point où l'honneur et la liberté lui paraissaient compromis.

Je restai sous la tutelle de mon oncle Bernard , alors employé aux fortifications de Genève. Sa fille aînée était morte , mais il avait un fils de même âge que moi. Nous fûmes mis ensemble à Bossey , en pension chez le ministre Lamercier , pour y apprendre , avec le latin , tout le menu fatras dont on l'accompagne sous le nom d'éducation.

Deux ans passés au village adoucirent un peu mon âpreté romaine , et me ramenèrent à l'état d'enfant. A Genève , où l'on ne m'imposait rien , j'aimais l'application , la lecture ; c'était presque mon seul amusement. A Bossey , le travail me fit aimer les jeux qui lui servaient de relâche. La campagne était pour moi si nouvelle , que je ne pouvais me lasser d'en jouir. Je pris pour elle un goût si vif , qu'il n'a jamais pu s'éteindre. Le souvenir des jours heureux que j'y ai passés m'a fait regretter son séjour et ses plaisirs dans tous les âges , jusqu'à celui qui m'y a ramené. M. Lamercier était un homme fort raisonnable , qui , sans négliger notre instruction , ne nous chargeait point de devoirs extrêmes.

La preuve qu'il s'y prenait bien est que malgré mon aversion pour la gène, je ne me suis jamais rappelé avec dégoût mes heures d'étude ; et que , si je n'appris pas de lui beaucoup de choses , ce que j'apprenais je l'apprenais sans peine , et n'en ai rien oublié.

La simplicité de cette vie champêtre m'a fait un bien d'un prix inestimable en ouvrant mon cœur à l'amitié. Jusqu'alors je n'avais connu que des sentimens élevés , mais imaginaires. L'habitude de vivre ensemble dans un état paisible m'unissait tendrement à mon cousin Bernard. En peu de temps , j'en avais pour lui des sentimens plus affectueux que ceux que j'avais eus pour mon frère , et qui ne se sont jamais effacés. C'était un grand garçon fort élanqué , fort fluète , aussi doux d'esprit que faible de corps , qui n'abusait pas trop de la prédilection qu'on avait pour lui dans la maison , comme fils de mon tuteur. Nos travaux , nos amusemens , nos goûts , étaient les mêmes ; nous étions seuls ; nous étions de même âge ; chacun des deux avait besoin d'un camarade : nous séparer était en quelque sorte nous anéantir. Quoique nous eussions

je n'ions peu d'occasions de faire preuve de
notre attachement l'un pour l'autre , il
était extrême , et non-seulement nous ne
pouvions vivre un instant séparés ; mais nous
n'imaginions pas que nous puissions jamais
l'être. Tous deux d'un esprit facile à céder
aux caresses , complaisans quand on ne
n'avait pas nous contraindre , nous étions
toujours d'accord sur tout. Si , par la faveur
de ceux qui nous gouvernaient , il avait
à moi sur moi quelque ascendant sous leurs yeux
, j'en avais quand nous étions seuls , j'en avais un sur
lui qui rétablissait l'équilibre. Dans nos
études , je lui soufflais sa leçon quand il
avait besoin ; quand mon thème était fait , je
lui aidais à faire le sien ; et dans nos amu-
semens mon goût plus actif lui servait tou-
jours de guide. Enfin nos deux caractères
s'accordaient si bien , et l'amitié qui nous
unissait était si vraie , que dans plus de
vingt ans que nous fûmes presque insépa-
rables , tant à Bossey qu'à Genève , nous
nous battîmes souvent , je l'avoue ; mais
on n'eut besoin de nous séparer ,
mais une de nos querelles ne dura plus
un quart-d'heure , et jamais une seule

fois nous ne portâmes l'un contre l'autre aucune accusation. Ces remarques sonnent si l'on veut, puériles, mais il en résulte pourtant un exemple peut-être unique depuis qu'il existe des enfans.

La manière dont je vivais à Bossey, me convenait si bien, qu'il ne lui a manqué que de durer plus long-temps pour fixer absolument mon caractère. Les sentimens tendres, affectueux, paisibles, en faisaient le fond. Je crois que jamais individu de notre espèce n'eut naturellement moins de vanité que moi. Je m'élevais par élans à des mouvemens sublimes, mais je retombais aussitôt dans ma langueur. Etre aimé de tout ce qui m'approchait était le plus grand de mes desirs. J'étais doux, mon cœur l'était; ceux qui nous gouvernaient l'étaient eux-mêmes. Pendant deux ans entiers je fus ni témoin ni victime d'un sentiment violent. Tout nourrissait dans mon cœur les dispositions qu'il reçut de la nature. Je ne connaissais rien d'aussi charmant que de voir tout le monde content de moi et de toute chose. Je me souviendrai toujours qu'au temple, répondant au catéchisme

rien ne me troublait plus quand il m'arrivait d'hésiter, que de voir sur le visage de mademoiselle Lambercier des marques d'inquiétude et de peine. Cela seul m'affligeait plus que la honte de manquer en public, qui m'affectait pourtant extrêmement : car, quoique peu sensible aux louanges, je le fus toujours beaucoup à la honte, et je puis dire ici que l'attente des réprimandes de mademoiselle Lambercier me donnait moins d'alarmes que la crainte de la chagriner.

Cependant elle ne manquait pas au besoin de sévérité, non plus que son frère : mais comme cette sévérité, presque toujours juste, n'était jamais emportée, je m'en affligeais et ne m'en mutinais point. J'étais plus fâché de déplaire que d'être puni, et le signe du mécontentement m'était plus cruel que la peine afflictive. Il est embarrassant de m'expliquer mieux, mais cependant il le faut. Qu'on changerait de méthode avec la jeunesse si l'on voyait mieux les effets éloignés de celle qu'on emploie toujours indistinctement, et souvent indiscretement ! La grande leçon qu'on

peut tirer d'un exemple aussi commun que funeste , me fait résoudre à le donner.

Comme mademoiselle Lambercier avait pour nous l'affection d'une mère , elle en avait aussi l'autorité , et la portait quelquefois jusqu'à nous infliger la punition des enfans , quand nous l'avions méritée. Assez long-temps elle s'en tint à la menace , et cette menace d'un châtiment tout nouveau pour moi me semblait très-effrayante ; mais après l'exécution je la trouvai moins terrible à l'épreuve que l'attente ne l'avait été , et ce qu'il y a de plus bizarre est que ce châtiment m'affectionna davantage encore à celle qui me l'avait imposé. Il fallait même toute la vérité de cette affection et toute ma douceur naturelle pour m'empêcher de chercher le retour du même traitement en le méritant : car j'avais trouvé dans la douleur , dans la honte même , un mélange de sensualité qui m'avait laissé plus de desir que de crainte de l'éprouver de rechef par la même main. Il est vrai que , comme il se mêlait sans doute à cela quelque instinct précoce du sexe , le même châtiment reçu de son frère ne m'eût

point du tout paru plaisant. Mais de l'humeur dont il était, cette substitution n'était guère à craindre, et si je m'abstenais de mériter la correction, c'était uniquement de peur de fâcher mademoiselle Lambercier; car tel est en moi l'empire de la bienveillance, et même de celle que les sens ont fait naître, qu'elle leur donna toujours la loi dans mon cœur.

Cette récidive, que j'éloignais sans la craindre, arriva sans qu'il y eût de ma faute, c'est-à-dire de ma volonté, et j'en profitai, je puis dire, en sûreté de conscience. Mais cette seconde fois fut aussi la dernière : car mademoiselle Lambercier s'étant sans doute aperçue à quelque signe que ce châtiment n'allait pas à son but, déclara qu'elle y renonçait et qu'il la fatiguait trop. Nous avions jusque-là couché dans sa chambre, et même en hiver quelquefois dans son lit. Deux jours après on nous fit coucher dans une autre chambre, et j'eus désormais l'honneur, dont je me serais bien passé, d'être traité par elle en grand garçon.

Qui croirait que ce châtiment d'enfant,

reçu à huit ans , par la main d'une fille de trente , a décidé de mes goûts , de mes desirs , de mes passions , de moi , pour le reste de ma vie , et cela précisément dans le sens contraire à ce qui devait s'ensuivre naturellement ? En même temps que mes sens furent allumés , mes desirs prirent si bien le change , que , bornés à ce que j'avais éprouvé , ils ne s'avisèrent point de chercher autre chose. Avec un sang brûlant de sensualité presque dès ma naissance , je me conservai pur de toute souillure , jusqu'à l'âge où les tempéramens les plus froids et les plus tardifs se développent. Tourmenté long-temps , sans savoir de quoi , je dévorais d'un œil ardent les belles personnes ; mon imagination me les rappelait sans cesse , uniquement pour les mettre en œuvre à ma mode , et en faire autant de demoiselles Lambercier.

Même après l'âge nubile , ce goût bizarre toujours persistant , et porté jusqu'à la dépravation , jusqu'à la folie , m'a conservé les mœurs honnêtes qu'il semblerait avoir dû m'oter. Si jamais éducation fut modeste et chaste , c'est assurément celle que j'ai

reque. Mes trois tantes n'étaient pas seulement des personnes d'une sagesse exemplaire, mais d'une réserve que depuis longtemps les femmes ne connaissent plus. Mon père, homme de plaisir, mais galant à la vieille mode, n'a jamais tenu près des femmes qu'il aimait le plus, des propos dont une vierge eût pu rougir, et jamais on n'a poussé plus loin què dans ma famille et devant moi le respect qu'on doit aux enfans. Je ne trouvai pas moins d'attention chez M. Lambercier sur le même article, et une fort bonne servante y fut mise à la porte, pour un mot un peu gaillard qu'elle avait prononcé devant nous. Non-seulement je n'eus jusqu'à mon adolescence aucune idée distincte de l'union des sexes, mais jamais cette idée confuse ne s'offrit à moi que sous une image odieuse et dégoûtante. J'avais pour les filles publiques une horreur qui ne s'est jamais effacée : je ne pouvais voir un débauché sans dédain, sans effroi même, car mon aversion pour la débauche allait jusque-là, depuis qu'allant un jour au petit Sacconex par un chemin creux, je vis des deux côtés des cavités

dans la terre où l'on me dit que ces gens-là faisaient leurs accouplemens. Ce que j'avais vu de ceux des chiens me revenait aussi toujours à l'esprit en pensant aux autres, et le cœur me soulevait à ce seul souvenir.

Ces préjugés de l'éducation, propres par eux-mêmes à retarder les premières explosions d'un tempérament combustible, furent aidés, comme j'ai dit, par la diversion que firent sur moi les premières pointes de la sensibilité. N'imaginant que ce que j'avais senti, malgré des effervescences de sang très-incommodes, je ne savais porter mes desirs que vers l'espèce de volupté qui m'était connue, sans aller jamais jusqu'à celle qu'on m'avait rendue haissable, et qui tenait de si près à l'autre, sans que j'en eusse le moindre soupçon. Dans mes sottises fantaisies, dans mes érotiques fureurs, dans les actes extravagans auxquels elles me portaient quelquefois, j'empruntais imaginativement le secours de l'autre sexe, sans penser jamais qu'il fût propre à un autre usage qu'à celui que je brûlais d'en tirer.

gens. Non-seulement donc c'est ainsi qu'avec
que un tempérament très-ardent , très-lascif ,
venait très-précoce , je passai toutefois l'âge de
x au- puberté sans désirer, sans connaître d'au-
seul tres plaisirs des sens que ceux dont made-
s par moiselle Lamercier m'avait tres-innocem-
explo- ment donné l'idée ; mais quand enfin le
, fu- progrès des ans m'eut fait homme , c'est
ersion encore ainsi que ce qui devait me perdre
es de me conserva. Mon ancien goût d'enfant, au
e j'a- lieu de s'évanouir, s'associa tellement à
sang l'autre, que je ne pus jamais l'écarter des
r mes desirs allumés par mes sens ; et cette folie ,
é qui jointe à ma timidité naturelle , m'a tou-
squ'à jours rendu très-peu entreprenant près des
e , et femmes , faute d'oser tout dire ou de pou-
e j'en voir tout faire ; l'espèce de jouissance dont
ottes l'autre n'était pour moi que le dernier terme
eurs , ne pouvant être usurpée par celui qui la
elles desire , ni devinée par celle qui peut l'ac-
ntais corder. J'ai ainsi passé ma vie à convoiter
exe , et à me taire auprès des personnes que
à un j'aimais le plus. N'osant jamais déclarer
d'en mon goût , je l'amusais du moins par des
tappports qui m'en conservaient l'idée. Etre
aux genoux d'une maîtresse impérieuse ,

obéir à ses ordres , avoir des pardons à lui demander , étaient pour moi de très-douces jouissances ; et plus ma vive imagination m'enflammait le sang , plus j'avais l'air d'un amant transi. On conçoit que cette manière de faire l'amour n'amène pas des progrès bien rapides , et n'est pas fort dangereuse à la vertu de celles qui en sont l'objet. J'ai donc fort peu possédé , mais je n'ai pas laissé de jouir beaucoup à ma manière c'est-à-dire par l'imagination. Voilà comment mes sens , d'accord avec mon humeur timide et mon esprit romanesque , m'ont conservé des sentimens purs et des mœurs honnêtes , par les mêmes goûts qui , peut-être avec un peu plus d'effronterie , m'auraient plongé dans les plus brutales voluptés.

J'ai fait le premier pas et le plus pénible dans le labyrinthe obscur et fangeux de mes confessions. Ce n'est pas ce qui est criminel qui coûte le plus à dire , c'est ce qui est ridicule et honteux. Dès à présent , je suis sûr de moi ; après ce que je viens d'oser dire , rien ne peut plus m'arrêter. On peut juger de ce qu'ont pu me coûter de sem-

blables aveux , sur ce que , dans tout le cours de ma vie , emporté quelquefois près de celles que j'aimais par les fureurs d'une passion qui m'ôtait la faculté de voir , d'entendre , hors de sens , et saisi d'un tremblement convulsif dans tout mon corps , jamais je n'ai pu prendre sur moi de leur déclarer ma folie , et d'implorer d'elles dans la plus intime familiarité , la seule faveur qui manquait aux autres. Cela ne m'est jamais arrivé qu'une fois dans l'enfance , avec un enfant de mon âge , encore fût-ce elle qui en fit la première proposition.

En remontant de cette sorte aux premières traces de mon être sensible , je trouve des élémens qui , semblant quelquefois incompatibles , n'ont pas laissé de s'unir pour produire avec force un effet uniforme et simple , et j'en trouve d'autres , qui , les mêmes en apparence , ont formé , par le concours de certaines circonstances , de si différentes combinaisons , qu'on n'imaginerait jamais qu'ils eussent entre eux aucun rapport. Qui croirait , par exemple , qu'un des ressorts les plus vigoureux de mon ame fût trempé dans la même source d'où

la luxure et la mollesse ont coulé dans mon sang ? Sans quitter le sujet dont je viens de parler , on en va voir sortir une impression bien différente.

J'étudiais un jour seul ma leçon dans la chambre contiguë à la cuisine ; la servante avait mis sécher à la plaque les peignes de mademoiselle Lambercier. Quand elle revint les prendre , il s'en trouva un dont tout un côté de dents était brisé. A qui s'en prendre de ce dégât ? Personne autre que moi n'était entré dans la chambre. On m'interroge ; je nie d'avoir touché le peigne. Monsieur et mademoiselle Lambercier se réunissent , m'exhortent , me pressent , me menacent : je persiste avec opiniâtreté ; mais la conviction était trop forte : elle m'emporta sur toutes mes protestations. Quoique ce fût la première fois qu'on m'en avait trouvé tant d'audace à mentir. La chose fut prise au sérieux : elle méritait de l'être. La méchanceté , le mensonge , l'obstination parurent également dignes de punition ; mais , pour le coup , ce ne fut pas par mademoiselle Lambercier qu'elle me fut infligée. On écrivit à mon oncle Bernard :

ans me vint. Mon pauvre cousin était chargé d'un autre délit non moins grave : nous fûmes enveloppés dans la même exécution. Elle fut terrible. Quand , cherchant le remède dans le mal même , on eût voulu pour jamais amortir mes sens dépravés , on n'aurait pu mieux s'y prendre. Aussi me laissèrent-ils en repos pour long-temps.

On ne put m'arracher l'aveu qu'on exigeait. Repris à plusieurs fois , et mis dans l'état le plus affreux , je fus inébranlable. J'aurais souffert la mort , et j'y étais résolu. Il fallut que la force même cédât au diabolique entêtement d'un enfant , car on n'appela pas autrement ma constance. Enfin je sortis de cette cruelle épreuve en pièces , mais triomphant.

Il y a maintenant près de cinquante ans de cette aventure , et je n'ai pas peur d'être unni derechef pour le même fait. Hé bien , je déclare à la face du ciel que j'en étais innocent , que je n'avais ni cassé ni touché le peigne , que je n'avais pas approché de la plaque , et que je n'y avais pas même touché. Qu'on ne me demande pas comment le dégât se fit : je l'ignore , et ne puis le

comprendre ; ce que je sais très-certainement, c'est que j'en étais innocent.

Qu'on se figure un caractère timide et docile dans la vie ordinaire , mais ardent , fier , indomptable dans les passions ; un enfant toujours gouverné par la voix de la raison , toujours traité avec douceur , équité , complaisance ; qui n'avait pas même l'idée de l'injustice, et qui, pour la première fois, en éprouve une si terrible de la part précisément des gens qu'il chérissait qu'il respecte le plus. Quel renversement d'idées ! quel désordre de sentimens ! quel bouleversement dans son cœur , dans sa cervelle, dans tout son petit être intelligent et moral ! Je dis qu'on s'imagine tout cela s'il est possible : car pour moi, je ne me sens pas capable de démêler, de suivre la moindre trace de ce qui se passait alors en moi.

Je n'avais pas encore assez de raison pour sentir combien les apparences me condamnaient, et pour me mettre à la place des autres. Je me tenais à la mienne, et tout ce que je sentais, c'était la rigueur d'un châtiment effroyable pour un crime que

n'avais pas commis. La douleur du corps, quoique vive, m'était peu sensible, je ne sentais que l'indignation, la rage, le désespoir. Mon cousin, dans un cas à-peu-près semblable, et qu'on avait puni d'une faute involontaire comme d'un acte prémédité, se mettait en fureur à mon exemple, et se montrait, pour ainsi dire, à mon unisson. Tous deux dans le même lit, nous nous embrassions avec des transports convulsifs, nous étouffions; et quand nos jeunes cœurs, un peu soulagés, pouvaient exhaler leur colère, nous nous levions sur notre séant, et nous nous mettions tous deux à crier cent fois de toute notre force : *Carnifex, carnifex, carnifex*.

Je sens, en écrivant ceci, que mon poulx s'élève encore; ces momens me seront toujours présens, quand je vivrais cent mille ans. Ce premier sentiment de la violence et de l'injustice est resté si profondément gravé dans mon ame, que toutes les idées qui s'y rapportent me rendent ma première émotion; et ce sentiment, relatif à moi dans son origine, a pris une telle consistance en lui-même, et s'est tellement dé-

taché de tout intérêt personnel , que mon cœur s'enflamme au spectacle ou au récit de toute action injuste , quel qu'en soit l'objet et en quelque lieu qu'elle se commette , comme si l'effet en retombait sur moi. Quand je lis les cruautés d'un tyran féroce , les subtiles noirceurs d'un fourbe de prêtre , je partirais volontiers pour aller poignarder ces misérables , dussai-je cent fois y périr. Je me suis souvent mis en nage à poursuivre à la course ou à coups de pierre un coq , une vache , un chien , un animal que j'en voyais tourmenter un autre uniquement parce qu'il se sentait le plus fort. Ce mouvement peut m'être naturel , et je crois qu'il l'est ; mais le souvenir profond de la première injustice que j'ai soufferte y fut trop long-temps et trop fortement lié , pour ne l'avoir pas beaucoup renforcé.

Là fut le terme de la sérénité de ma vie infantine. Dès ce moment je cessai de jouir d'un bonheur pur , et je sens aujourd'hui même que le souvenir des charmes de mon enfance s'arrête là. Nous restâmes encore à Bossey quelques mois. Nous y fûmes comme

on nous représente le premier homme encore dans le paradis terrestre , mais ayant cessé d'en jouir ; c'était en apparence la même situation , et en effet une toute autre manière d'être. L'attachement , le respect , l'intimité , la confiance , ne liaient plus les élèves à leurs guides ; nous ne les regardions plus comme des dieux qui lisaient dans nos cœurs : nous étions moins honteux de mal faire , et plus craintifs d'être accusés : nous commencions à nous cacher , à nous mutiner , à mentir. Tous les vices de notre âge corrompaient notre innocence et enlaidissaient nos jeux. La campagne même perdit à nos yeux cet attrait de douceur et de simplicité qui va au cœur. Elle nous semblait déserte et sombre ; elle s'était comme couverte d'un voile qui nous en cachait les beautés. Nous cessâmes de cultiver nos petits jardins , nos herbes , nos fleurs. Nous n'allions plus gratter légèrement la terre , et crier de joie en découvrant le germe du grain que nous avions semé. Nous nous dégoûtâmes de cette vie ; on se dégoûta de nous ; mon oncle nous retira , et nous nous séparâmes de M. et de made-

moiselle Lambercier , rassasiés les uns des autres , et regrettant peu de nous quitter.

Près de trente ans se sont passés depuis ma sortie de Bossey sans que je m'en sois rappelé le séjour d'une manière agréable par des souvenirs un peu liés ; mais depuis qu'ayant passé l'âge mûr je décline vers la vieillesse , je sens que ces mêmes souvenirs renaissent , tandis que les autres s'effacent , et se gravent dans ma mémoire avec des traits dont le charme et la force augmentent de jour en jour ; comme si sentant déjà la vie qui s'échappe , je cherchais à la ressaisir par ses commencemens. Les moindres faits de ce temps-là me plaisent par cela seul qu'ils sont de ce temps-là. Je me rappelle toutes les circonstances des lieux , des personnes , des heures. Je vois la servante ou le valet agissant dans la chambre , une hirondelle entrant par la fenêtre , une mouche se poser sur ma main tandis que je récitais ma leçon : je vois tout l'arrangement de la chambre où nous étions ; le cabinet de M. Lambercier à main droite , une estampe représentant tous les papes , un baromètre , un grand calendrier ; des framboisiers qui

d'un jardin fort élevé dans lequel la maison s'enfonçait sur le derrière, venaient ombrager la fenêtre , et passaient quelquefois jusqu'en dedans. Je sais bien que le lecteur n'a pas grand besoin de savoir tout cela ; mais j'ai besoin , moi , de le lui dire. Que n'osé-je lui raconter de même toutes les petites anecdotes de cet heureux âge , qui me font encore tressaillir d'aise quand je me les rappelle. Cinq ou six sur-tout Composons ; je vous fais grace de cinq , mais j'en veux une , une seule , pourvu qu'on me la laisse conter le plus longuement qu'il me sera possible , pour prolonger mon plaisir.

Si je ne cherchais que le vôtre , je pourrais choisir celle du derrière de mademoiselle Lamhercier , qui , par une malheureuse culbute au bas du pré , fut étalé tout en plein devant le roi de Sardaigne à son passage , mais celle du noyer de la terrasse est plus amusante pour moi , qui fus acteur , au lieu que je ne fus que spectateur de la culbute , et j'avoue que je ne trouvai pas le moindre mot pour rire à un accident qui , bien que comique en lui-même , m'alarmait pour

une personne que j'amaï comme une mère, et peut-être plus.

O vous, lecteurs curieux de la grande histoire du noyer de la terrasse, écoutez-en l'horrible tragédie, et vous absteniez de frémir si vous pouvez.

Il y avait hors la porte de la cour une terrasse à gauche en entrant, sur laquelle on allait souvent s'asseoir l'après-midi, mais qui n'avait point d'ombre. Pour lui en donner, M. Lamercier y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solennité. Les deux pensionnaires en furent les parrains, et tandis que l'on comblait le creux, nous tenions l'arbre chacun d'une main, avec des chants de triomphe. On fit pour l'arroser une espèce de bassin tout autour du pied. Chaque jour, ardens spectateurs de cet arrosement, nous nous confirmions, mon cousin et moi, dans l'idée très-naturelle qu'il était plus beau de planter un arbre sur la terrasse qu'un drapeau sur la brèche: et nous résolûmes de nous procurer cette gloire, sans la partager avec qui que ce fût.

Pour cela nous allâmes couper une bou-

ture d'un jeune saule, et nous la plantâmes sur la terrasse, à huit ou dix pieds de l'auguste noyer. Nous n'oubliâmes pas de faire aussi un creux autour de notre arbre : la difficulté était d'avoir de quoi le remplir ; car l'eau venait d'assez loin, et on ne nous laissait pas courir pour en aller prendre. Cependant il en fallait absolument pour notre saule. Nous employâmes toutes sortes de ruses pour lui en fournir durant quelques jours, et cela nous réussit si bien, que nous le vîmes bourgeonner et pousser de petites feuilles dont nous mesurions l'accroissement d'heure en heure ; persuadés, quoiqu'il ne fût pas à un pied de terre, qu'il ne tarderait pas à nous ombrager.

Comme notre arbre, nous occupant tout entier, nous rendait incapables de toute application, de toute étude, que nous étions comme en délire, et que ne sachant à qui nous en avions on nous tenait de plus court qu'auparavant, nous vîmes l'instant fatal où l'eau nous allait manquer, et nous nous résolûmes, dans l'attente de voir notre arbre périr de sécheresse. Enfin, la nécessité, mère de l'industrie, nous suggéra une invention

pour garantir l'arbre et nous d'une mort certaine : ce fut de faire par-dessous terre une rigole qui conduisît secrètement au saule une partie de l'eau dont on arrosait le noyer. Cette entreprise exécutée avec ardeur, ne réussit pourtant pas d'abord. Nous avions si mal pris la pente que l'eau ne coulait point. La terre s'éboulait et bouchait la rigole ; l'entrée se remplissait d'ordures tout allait de travers. Rien ne nous rebuta. *Omnia vincit labor improbus*. Nous creusâmes davantage la terre et notre bassin pour donner à l'eau son écoulement ; nous coupâmes des fonds de boîtes en petites planches étroites, dont les unes mises de plat à la file, et d'autres posées en angle des deux côtés sur celles-là, nous firent un canal triangulaire pour notre conduit. Nous plantâmes à l'entrée de petits bois minces et à claire voie qui, faisant une espèce de grillage ou de crapaudine, retenaient le limon et les pierres, sans boucher le passage à l'eau. Nous recouvrîmes soigneusement notre ouvrage de terre bien foulée, et le jour où tout fut fait, nous attendîmes dans des trances d'espérance et de crainte l'heure

de l'arrosement. Après des siècles d'attente, cette heure vint enfin : M. Lamercier vint aussi à son ordinaire assister à l'opération, durant laquelle nous nous tenions tous deux derrière lui pour cacher notre arbre, auquel très-heureusement il tournait le dos.

A peine achevait-on de verser le premier seau d'eau , que nous commençâmes d'en voir couler dans notre bassin. A cet aspect la prudence nous abandonna ; nous nous mîmes à pousser des cris de joie qui firent retourner M. Lamercier, et ce fut dommage, car il prenait grand plaisir à voir comment la terre du noyer était bonne et buvait avidement son eau. Frappé de la voir se partager entre deux bassins, il s'écrie à son tour, regarde, apperçoit la friponnerie, se fait brusquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planches, et criant à pleine tête *Un aqueduc, un aqueduc !* il frappe de toutes parts des coups impitoyables, dont chacun portait au milieu de nos cœurs. En un moment les planches, le conduit, le bassin, le saule, tout fut dé-

truit , tout fut labouré , sans qu'il y eut , durant cette expédition terrible , nul autre mot prononcé , si-non l'exclamation qu'il répétait sans cesse : *Un aqueduc* , s'écriait-il en brisant tout , *un aqueduc* , *un aqueduc* !

On croira que l'aventure finit mal pour les petits architectes. On se trompera ; tout fut fini. M. Lamercier ne nous dit pas un mot de reproche , ne nous fit pas plus mauvais visage , et ne nous en parla plus ; nous l'entendîmes même un peu après rire auprès de sa sœur à gorge déployée ; car le rire de M. Lamercier s'entendait de loin ; et ce qu'il y eut de plus étonnant encore , c'est que , passé le premier saisissement , nous ne fûmes pas nous mêmes fort affligés. Nous plantâmes ailleurs un autre arbre , et nous nous rappellions souvent la catastrophe du premier , en répétant entre nous avec emphase , *Un aqueduc* , *un aqueduc* ! Jusque-là j'avais eu des accès d'orgueil par intervalles , quand j'étais Aristide ou Brutus. Ce fut ici mon premier mouvement de vanité bien marquée. Avoir pu construire un aqueduc de nos mains , avoir mis une

bouture en concurrence avec un grand arbre, me paraissait le suprême degré de la gloire. A dix ans j'en jugeais mieux que César à trente.

L'idée de ce noyer et la petite histoire qui s'y rapporte, m'est si bien restée ou revenue, qu'un de mes plus agréables projets dans mon voyage de Genève en 1754, était d'aller à Bossey revoir les monumens des jeux de mon enfance, et sur-tout le cher noyer qui devait alors avoir déjà le tiers d'un siècle. Je fus si continuellement obsédé, si peu maître de moi-même, que je ne pus trouver le moment de me satisfaire. Il y a peu d'apparence que cette occasion renaisse jamais pour moi. Cependant je n'en ai pas perdu le désir avec l'espérance ; et je suis presque sûr, que si jamais, retournant dans ces lieux chéris, j'y retrouvais mon cher noyer encore en être, je l'arroserais de mes pleurs.

De retour à Genève, je passai deux ou trois ans chez mon oncle, en attendant qu'on résolût ce que l'on ferait de moi. Comme il destinait son fils au génie, il lui fit apprendre un peu de dessin, et lui enseignait les

élémens d'Euclide. J'apprenais tout cela par compagnie ; et j'y pris goût , sur-tout au dessin. Cependant on délibérait si l'on me ferait horloger , procureur ou ministre. J'aimais mieux être ministre , car je trouvais bien beau de prêcher. Mais le petit revenu du bien de ma mère , à partager entre mon frère et moi , ne suffisait pas pour pousser mes études. Comme l'âge où j'étais ne rendait pas ce choix bien pressant encore , je restais , en attendant , chez mon oncle , pendant à-peu-près mon temps , et ne laissant pas de payer , comme il était juste , une assez forte pension.

Mon oncle , homme de plaisir ainsi que mon père , ne savait pas comme lui se capotiver pour ses devoirs , et prenait assez peu de soin de nous. Ma tante était une dévote un peu piétiste , qui aimait mieux chanter les psaumes que veiller à notre éducation. On nous laissait presque une liberté entière dont nous n'abusâmes jamais. Toujours inséparables , nous nous suffisions l'un à l'autre , et n'étant point tentés de fréquenter les salons de notre âge , nous ne primes aucune des habitudes libertines que l'oisiveté

nous pouvait inspirer. J'ai même tort de nous supposer oisifs, car de la vie nous ne le fûmes moins, et ce qu'il y avait d'heureux était que tous les amusemens dont nous nous passionnions successivement nous tenaient ensemble occupés dans la maison, sans que nous fussions même tentés de descendre à la rue. Nous faisons des cages, des flûtes, des volans, des tambours, des maisons, des *équiffes*, des arbalètes. Nous gâtions les outils de mon bon vieux grand-père, pour faire des montres à son imitation. Nous avions sur-tout un goût de préférence pour barbouiller du papier, dessiner, laver, enluminer, faire un dégât de couleurs. Il vint à Genève un charlatan italien, appelé *Gamba-corta*; nous allâmes le voir une fois, et puis nous n'y voulûmes plus aller : mais il avait des marionnettes, et nous nous mîmes à faire des marionnettes; ses marionnettes jouaient des manières de comédies, et nous fîmes des comédies pour les nôtres, Faute de pratiques nous contrefaisions du gosier la voix de Polichinelle, pour jouer ces charmantes comédies, que nos pauvres parens avaient la patience de voir et d'entendre.

Mais mon oncle Bernard ayant un jour lu dans la famille un très-beau sermon de sa façon , nous quittâmes les comédies , et nous nous mîmes à composer des sermons. Ces détails ne sont pas fort intéressans , je l'avoue ; mais ils montrent à quel point il fallait que notre première éducation eût été bien dirigée , pour que , maîtres presque de notre temps et de nous dans un âge si tendre , nous fussions si peu tentés d'en abuser. Nous avions si peu besoin de nous faire des camarades , que nous en négligions même l'occasion. Quand nous allions nous promener , nous regardions en passant leurs jeux sans convoitise , sans songer même à prendre part. L'amitié remplissait si bien nos cœurs , qu'il nous suffisait d'être ensemble pour que les plus simples goûts fussent nos délices.

A force de nous voir inséparables , on prit garde : d'autant plus que mon cousin étant très-grand et moi très-petit , cela faisait un couple assez plaisamment assorti. Sa longue figure éfilée , son petit visage de pomme cuite , son air mou , sa démarche nonchalante , excitaient les en-

sans à se moquer de lui. Dans le patois du pays, on lui donna le surnom de *Farnâ Bredanna*, et sitôt que nous sortions, nous n'entendions que *Farnâ Bredanna* tout autour de nous. Il endurait cela plus tranquillement que moi. Je me fâchai, je voulus me battre; c'était ce que les petits coquins demandaient. Je battis, je fus battu. Mon pauvre cousin me soutenait de son mieux: mais il était faible, d'un coup de poing on le renversait. Alors je devenais furieux. Cependant quoique j'attrapasse force horions, ce n'était pas à moi qu'on en voulait, c'était à *Barnâ Bredanna*; mais j'augmentai tellement le mal par ma mutine colère, que nous n'osions plus sortir qu'aux heures où l'on était en classe, de peur d'être hués et suivis par les écoliers.

Me voilà déjà redresseur de torts. Pour être un paladin dans les formes, il ne me manquait que d'avoir une dame; j'en eus deux. J'allais de temps en temps voir mon père à Nion, petite ville du pays de Vaud, où il s'était établi. Mon père était fort aimé, et son fils se sentait de cette bienveillance. Pendant le peu de séjour que je

faisais près de lui , c'était à qui me fêterait. Une madame de Vulson sur-tout me faisait mille caresses , et pour y mettre le comble , sa fille me prit pour son galant. On sent ce que c'est qu'un galant d'onze ans , pour une fille de vingt-deux. Mais toutes ces friponnes sont si aises de mettre ainsi de petites poupées en avant pour cacher les grandes , ou pour les tenter par l'image d'un jeu qu'elles savent rendre attirant ! Pour moi , qui ne voyais point entre elle et moi de disconvenance , je pris la chose au sérieux ; je me livrai de tout mon cœur , ou plutôt de toute ma tête ; car je n'étais guère amoureux que par-là , quoique je le fusse à la folie , et que mes transports , mes agitations , mes fureurs , donnassent des scènes à pâmer de rire.

Je connais deux sortes d'amours très-distincts , très-réels , et qui n'ont presque rien de commun , quoique très-vifs l'un et l'autre , et tous deux différens de la tendre amitié. Tout le cours de ma vie s'est partagé entre ces deux amours de si diverses natures , et je les ai même éprouvés tous deux à-la-fois ; car , par exemple , au mo-

ment dont je parle , tandis que je m'em-
parais de mademoiselle de Vulson , si pu-
bliquement et si tyranniquement que je
ne pouvais souffrir qu'aucun homme ap-
prochât d'elle ; j'avais avec une petite ma-
demoiselle Goton des tête-à-tête assez
courts , mais assez vifs , dans lesquels elle
daignait faire la maîtresse d'école , et c'é-
tait tout ; mais ce tout , qui en effet était
tout pour moi , me paraissait le bonheur
suprême , et sentant déjà le prix du mys-
tère , quoique je n'en susse user qu'en en-
fant , je rendais à mademoiselle de Vulson ,
qui ne s'en doutait guère , le soin qu'elle
prenait de m'employer à cacher d'autres
amours. Mais à mon grand regret mon se-
cret fut découvert , ou moins bien gardé
de la part de ma petite maîtresse d'école
que de la mienne ; car on ne tarda pas à
nous séparer.

C'était en vérité une singulière personne
que cette petite mademoiselle Goton. Sans
être belle , elle avait une figure difficile à
oublier , et que je me rappelle encore ,
souvent beaucoup trop pour un vieux fou.
Ses yeux sur-tout n'étaient pas de son âge ,

ni sa taille , ni son maintien. Elle avait un petit air imposant et fier , très-propre à son rôle , et qui en avait occasionné la première idée entre nous. Mais ce qu'elle avait de plus bizarre, était un mélange d'audace et de réserve difficile à concevoir. Elle se permettait avec moi les plus grandes privautés , sans jamais m'en permettre aucune avec elle ; elle me traitait exactement en enfant. Ce qui me fait croire , ou qu'elle avait déjà cessé de l'être , ou qu'au contraire elle l'était encore assez elle-même pour ne voir qu'un jeu dans le péril auquel elle s'exposait.

J'étais tout entier , pour ainsi dire , à chacune de ces deux personnes , et si parfaitement, qu'avec aucune des deux il ne m'arrivait jamais de songer à l'autre. Mais du reste rien de semblable en ce qu'elles me faisaient éprouver. J'aurais passé ma vie entière avec mademoiselle de Vulson sans songer à la quitter ; mais en l'abordant ma joie était tranquille et n'allait pas à l'émotion. Je l'aimais sur-tout en grande compagnie ; les plaisanteries, les agaceries, les jalousies même m'attachaient, m'inté-

reussaient ; je triomphais avec orgueil de ses préférences , près des grands rivaux qu'elle paraissait maltraiter. J'étais tourmenté , mais j'aimais ce tourment. Les applaudissemens , les encouragemens , les ris m'échauffaient , m'animaient. J'avais des emportemens , des saillies ; j'étais transporté d'amour dans un cercle. Tête-à-tête j'aurais été contraint , froid , peut-être ennuyé. Cependant je m'intéressais tendrement à elle , je souffrais quand elle était malade : j'aurais donné ma santé pour rétablir la sienne , et notez que je savais très-bien par expérience ce que c'était que maladie , et ce que c'était que santé. Absent d'elle j'y pensais , elle me manquait ; présent , ses caresses m'étaient douces au cœur , non aux sens. J'étais impunément familier avec elle ; mon imagination ne me demandait que ce qu'elle m'accordait : cependant , je n'aurais pu supporter de lui en voir faire autant à d'autres. Je l'aimais en frère , mais j'en étais jaloux en amant.

Je l'eusse été de mademoiselle Goton , en Turc , en furieux , en tigre , si j'avais seulement imaginé qu'elle pût faire à un

autre le même traitement qu'elle m'accor-
dait ; car cela même était une grace qu'il
fallait demander à genoux. J'abordais ma
demoiselle de Vulson avec un plaisir très
vif , mais sans trouble ; au lieu qu'en
voyant seulement mademoiselle Goton ,
je ne voyais plus rien ; tous mes sens étaient
bouleversés. J'étais familier avec la pre-
mière , sans avoir de familiarités ; au con-
traire , j'étais aussi tremblant qu'agité de-
vant la seconde , même au fort des plus
grandes familiarités. Je crois que si j'avais
resté trop long-temps avec elle je n'aurais
pu vivre ; les palpitations m'auraient étouf-
fé. Je craignais également de leur dis-
plaire ; mais j'étais plus complaisant pour
l'une et plus obéissant pour l'autre. Pour
rien au monde , je n'aurais voulu fâcher
mademoiselle de Vulson ; mais si made-
moiselle Goton m'eût ordonné de me jeter
dans les flammes , je crois qu'à l'instant
j'aurais obéi.

Mes amours ou plutôt mes rendez-vous
avec celle-ci durèrent peu , très heureuse-
ment pour elle et pour moi. Quoique mes
liaisons avec mademoiselle de Vulson n'eus-

sent pas le même danger, elles ne laissèrent pas d'avoir aussi leur catastrophe, après avoir un peu plus long-temps duré. Les fins de tout cela devaient toujours avoir l'air un peu romanesque, et donner prise aux exclamations. Quoique mon commerce avec mademoiselle de Vulson fût moins vif, il était plus attachant peut-être. Nos séparations ne se faisaient jamais sans larmes, et il est singulier dans quel vide accablant je me sentais plongé après l'avoir quittée. Je ne pouvais parler que d'elle, ni penser qu'à elle; mes regrets étaient vrais et vifs; mais je crois qu'au fond ces héroïques regrets n'étaient pas tous pour elle, et que, sans que je m'en aperçusse, les amusemens dont elle était le centre y avaient leur bonne part. Pour tempérer les douleurs de l'absence, nous nous écrivions des lettres d'un pathétique à faire fendre les rochers. Enfin j'eus la gloire qu'elle n'y put plus tenir et qu'elle vint me voir à Genève. Pour le coup la tête acheva de me tourner; je fus ivre et fou les deux jours qu'elle y resta. Quand elle partit, je voulais me jeter dans l'eau après elle, et je fis long-temps

retentir l'air de mes cris. Huit jours après elle m'envoya des bonbons et des gants; ce qui m'eût paru fort galant si je n'eusse appris en même temps qu'elle était mariée et que ce voyage dont il lui avait plu de me faire honneur, était pour acheter ses habits de noces. Je ne décrirai pas ma fureur; elle se conçoit. Je jurai dans mon noble courroux de ne plus revoir la perfide n'imaginant pas pour elle de plus terrible punition. Elle n'en mourut pas, cependant car vingt ans après, étant allé voir mon père, et me promenant avec lui sur le lac je demandai qui étaient des dames que je voyais dans un bateau peu loin du nôtre. Comment, me dit mon père en souriant, le cœur ne te le dit-il pas? Ce sont tes anciennes amours : c'est madame Cristin, c'est mademoiselle de Vulson. Je tressaillis à ce nom presque oublié : mais je dis aux bacheliers de changer de route; ne jugeant pas quoique j'eusse assez beau jeu pour prendre alors ma revanche, que ce fût la peine d'être parjure, et de renouveler une querelle de vingt ans avec une femme de quarante.

Ainsi se perdait en niaiseries le plus précieux temps de mon enfance , avant qu'on eût décidé de ma destination. Après de longues délibérations pour suivre mes dispositions naturelles, on prit enfin le parti pour lequel j'en avais le moins, et l'on me mit chez M. Masseron, greffier de la ville, pour apprendre sous lui, comme disait M. Bernard, l'utile métier de Grapignan. Ce surnom me déplaisait souverainement; l'espoir de gagner force écus par une voie ignoble flattait peu mon humeur hautaine; l'occupation me paraissait ennuyeuse, insupportable; l'assiduité, l'assujettissement achevèrent de m'en rebuter, et je n'entrais jamais au greffe qu'avec une horreur qui croissait de jour en jour. M. Masseron, de son côté, peu content de moi, me traitait avec mépris, me reprochant sans cesse mon engourdissement, ma bêtise; me répétant tous les jours que mon oncle l'avait assuré, *que je savais, que je savais*, tandis que dans le vrai je ne savais rien; qu'il lui avait promis un joli garçon, et qu'il ne lui avait donné qu'un âne. Enfin, je fus renvoyé du greffe ignominieusement, pour mon ineptie,

et il fut prononcé par les clercs de M. Ma
seron , que je n'étais bon qu'à mener
lime.

Ma vocation ainsi déterminée, je fus
en apprentissage , non toutefois chez
horloger, mais chez un graveur. Les déda
dugreffierm'avaient extrêmement humilié
et j'obéis sans murmure. M. Ducomm
était un jeune homme rustre et violent, q
vint à bout en très-peu de temps de ter
tout l'éclat de mon enfance, d'abrutir m
caractère aimant et vif, et de me rédui
par l'esprit ainsi que par la fortune, à m
véritable état d'apprenti. Mon latin, m
antiquités , mon histoire , tout fut p
long-temps oublié : je ne me souvenais
même qu'il y eût eu des Romains au mon
Mon père, quand je l'allais voir , ne tr
vait plus en moi son idole ; je n'étais p
pour les dames le galant Jean-Jacques,
je sentais si bien moi-même que M. et m
demoiselle Lamercier n'auraient plus
connu en moi leur élève, que j'eus hor
de me représenter à eux , et ne les ai p
revus depuis lors. Les goûts les plus v
la plus basse polissonnerie , succédèrent

mes aimables amusemens, sans m'en laisser même la moindre idée. Il faut que malgré l'éducation la plus honnête, j'eusse un grand penchant à dégénérer, car cela se fit très-rapidement, sans la moindre peine, et jamais César si précocement ne devint si promptement Laridon.

Le métier ne me déplaisait pas en lui-même ; j'avais un goût vif pour le dessin ; le jeu du burin m'amusaient assez, et comme le talent du graveur pour l'horlogerie est très-borné, j'avais l'espoir d'y atteindre la perfection. J'y serais parvenu, peut-être, si la brutalité de mon maître et la gêne excessive ne m'avaient rebuté du travail. Je lui dérobaï mon temps, pour l'employer en occupation du même genre, mais qui avaient pour moi l'attrait de la liberté. Je gravais des espèces de médailles pour nous servir à moi et mes camarades d'ordre de chevalier. Mon maître me surprit à ce travail de contrebande, et me roua de coups, disant que je m'exerçais à faire de la fausse monnaie, parce que nos médailles avaient les armes de la république. Je puis bien avouer que je n'avais nulle idée de la fausse

monnaie, et très-peu de la véritable. Je savais mieux comment se faisaient les a romains que nos pièces de trois sous.

La tyrannie de mon maître finit par me rendre insupportable le travail que j'aurais aimé, et par me donner des vices que j'aurais haïs, tels que le mensonge, la fausseté, le vol. Rien ne m'a mieux appris la différence qu'il y a de la dépendance filiale à l'esclavage servile, que le souvenir des changemens que produisit en moi cette époque. Naturellement timide et honteux, je n'eus jamais plus d'éloignement pour aucun défaut que pour l'effronterie. Mais j'avais joui d'une liberté honnête qui seulement s'était restreinte jusque-là par degrés, et s'évanouit enfin tout-à-fait. J'étais hardi chez mon père, libre chez M. Lambertier, discret chez mon oncle; je devenais craintif chez mon maître, et dès-lors je fus un enfant perdu. Accoutumé à une égalité parfaite avec mes supérieurs dans la manière de vivre, à ne pas connaître un plaisir qui ne fût à ma portée, à ne pas avoir un mets dont je n'eusse ma part, à n'avoir pas un desir que je ne témoignasse

à mettre enfin tous les mouvemens de mon cœur sur mes lèvres, qu'on juge de ce que je dus devenir dans une maison où je n'osais pas ouvrir la bouche , où il fallait sortir de table au tiers du repas, et de la chambre aussitôt que je n'y avais rien à faire ; où sans cesse enchaîné à mon travail, je ne voyais qu'objets de jouissances pour d'autres, et de privations pour moi seul, où l'image de la liberté du maître et des compagnons augmentait le poids de mon assujettissement, où, dans les disputes sur ce que je savais le mieux, je n'osais ouvrir la bouche , où tout enfin ce que je voyais devenait pour mon cœur un objet de convoitise , uniquement parce que j'étais privé de tout. Adieu l'aisance , la gaieté, les mots heureux qui, jadis souvent dans mes fautes, m'avaient fait échapper au châtement. Je ne puis me rappeler sans rire, qu'un soir chez mon père , étant condamné pour quelque espiéglerie à m'aller coucher sans souper, et passant par la cuisine avec mon triste morceau de pain , je vis et flirai le rôti tournant à la broche. On était autour du feu ; il fallut en passant

saluer tout le monde. Quand la ronde fut faite , lorgnant du coin de l'œil ce rôti qui avait si bonne mine et qui sentait si bon , je ne pus m'abstenir de lui faire aussi la révérence , et de lui dire d'un ton piteux : *Adieu rôti*. Cette saillie de naïveté parut si plaisante , qu'on me fit rester à souper. Peut-être eût-elle eu le même bonheur chez mon maître , mais il est sûr qu'elle ne m'y serait pas venue , ou que je n'aurais osé m'y livrer.

Voilà comment j'appris à convoiter en silence , à me cacher , à dissimuler , à mentir et à dérober enfin , fantaisie qui jusqu'alors ne m'était pas venue , et dont je n'ai pu depuis lors bien me guérir. La convoitise et l'impuissance mènent toujours là. Voilà pourquoi tous les laquais sont fripons , et pourquoi tous les apprentis doivent l'être ; mais dans un état également tranquille , où tout ce qu'ils voient est à leur portée , ces derniers perdent en grande dissipation ce honteux penchant. N'ayant pu en le même avantage , je n'en ai pu tirer le même profit.

Ce sont presque toujours de bons sens

timens mal dirigés qui font faire aux enfans le premier pas vers le mal. Malgré les privations et les tentations continuelles, j'avais demeuré plus d'un an chez mon maître sans pouvoir me résoudre à rien prendre, pas même des choses à manger. Mon premier vol fut une affaire de complaisance ; mais il ouvrit la porte à d'autres, qui n'avaient pas une si louable fin.

Il y avait chez mon maître un compagnon appelé M. Verrat, dont la maison, dans le voisinage, avait un jardin assez éloigné qui produisait de très-belles asperges. Il prit envie à M. Verrat, qui n'avait pas beaucoup d'argent, de voler à sa mère des asperges dans leur primeur, et de les vendre pour faire quelques bons déjeûners. Comme il ne voulait pas s'exposer lui-même, et qu'il n'était pas fort ingambe, il me choisit pour cette expédition. Après quelques cajoleries préliminaires, qui me gagnèrent d'autant mieux que je n'en voyais pas le but, il me la proposa comme une idée qui lui venait sur-le-champ. Je disputai beaucoup ; il insista. Je n'ai jamais pu résister aux caresses ; je me rendis. J'al-

lais tous les matins moissonner les plus belles asperges ; je les portais au Molard , où quelque bonne femme , qui voyait que je venais de les voler , me le disait pour les avoir à meilleur compte. Dans ma frayeur , je prenais ce qu'elle voulait bien me donner ; je le portais à M. Verrat. Cela se changeait promptement en un déjeuner dont j'étais le pourvoyeur , et qu'il partageait avec un autre camarade ; car pour moi , très-content d'en avoir quelque bribe , je ne touchais pas même à leur vin.

Ce petit manège dura plusieurs jours sans qu'il me vînt même à l'esprit de voler le voleur , et de dîmer sur M. Verrat le produit de ses asperges. J'exécutais ma friponnerie avec la plus grande fidélité ; mon seul motif était de complaire à celui qui me la faisait faire. Cependant , si j'eussé été surpris , que de coups , que d'injures , quels traitemens cruels n'eussai-je point essuyés , tandis que le misérable , en me démentant , eût été cru sur sa parole , et moi doublement puni pour avoir osé le charger , attendu qu'il était compagnon , et que je n'étais qu'apprenti. Voilà comment , en

tout état , le fort coupable se sauve aux dépens du faible innocent.

J'appris ainsi qu'il n'était pas si terrible de voler que je l'avais cru , et je tirai bientôt si bon parti de ma science , que rien de ce que je convoitais n'était à ma portée en sûreté. Je n'étais pas absolument mal nourri chez mon maître , et la sobriété ne m'était pénible qu'en la lui voyant si mal garder. L'usage de faire sortir de table les jeunes gens quand on y sert ce qui les tente le plus me paraît très-bien entendu pour les rendre aussi friands que fripons. Je devins en peu de temps l'un et l'autre , et je m'en trouvais fort bien pour l'ordinaire ; quelquefois fort mal , quand j'étais surpris.

Un souvenir qui me fait frémir encore et rire tout-à-la-fois , est celui d'une chasse aux pommes qui me coûta cher. Ces pommes étaient au fond d'une dépense , qui , par une jalousie élevée , recevait du jour de la cuisine. Un jour que j'étais seul dans la maison , je montai sur la may pour regarder dans le jardin des Hespérides ce précieux fruit dont je ne pouvais appro-

cher. J'allai chercher la broche pour voir si elle y pouvait atteindre : elle était trop courte. Je l'allongeai par une autre petite broche qui servait pour le menu gibier ; car mon maître aimait la chasse. Je piquai plusieurs fois sans succès ; enfin , je sentis avec transport que j'amenais une pomme. Je tirai très-doucement ; déjà la pomme touchait à la jalousie , j'étais prêt à la saisir. Qui dira ma douleur ? La pomme était trop grosse , elle ne put passer par le trou. Que d'invention n'ai-je pas mis en usage pour la retirer ? Il fallut trouver des supports pour tenir la broche en état , un couteau assez long pour fendre la pomme , une latte pour la soutenir. A force d'adresse et de temps je parvins à la partager , espérant tirer ensuite les pièces l'une après l'autre. Mais à peine furent-elles séparées , qu'elles tombèrent toutes deux dans la dépense. Lecteur pitoyable , partagez mon affliction.

Je ne perdis point courage ; mais j'avais perdu beaucoup de temps. Je craignais d'être surpris ; je renvoie au lendemain une tentative plus heureuse , et je me remets

à l'ouvrage tout aussi tranquillement que si je n'avais rien fait, sans songer aux deux témoins indiscrets qui déposaient contre moi dans la dépense.

Le lendemain retrouvant l'occasion belle, je tente un nouvel essai. Je monte sur mes treteaux, j'alonge la broche, je l'ajuste, j'étais prêt à piquer. . . . malheureusement le dragon ne dormait pas, tout-à-coup la porte de la dépense s'ouvre : mon maître en sort, croise les bras, me regarde, et me dit : Courage..... La plume me tombe des mains.

Bientôt, à force d'essayer de mauvais traitemens, j'y devins moins sensible ; ils me parurent enfin une sorte de compensation du vol, qui me mettait en droit de le continuer. Au lieu de retourner les yeux en arrière et de regarder la punition, je les portais en avant et je regardais la vengeance. Je jugeais que me battre comme fripon, c'était m'autoriser à l'être. Je trouvais que voler et être battu allaient ensemble, et constituaient en quelque sorte un état ; et qu'en remplissant la partie de cet état qui dépendait de moi, je pouvais lais-

ser le soin de l'autre à mon maître. Sur cette idée, je me suis mis à voler plus tranquillement qu'auparavant. Je me disais : Qu'en arrivera-t-il, enfin ? Je serai battu, soit : je suis fait pour l'être.

J'aime à manger sans être avide ; je suis sensuel et non pas gourmand. Trop d'autres goûts me distraient de celui-là. Je ne me suis jamais occupé de ma bouche que quand mon cœur était oisif, et cela m'est si rarement arrivé dans ma vie que je n'ai guère eu le tems de songer aux bons morceaux. Voilà pourquoi je ne bornai pas long-temps ma friponnerie au comestible, je l'étendis bientôt à tout ce qui me tentait, et si je ne devins pas un voleur en forme, c'est que je n'ai jamais été beaucoup tenté d'argent. Dans le cabinet commun, mon maître avait un autre cabinet à part qui fermait à la clef ; je trouvai le moyen d'en ouvrir la porte et de la refermer sans qu'il y parût. Là, je mettais à contribution ses bons outils, ses meilleurs dessins, ses empreintes, tout ce qui me faisait envie et qu'il affectait d'éloigner de moi. Dans le fonds, ces vols étaient biens innocens, puis-

qu'ils n'étaient faits que pour être employés à son service ; mais j'étais transporté de joie d'avoir ces bagatelles en mon pouvoir : je croyais voler le talent avec ses productions. Du reste , il y avait dans des boîtes des recoupes d'or et d'argent , de petits bijoux , des pièces de prix , de la monnaie. Quand j'avais quatre ou cinq sous dans ma poche , c'était beaucoup ; cependant , loin de toucher à rien de tout cela , je ne me souviens pas même d'y avoir jeté de ma vie un regard de convoitise. Je le voyais avec plus d'effroi que de plaisir. Je crois bien que cette horreur du vol de l'argent et de ce qui en produit me venait en grande partie de l'éducation. Il se mêlait à cela des idées secrètes d'infamie , de prison , de châtiment , de potence , qui m'auraient fait frémir si j'avais été tenté ; au lieu que mes tours ne me semblaient que des espiègleries , et n'étaient pas autre chose en effet. Tout cela ne pouvait valoir que d'être bien étrillé par mon maître , et d'avance je m'arrangeais là-dessus.

Mais , encore une fois , je ne convoitais pas même assez pour avoir à m'abstenir ; je

ne sentais rien à combattre. Une seule feuille de beau papier à dessiner me tentait plus que l'argent pour en payer une rame. Cette bizarrerie tient à une des singularités de mon caractère ; elle a eu tant d'influence sur ma conduite , qu'il importe de l'expliquer.

J'ai des passions très-ardentes , et tandis qu'elles m'agitent , rien n'égale mon impétuosité ; je ne connais plus ni ménagement ni respect , ni crainte , ni bienséance ; je suis cynique , effronté , violent , intrépide : il n'y a ni honte qui m'arrête , ni danger qui m'effraie. Hors le seul objet qui m'occupe , l'univers n'est plus rien pour moi ; mais tout cela ne dure qu'un moment , et le moment qui suit me jette dans l'anéantissement. Prenez-moi dans le calme , je suis l'indolence et la timidité même : tout m'effarouche , tout me rebute ; une mouche en volant me fait peur ; un mot à dire , un geste à faire , épouvante ma paresse ; la crainte et la honte me subjuguent à tel point , que je voudrais m'éclipser aux yeux de tous les mortels. S'il faut agir , je ne sais que faire ; s'il faut parler , je ne sais que

dire ; si l'on me regarde , je suis décontenancé. Quand je me passionne, je sais trouver quelquefois ce que j'ai à dire ; mais dans les entretiens ordinaires je ne trouve rien , rien du tout ; ils me sont insupportables par cela seul que je suis obligé de parler.

Ajoutez qu'aucun de mes goûts dominans ne consiste en choses qui s'achètent. Il ne me faut que des plaisirs purs, et l'argent les empoisonne tous. J'aime, par exemple, ceux de la table ; mais ne pouvant souffrir ni la gêne de la bonne compagnie ni la crapule du cabaret, je ne puis les goûter qu'avec un ami, car seul, cela ne m'est pas possible ; mon imagination s'occupe alors d'autre chose, et je n'ai pas le plaisir de manger. Si mon sang allumé me demande des femmes, mon cœur ému me demande encore plus de l'amour. Des femmes à prix d'argent perdraient pour moi tous leurs charmes ; je doute même s'il serait en moi d'en profiter. Il en est ainsi de tous les plaisirs à ma portée : s'ils ne sont gratuits, je les trouve insipides. J'aime les seuls biens qui ne sont à personne qu'au premier qui sait les goûter.

Jamais l'argent ne me parut une chose aussi précieuse qu'on la trouve : bien plus, il ne m'a même jamais paru fort commode ; il n'est bon à rien par lui-même : il faut le transformer pour en jouir ; il faut acheter, marchander , souvent être dupe , bien payer, être mal servi. Je voudrais une chose bonne dans sa qualité : avec mon argent je suis sûr de l'avoir mauvaise. J'achète cher un œuf frais , il est vieux ; un beau fruit , il est vert ; une fille , elle est gâtée. J'aime le bon vin , mais où en prendre ? chez un marchand de vin ? Comme que je fasse il m'empoisonnera. Veux-je absolument être bien servi ? que de soins , que d'embarras ! avoir des amis , des correspondans , donner des commissions , écrire , aller , venir , attendre , et souvent au bout être encore trompé. Que de peine avec mon argent ! je la crains plus que je n'aime le bon vin.

Mille fois , durant mon apprentissage et depuis , je suis sorti dans le dessein d'acheter quelque friandise. J'approche de la boutique d'un pâtissier ; j'aperçois des femmes au comptoir ; je crois déjà les voir rire et se moquer entre elles du petit gourmand. Je

se
us,
e ;
t le
er ,
ien
ose
t je
her
ait ,
me
un
e il
etre
as !
ner
at-
ore
nt !
n.
e et
he-
ou-
mes
et se
. Je

passé devant une fruitière : je lorgne du coin de l'œil de belles poires , leur parfum me tente ; deux ou trois jeunes gens tout près de là me regardent ; un homme qui me connaît est devant sa boutique : je vois de loin venir une fille ; n'est-ce point la servante de la maison ? Ma vue courte me fait mille illusions. Je prends tous ceux qui passent pour des gens de ma connaissance : par-tout je suis intimidé, retenu par quelque obstacle : mon desir croît avec ma honte ; et je rentre enfin comme un sot, dévoré de convoitise , ayant dans ma poche de quoi la satisfaire , et n'osant rien acheter.

J'entrerais dans les plus insipides détails si je suivais dans l'emploi de mon argent , soit par moi , soit par d'autres , l'embarras, la honte, la répugnance, les inconvéniens, les dégoûts de toute espèce que j'ai toujours éprouvés. A mesure qu'avançant dans ma vie, le lecteur prendra connaissance de mon humeur, il sentira tout cela sans que je m'appesantisse à le lui dire.

Cela compris, on comprendra sans peine une de mes prétendues contradictions ; celle d'allier une avarice presque sordide, avec le

plus grand mépris pour l'argent. C'est un meuble pour moi si peu commode , que je ne m'avise pas même de désirer celui que je n'ai pas , et que quand j'en ai , je le garde long-temps sans le dépenser, faute de savoir l'employer à ma fantaisie ; mais l'occasion commode et agréable se présente-t-elle ? j'en profite si bien, que ma bourse se vide avant que je m'en sois aperçu. Du reste , ne cherchez pas en moi le tic des avares , celui de dépenser pour l'ostentation ; tout au contraire , je dépense en secret et pour le plaisir ; loin de me faire gloire de dépenser, je m'en cache. Je sens si bien que l'argent n'est pas à mon usage , que je suis presque honteux d'en avoir , encore plus de m'en servir. Si j'avais en jamais un revenu suffisant pour vivre commodément , je n'aurais point été tenté d'être avare , j'en suis très-sûr. Je dépenserais tout mon revenu sans chercher à l'augmenter , mais ma situation précaire me tient en crainte. J'adore la liberté ; j'abhorre la gêne , la peine , l'assujettissement. Tant que dure l'argent que j'ai dans ma bourse , il assure mon indépendance , il me dispense de m'intriguer

pour en trouver d'autre ; nécessité que j'eus toujours en horreur : mais de peur de le voir finir , je le choie ; l'argent qu'on possède est l'instrument de la liberté ; celui qu'on pourchasse est celui de la servitude. Voilà pourquoi je serre bien et ne convoite rien.

Mon désintéressement n'est donc que paresse ; le plaisir d'avoir ne vaut pas la peine d'acquérir : et ma dissipation n'est encore que paresse : quand l'occasion de dépenser agréablement se présente , on ne peut trop la mettre à profit. Je suis moins tenté de l'argent que des choses , parce qu'entre l'argent et la possession désirée il y a toujours un intermédiaire , au lieu qu'entre la chose et la jouissance il n'y en a point. Je vois la chose , elle me tente ; si je ne vois que le moyen de l'acquérir , il ne me tente pas. J'ai donc été fripon , et quelquefois je le suis encore de bagatelles qui me tentent , et que j'aime mieux prendre que demander. Mais , petit ou grand , je ne me souviens pas d'avoir pris de ma vie un liard à personne , hors une seule fois ; il n'y a pas quinze ans que je volai sept livres dix sous.

L'aventure vaut la peine d'être contée, car il s'y trouve un concours impayable d'effronterie et de bêtise que j'aurais peine moi-même à croire s'il regardait un autre que moi.

C'était à Paris. Je me promenais avec M. de Francueil, au Palais-Royal, sur les cinq heures. Il tire sa montre, la regarde, et me dit : Allons à l'Opéra. Je le veux bien. Nous y allons. Il prend deux billets d'amphithéâtre, m'en donne un, et passe le premier avec l'autre ; je le suis, il entre. En entrant après lui, je trouve la porte embarrassée. Je regarde, je vois tout le monde debout, je juge que je pourrais bien me perdre dans cette foule, ou du moins laisser supposer à M. de Francueil que j'y suis perdu. Je sors, je reprends ma contre-marque, puis mon argent, et je m'en vais, sans songer qu'à peine avais-je atteint la porte, que tout le monde était assis, et qu'alors M. de Francueil voyait clairement que je n'y étais plus.

Comme jamais rien ne fut plus éloigné de mon humeur que ce trait-là, je le note, pour montrer qu'il y a des momens d'une espèce

de délire, où il ne faut point juger des hommes par leurs actions. Ce n'était pas précisément voler cet argent ; c'était en voler l'emploi ; moins c'était un vol , plus c'était une infamie.

Je ne finirais pas ces détails, si je voulais suivre toutes les routes par lesquelles, durant mon apprentissage , je passai de la sublimité de l'héroïsme à la bassesse d'un vaurien. Cependant , en prenant les vices de mon état, il me fut impossible d'en prendre tout-à-fait les goûts. Je m'ennuyais des amusemens de mes camarades ; et quand la trop grande gêne m'eut aussi rebuté du travail, je m'ennuyai de tout. Cela me rendit le goût de la lecture, que j'avais perdu depuis long-temps. Ces lectures, prises sur mon travail, devinrent un nouveau crime, qui m'attira de nouveaux châtimens. Ce goût, irrité par la contrainte, devint passion, bientôt fureur. La Tribu, fameuse loueuse de livres, m'en fournissait de toute espèce. Bons et mauvais , tout passait, je ne choisisais point ; je lisais tout avec une égale avidité. Je lisais à l'établi, je lisais en allant faire mes messages , je lisais à la gar-

derobe, et m'y oubliais des heures entières; la tête me tournait de la lecture, je ne faisais plus que lire. Mon maître m'épiait, me surprenait, me battait, me prenait mes livres. Que de volumes furent déchirés, brûlés, jetés par les fenêtres ! Que d'ouvrages restèrent dépareillés chez la Tribu ! Quand je n'avais plus de quoi la payer, je lui donnais mes chemises, mes cravates, mes hardes ; mes trois sous d'étrennes tous les dimanches lui étaient régulièrement portés.

Voilà donc, me dira-t-on, l'argent devenu nécessaire. Il est vrai ; mais ce fut quand la lecture m'eut ôté toute activité. Livré tout entier à mon nouveau goût, je ne faisais que lire, je ne volais plus. C'est encore ici une de mes différences caractéristiques. Au fort d'une certaine habitude d'être, un rien me distrait, me change, m'attache, enfin me passionne, et alors tout est oublié. Je ne songe plus qu'au nouvel objet qui m'occupe. Le cœur me battait d'impatience de feuilleter le nouveau livre que j'avais dans la poche ; je le tirais aussitôt que j'étais seul, et ne songeais plus à fouiller le cabinet de mon

maître. J'ai même peine à croire que j'eusse volé, quand même j'aurais eu des passions plus coûteuses. Borné au moment présent, il n'était pas dans mon tour d'esprit de m'arranger ainsi pour l'avenir. La Tribu me faisait crédit, les avances étaient petites, et quand j'avais empoché mon livre, je ne songeais plus à rien. L'argent qui me venait naturellement, passait de même à cette femme, et quand elle devenait pressante, rien n'était plutôt sous ma main que mes propres effets. Voler par avance était trop de prévoyance, et voler pour payer n'était pas même une tentation.

A force de querelles, de coups, de lectures dérobées et mal choisies, mon humeur devint taciturne, sauvage; ma tête commençait à s'altérer, et je vivais en vrai loup-garou. Cependant, si mon goût ne me préserva pas de livres plats et fades, mon bonheur me préserva des livres obscènes et licencieux; non que la Tribu, femme à tous égards très-accommodante, se fit un scrupule de m'en prêter. Mais pour les faire valoir, elle me les nommait avec un air de mystère qui me forçait précisément à les

refuser, tant par dégoût que par honte ; et le hasard seconda si bien mon humeur pudique , que j'avais plus de trente ans avant que j'eusse jeté les yeux sur aucun de ces dangereux livres.

En moins d'un an j'épuisai la mince boutique de la Tribu , et alors je me trouvais dans mes loisirs cruellement désœuvré. Guéri de mes goûts d'enfant et de polisson par celui de la lecture , et même par mes lectures , qui , bien que sans choix et souvent mauvaises , ramenaient pourtant mon cœur à des sentimens plus nobles que ceux que m'avait donnés mon état. Dégoûté de tout ce qui était à ma portée , et sentant trop loin de moi tout ce qui m'aurait tenté , je ne voyais rien de possible qui pût flatter mon cœur. Mes sens émus depuis longtemps me demandaient une jouissance dont je ne savais pas même imaginer l'objet. J'étais aussi loin du véritable , que si je n'avais point eu de sexe , et déjà pubère et sensible , je pensais quelquefois à mes folies , mais je ne voyais rien au-delà. Dans cette étrange situation , mon inquiète imagination prit un parti qui me sauva de moi-

même , et calma ma naissante sensualité. Ce fut de se nourrir des situations qui m'avaient intéressé dans mes lectures , de les rappeler , de les varier , de les combiner , de me les approprier tellement , que je devinsse un des personnages que j'imaginai , que je me visse toujours dans les positions les plus agréables selon mon goût , enfin que l'état fictif où je venais à bout de me mettre me fit oublier mon état réel , dont j'étais si mécontent. Cet amour des objets imaginaires , et cette facilité de m'en occuper , achevèrent de me dégoûter de tout ce qui m'entourait , et déterminèrent ce goût pour la solitude qui m'est toujours resté depuis ce temps-là. On verra plus d'une fois dans la suite les bizarres effets de cette disposition misanthrope et si sombre en apparence , mais qui vient en effet d'un cœur trop affectueux , trop aimant , trop tendre , qui ne peut d'en trouver d'existans qui lui ressemblent , est forcé de s'alimenter de fictions. Il me suffit , quant à présent , d'avoir marqué l'origine et la première cause d'un enchantement qui a modifié toutes mes passions , et qui , les contenant par elles-mêmes , m'a

toujours rendu paresseux à faire , par trop d'ardeur à desirer.

J'atteignis ainsi ma seizième année, inquiet, mécontent de tout et de moi , sans goûts de mon état , sans plaisirs de mon âge , dévoré de desirs dont j'ignorais l'objet , pleurant sans sujet de larmes , songeant sans savoir de quoi , enfin caressant tendrement mes chimères , faute de rien avoir autour de moi qui les valût. Les dimanches , mes camarades venaient me chercher après le prêche , pour aller me battre avec eux. Je leur aurais volontiers échappé si j'avais pu ; mais une fois en train dans leurs jeux , j'étais plus ardent , j'allais plus loin qu'aucun autre , difficile à ébranler et à retenir. Ce fut là de tout le temps ma disposition constante. Dans mes promenades hors de la ville , j'allais tous les jours en avant , sans songer au retour , moins que d'autres n'y songeassent pour moi. J'y fus pris deux fois ; les portes furent fermées avant que je pusse arriver. Le lendemain je fus traité comme on s'imaginait ; et la seconde fois il me fut procuré un tel accueil pour la troisième , que quand

r trop résolu de ne pas m'y exposer. Cette troi-
sième fois si redoutée arriva pourtant. Ma
vigilance fut mise en défaut par un mau-
dit capitaine , appelé M. Minutoli , qui
fermait toujours la porte où il était de
garde une demi-heure avant les autres.
Je revenais avec deux camarades. A demi-
lieue de la ville j'entends sonner la re-
traite ; je double le pas ; j'entends battre
la caisse , je cours à toutes jambes ; j'ar-
rive essoufflé , tout en nage ; le cœur me
bat ; je vois de loin les soldats à leur poste ;
j'accours , je crie d'une voix étouffée. Il
était trop tard ; à vingt pas de l'avancée ,
je vois lever le premier pont. Je frémis en
voyant en l'air ces cornes terribles , sinistre
et fatal augure du sort inévitable que ce
moment commençait pour moi.

Dans le premier transport de ma douleur
je me jetai sur le glaciis , et mordis la terre.
Mes camarades , riant de leur malheur ,
prirent à l'instant leur parti. Je pris aussi
le mien , mais ce fut d'une autre manière.
Sur le lieu même je jurai de ne retourner
jamais chez mon maître ; et le lendemain ,
quand , à l'heure de la découverte , ils en-

trèrent en ville , je leur dis adieu pour jamais , les priant seulement d'avertir en secret mon cousin Bernard de la résolution que j'avais prise , et du lieu où il pourrait me voir encore une fois.

A mon entrée en apprentissage , étant plus séparé de lui , je le vis moins. Toutefois durant quelque temps nous nous rassemblions les dimanches : mais insensiblement chacun prit d'autres habitudes , et nous nous vîmes plus rarement. Je suis persuadé que sa mère contribua beaucoup à ce changement. Il était , lui , un garçon *du haut* ; moi , chétif apprenti , je n'étais plus qu'un enfant *de S.-Gervais*. Il n'y avait plus entre nous d'égalité , malgré la naissance ; c'était déroger que de me fréquenter. Cependant les liaisons ne cessèrent point tout-à-fait entre nous , et comme c'était un garçon d'un bon naturel , il suivait quelquefois son cœur , malgré les leçons de sa mère. Instruit de ma résolution , il accourut , non pour m'en dissuader ou la partager , mais pour jeter , par de petits présens , quelque agrément dans ma fuite ; car mes propres ressources

ne pouvaient me mener fort loin. Il me donna entre autres une petite épée dont j'étais fort épris , et que j'ai portée jusqu'à Turin , où le besoin m'en fit défaire ; où je me la passai , comme on dit , au travers du corps. Plus j'ai réfléchi depuis à la manière dont il se conduisit avec moi dans ce moment critique , plus je me suis persuadé qu'il suivit les instructions de sa mère , et peut-être de son père ; car il n'est pas possible que de lui-même il n'eût fait quelque effort pour me retenir , ou qu'il n'eût été tenté de me suivre : mais point. Il m'encouragea dans mon dessein plutôt qu'il ne m'en détourna : puis quand il me vit bien résolu , il me quitta sans beaucoup de larmes. Nous ne nous sommes jamais écrit ni revus ; c'est dommage. Il était d'un caractère essentiellement bon : nous étions faits pour nous aimer.

Avant de m'abandonner à la fatalité de ma destinée , qu'on me permette de tourner un moment les yeux sur celle qui m'attendait naturellement , si j'étais tombé dans les mains d'un meilleur maître. Rien n'était plus convenable à mon humeur ni plus

propre à me rendre heureux que l'état tranquille et obscur d'un bon artisan, dans certaines classes sur-tout, telle qu'est à Genève celle des graveurs. Cet état, assez lucratif pour donner une subsistance aisée, et pas assez pour mener à la fortune, eût borné mon ambition pour le reste de mes jours, et, me laissant un loisir honnête pour cultiver des goûts modérés, il m'eût contenu dans ma sphère, sans m'offrir aucun moyen d'en sortir. Ayant une imagination assez riche pour orner de ses chimères tous les états, assez puissante pour me transporter, pour ainsi dire, à mon gré de l'un à l'autre, il m'importait peu dans lequel je fusse en effet. Il ne pouvait y avoir si loin du lieu où j'étais au premier château en Espagne, qu'il ne me fût aisé de m'y établir. De cela seul il suivait que l'état le plus simple, celui qui donnait le moins de tracas et de soins, celui qui laissait l'esprit le plus libre, était celui qui me convenait le mieux, et c'était précisément le mien. J'aurais passé dans le sein de ma religion, de ma patrie, de ma famille et de mes amis une vie paisible et douce, telle qu'il la fai-

lait à mon caractère, dans l'uniformité d'un travail de mon goût, et d'une société selon mon cœur. J'aurais été bon chrétien, bon citoyen, bon père de famille, bon ami, bon ouvrier, bon homme en toute chose. J'aurais aimé mon état, je l'aurais honoré peut-être; et après avoir passé une vie obscure et simple, mais égale et douce, je serais mort paisiblement dans le sein des miens. Bientôt oublié, sans doute, j'aurais été regretté du moins aussi long-temps qu'on se serait souvenu de moi.

Au lieu de cela. . . Quel tableau vais-je faire? Ah! n'anticipons point sur les misères de ma vie, je n'occuperai que trop mes lecteurs de ce triste sujet.

LIVRE II.

AUTANT le moment où l'effroi me suggéra le projet de fuir m'avait paru triste, autant celui où je l'exécutai me parut charmant. Encore enfant, quitter mon pays, mes parents, mes appuis, mes ressources; laisser un apprentissage à moitié fait, sans savoir mon métier assez pour en vivre; me livrer aux horreurs de la misère, sans voir aucun moyen d'en sortir; dans l'âge de la faiblesse et de l'innocence, m'exposer à toutes les tentations du vice et du désespoir; chercher au loin les maux, les erreurs, les pièges, l'esclavage et la mort, sous un joug bien plus inflexible que celui que je n'avais pu souffrir; c'était là ce que j'allais faire, c'était la perspective que j'aurais dû envisager. Que celle que je me peignais était différente! L'indépendance que je croyais avoir acquise était le seul sentiment qui m'affectait. Libre et maître de moi-même,

Je croyais pouvoir tout faire , atteindre à tout ; je n'avais qu'à m'élever et voler dans les airs. J'entrais avec sécurité dans le vaste espace du monde ; mon mérite allait le remplir ; à chaque pas j'allais trouver des festins ; des trésors , des aventures , des amis prêts à me servir , des maîtresses empressées à me plaire ; en me montrant , j'allais occuper de moi l'univers : non pas pourtant l'univers tout entier , je l'en dispensais en quelque sorte , il ne m'en fallait pas tant ; une société charmante me suffisait , sans m'embarrasser du reste. Ma modération m'inscrivait dans une sphère étroite , mais délicieusement choisie , où j'étais assuré de régner. Un seul château bornait mon ambition. Favori du seigneur , ami de la dame , amant de la demoiselle , ami du frère , et protecteur des voisins , j'étais content ; il ne m'en fallait pas davantage.

En attendant ce modeste avenir , j'errai quelques jours autour de la ville , logeant chez des paysans de ma connaissance qui nous me reçurent avec plus de bonté que l'auraient fait des urbains. Ils m'accueil-

laient , me logeaient , me nourrissaient trop bonnement pour en avoir le mérite. Cela ne pouvait pas s'appeler faire l'aumône ; ils n'y mettaient pas assez l'air de la supériorité.

A force de voyager et de parcourir le monde , j'allai jusqu'à Confignon , terres de Savoie , à deux lieues de Genève. Le curé s'appelait M. de Pontverre. Ce nom , fameux dans l'histoire de la république , me frappa beaucoup. J'étais curieux de voir comment étaient faits les descendans des gentilshommes de la cuillère. J'allai voir M. de Pontverre. Il me reçut bien , me parla de l'hérésie de Genève , de l'autorité de la sainte mère église , et me donna à dîner. Je trouvai peu de choses à répondre à des argumens qui finissaient ainsi , et je jugeai que des curés chez qui l'on dînait si bien valaient tout au moins nos ministres. J'étais certainement plus savant que M. de Pontverre , tout gentilhomme qu'il était ; mais j'étais trop bon convive pour être un bon théologien ; et son vin de Frangi , qui me parut excellent , argumentait si victorieusement pour lui , que j'aurais rougi de

fermer la bouche à un si bon hôte. Je cédais donc , ou du moins je ne résistais pas en face. A voir les ménagemens dont j'usais , on m'aurait cru faux ; on se fût trompé. Je n'étais qu'honnête , cela est certain. La flatterie , ou plutôt la condescendance n'est pas toujours un vice , elle est plus souvent une vertu , sur-tout dans les jeunes gens. La bonté avec laquelle un homme nous traite nous attache à lui ; ce n'est pas pour l'abuser qu'on lui cède , c'est pour ne pas l'attrister , pour ne pas lui rendre le mal pour le bien. Quel intérêt avait M. de Pontverre à m'accueillir , à me bien traiter , à vouloir me convaincre ? Nul autre que le mien propre. Mon jeune cœur se disait cela. J'étais touché de reconnaissance et de respect pour le bon prêtre. Je sentais ma supériorité ; je ne voulais pas l'en accabler pour prix de son hospitalité. Il n'y avait point de motif hypocrite à cette conduite : je ne songeais point à changer de religion ; et bien loin de me familiariser si vite avec cette idée , je ne l'envisageais qu'avec une horreur qui devait l'écarter de moi pour long-temps ;

je voulais seulement ne point fâcher ceux qui me caressaient dans cette vue ; je voulais cultiver leur bienveillance , et leur laisser l'espoir du succès , en paraissant moins armé que je ne l'étais en effet. Ma faute en cela ressemblait à la coquetterie des honnêtes femmes , qui , quelquefois pour parvenir à leurs fins , savent , sans rien permettre ni rien promettre , faire espérer plus qu'elles ne veulent tenir.

La raison , la pitié , l'amour de l'ordre exigeaient assurément que loin de se prêter à ma folie , on m'éloignât de ma perte , où je courais , en me renvoyant dans ma famille. C'est-là ce qu'aurait fait ou tâché de faire tout homme vraiment vertueux. Mais quoique M. de Pontverre fût un bon homme , ce n'était assurément pas un homme vertueux. Au contraire , c'était un dévot , qui ne connaissait d'autre vertu que d'adorer les images et de dire le rosaire ; une espèce de missionnaire qui n'imaginait rien de mieux pour le bien de la foi , que de faire des libelles contre les ministres de Genève. Loin de penser à me renvoyer chez moi , il profita du desir que j'avais de

n'en éloigner , pour me mettre hors d'état
de retourner quand même il m'en pren-
drait envie. Il y avait tout à parier qu'il
m'envoyait périr de misère ou devenir un
vaurien. Ce n'était point là ce qu'il voyait.
Il voyait une ame ôtée à l'hérésie et ren-
due à l'église. Honnête homme ou vaurien,
qu'importait cela , pourvu que j'allasse à
la messe ? Il ne faut pas croire , au reste ,
que cette façon de penser soit particulière
aux catholiques ; elle est celle de toute
religion dogmatique où l'on fait l'essentiel ,
non de faire , mais de croire.

Dieu vous appelle , me dit M. de Pont-
verre. Allez à Annecy ; vous y trouverez
une bonne dame bien charitable , que les
bienfaits du roi mettent en état de retirer
d'autres ames de l'erreur dont elle est sor-
tie elle-même. Il s'agissait de madame de
Warens , nouvelle convertie , que les prê-
tres forçaient en effet de partager avec la
canaille qui venait vendre sa foi une
pension de deux mille francs que lui don-
nait le roi de Sardaigne. Je me sentis fort
humilié d'avoir besoin d'une bonne dame
bien charitable. J'aimais fort qu'on me

donnât mon nécessaire , mais non pas qu'on me fit la charité , et une dévotion n'était pas pour moi fort attirante. Toutefois , pressé par M. de Pontverre , par la faim qui me talonnait , bien aise aussi de faire un voyage et d'avoir un but , je prends mon parti , quoiqu'avec peine , et je pars pour Annecy. J'y pouvais être aisément en un jour ; mais je ne me pressais pas , j'en mis trois. Je ne voyais pas un château , à droite ou à gauche , sans aller chercher l'aventure que j'étais sûr qui m'y attendait. Je n'osais entrer dans le château , ni heurter , car j'étais fort timide ; mais je chantais sous la fenêtre qui avait le plus d'apparence , fort surpris , après m'être long-temps époumonné , de ne voir paraître ni dames ni demoiselles qu'attirât la beauté de ma voix ou le sel de mes chansons ; vu que j'en savais d'admirables que mes camarades m'avaient apprises , et que je chantais admirablement.

J'arrive enfin ; je vois madame de Warens. Cette époque de ma vie a décidé de mon caractère ; je ne puis me résoudre à la passer légèrement. J'étais au milieu de ma seizième

année. Sans être ce qu'on appelle un beau garçon, j'étais bien pris dans ma petite taille; j'avais un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé, la physionomie animée, la bouche mignone, les sourcils et les cheveux noirs, les yeux petits et même enfoncés, mais qui lançaient avec force le feu dont mon sang était embrasé. Malheureusement je ne savais rien de tout cela, et de ma vie il ne m'est arrivé de songer à ma figure que lorsqu'il n'était plus temps d'en tirer parti. Ainsi j'avais avec la timidité de mon âge celle d'un naturel très-aimant, toujours troublé par la crainte de déplaire. D'ailleurs, quoique j'eusse l'esprit assez orné, n'ayant jamais vu le monde, je manquais totalement de manières; et mes connaissances loin d'y suppléer, ne servaient qu'à m'intimider d'avantage, en me faisant sentir combien j'en manquais.

Craignant donc que mon abord ne préjudicât pas en ma faveur, je pris autrement mes avantages, et je fis une belle lettre en style d'orateur, où, cousant des phrases de livres avec des locutions d'apprenti, je déployais toute mon éloquence pour capter la

bienveillance de madame de Warens. J'enfermai la lettre de M. de Ponverre dans la mienne, et je partis pour cette terrible audience. Je ne trouvai point madame de Warens: on me dit qu'elle venait de sortir pour aller à l'église. C'était le jour des Rameaux de l'année 1725. Je cours pour la suivre: je la vois, je l'atteins, je lui parle. . . . Je dois me souvenir du lieu; je l'ai souvent depuis mouillé de mes larmes et couvert de mes baisers. Que ne puis-je entourer d'un balustre d'or cette heureuse place! que ne puis-je attirer les hommages de toute la terre! Quiconque aime à honorer les monumens du salut des hommes n'en devrait approcher qu'à genoux.

C'était un passage derrière sa maison, entre un ruisseau à main droite qui la séparait du jardin, et le mur de la cour à gauche conduisant par une fausse porte à l'église des Cordeliers. Prête à entrer dans cette porte, madame de Warens se retourne à ma voix. Que devins-je à cette vue! Je m'étais figuré une vieille dévote bien rechignée: la bonne dame de M. de Pontverre ne pouvait être autre chose à mon avis. Je vois un visage

pétri de graces , de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse. Rien n'échappa au rapide coup-d'œil du jeune prosélyte ; car je devins à l'instant le sien ; sûr qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvait manquer de mener en paradis. Elle prend en souriant la lettre que je lui présente d'une main tremblante , l'ouvre , jette un coup-d'œil sur celle de M. de Pontverre , revient à la mienne , qu'elle lit tout entière , et qu'elle eût relue encore si son laquais ne l'eût avertie qu'il était temps d'entrer. Eh ! mon enfant , me dit-elle d'un ton qui me fit tressaillir , vous voilà courant le pays bien jeune ; c'est dommage , en vérité. Puis sans attendre ma réponse , elle ajouta : Allez chez moi m'attendre ; dites qu'on vous donne à déjeuner : après la messe j'irai causer avec vous.

Louise - Eléonore de Warens était une demoiselle de la Tour de Pil , noble et ancienne famille de Vevay , ville du pays de Vaud. Elle avait épousé fort jeune M. de Warrens de la maison de Loys , fils aîné de M. de Villardin de Lausanne. Ce mariage ,

qui ne produisit point d'enfans, n'ayant pas trop réussi, madame de Warens, poussée par quelque chagrin domestique, prit le temps que le roi Victor - Amédée était à Evian, pour passer le lac et venir se jeter aux pieds de ce prince ; abandonnant ainsi son mari, sa famille et son pays, par une étourderie assez semblable à la mienne, et qu'elle a eu tout le temps de pleurer aussi. Le roi, qui aimait à faire le zélé catholique, la prit sous sa protection, lui donna une pension de quinze cents livres de Piémont, ce qui était beaucoup pour un prince aussi peu prodigue ; et voyant que sur cet accueil on l'en croyait amoureux, il l'envoya à Annecy, escortée par un détachement de ses gardes, où, sous la direction de Michel-Gabriel de Bernex, évêque titulaire de Genève, elle fit abjuration au couvent de la Visitation.

Il y avait six ans qu'elle y était quand j'y vins, et elle en avait alors vingt-huit, étant née avec le siècle. Elle avait de ces beautés qui se conservent, parce qu'elles sont plus dans la physionomie que dans les traits ; aussi la sienne était-elle encore

dans tout son premier éclat. Elle avait un air caressant et tendre , un regard très-doux, un sourire angélique, une bouche à la mesure de la mienne, des cheveux cendrés d'une beauté peu commune , et auxquels elle donnait un tour négligé qui la rendait très-piquante. Elle était petite de stature, courte même , et ramassée un peu dans sa taille , quoique sans difformité. Mais il était impossible de voir une plus belle tête , un plus beau sein , de plus belles mains , et de plus beaux bras.

Son éducation avait été fort mêlée. Elle avait , ainsi que moi, perdu sa mère dès sa naissance , et recevant indifféremment des instructions comme elles s'étaient présentées , elle avait appris un peu de sa gouvernante , un peu de son père , un peu de ses maîtres , et beaucoup de ses amans ; sur-tout d'un M. de Tavel , qui , ayant du goût et des connaissances , en orna la personne qu'il aimait. Mais tant de genres différens se nuisirent les uns aux autres , et le peu d'ordre qu'elle y mit , empêcha que ses diverses études n'étendissent la justesse naturelle de son esprit. Ainsi , quoiqu'elle

eût quelques principes de philosophie et de physique, elle ne laissa pas de prendre le goût que son père avait pour la médecine empirique et pour l'alchimie ; elle faisait des élixirs, des teintures, des baumes, des magistères, elle prétendait avoir des secrets. Les charlatans, profitant de sa faiblesse, s'emparèrent d'elle, l'obsédèrent, la ruinèrent, et consumèrent au milieu des fourneaux et des drogues son esprit, ses talens et ses charmes, dont elle eût pu faire les délices des meilleurs sociétés.

Mais si de vils fripons abusèrent de son éducation mal dirigée, pour obscurcir les lumières de sa raison, son excellent cœur fut à l'épreuve, et demeura toujours le même : son caractère aimant et doux, sa sensibilité pour les malheureux, son inépuisable bonté, son humeur gaie, ouverte et franche ne s'altérèrent jamais ; et, même aux approches de la vieillesse, dans le sein de l'indigence, des maux, des calamités diverses, la sérénité de sa belle âme lui conserva jusqu'à la fin de sa vie toute la gaieté de ses plus beaux jours.

Ses erreurs lui vinrent d'un fonds d'activité inépuisable qui voulait sans cesse de l'occupation. Ce n'étaient pas des intrigues de femmes qu'il lui fallait, c'étaient des entreprises à faire et à diriger. Elle était née pour les grandes affaires. A sa place, madame de Longueville n'eût été qu'une tracassière ; à la place de madame de Longueville, elle eût gouverné l'état. Ses talens ont été déplacés, et ce qui eût fait sa gloire dans une situation plus élevée, a fait sa perte dans celle où elle a vécu. Dans les choses qui étaient à sa portée, elle étendait toujours son plan dans sa tête, et voyait toujours son sujet en grand. Cela faisait, qu'employant des moyens proportionnés à ses vues plus qu'à ses forces, elle échouait par la faute des autres, et son projet venant à manquer, elle était ruinée où d'autres n'auraient presque rien perdu. Ce goût des affaires qui lui fit tant de maux, lui fit du moins un grand bien dans son asyle monastique ; en l'empêchant de s'y fixer pour le reste de ses jours, comme elle en était tentée. La vie uniforme et simple des religieuses, leur petit cailletage de par-

loir, tout cela ne pouvait flatter un esprit toujours en mouvement, qui, formant chaque jour de nouveaux systèmes, avait besoin de liberté pour s'y livrer. Le bon évêque de Bernex, avec moins d'esprit que François de Sales, lui ressemblait sur bien des points; et madame de Warens, qu'il appelait sa fille, et qui ressemblait à madame de Chantal sur beaucoup d'autres, eût pu lui ressembler encore dans sa retraite, si son goût ne l'eût détournée de l'oisiveté d'un couvent. Ce ne fut point manque de zèle si cette aimable femme ne se livra pas aux menues pratiques de dévotion qui semblaient convenir à une nouvelle convertie vivant sous la direction d'un prélat. Quel qu'eût été le motif de son changement de religion, elle fut sincère dans celle qu'elle avait embrassée. Elle a pu se repentir d'avoir commis la faute, mais non pas desirer d'en revenir. Elle n'est pas seulement morte bonne catholique, elle a vécu telle de bonne foi, et j'ose affirmer, moi qui pense avoir lu dans le fond de son ame, que c'était uniquement par aversion pour les simagrées, qu'elle ne

faisait point en public la dévote. Elle avait une piété trop solide pour affecter de la dévotion. Mais ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur ses principes; j'aurai d'autres occasions d'en parler.

Que ceux qui aiment la sympathie des âmes expliquent, s'ils peuvent, comment de la première entrevue, du premier mot, du premier regard, madame de Warens m'inspira, non-seulement le plus vif attachement, mais une confiance parfaite, et qui ne s'est jamais démentie. Supposons que ce que j'ai senti pour elle fût véritablement de l'amour, ce qui paraîtra tout au moins douteux à qui suivra l'histoire de nos liaisons, comment cette passion fut-elle accompagnée, dès sa naissance, des sentimens qu'elle inspire le moins, la paix du cœur, le calme, la sérénité, la sécurité, l'assurance? Comment, en approchant pour la première fois d'une femme aimable, polie, éblouissante, d'une dame d'un état supérieur au mien, dont je n'avais jamais abordé la pareille, de celle dont dépendait mon sort en quelque sorte, par l'intérêt plus ou moins grand qu'elle y prendrait; comment, dis-

je , avec tout cela me trouvai-je à l'instant aussi libre , aussi à mon aise , que si j'eusse été parfaitement sûr de lui plaire ? Comment n'eus-je pas un moment d'embarras , de timidité , de gêne ? Naturellement honteux , décontenancé , n'ayant jamais vu le monde , comment pris-je avec elle , du premier jour , du premier instant , les manières faciles , le langage tendre , le ton familier que j'avais dix ans après , lorsque la plus grande intimité l'eut rendu naturel ? A-t-on de l'amour , je ne dis pas sans desirs , j'en avais , mais sans inquiétude , sans jalousie ? Ne veut-on pas au moins apprendre de l'objet qu'on aime si l'on est aimé ? C'est une question qui ne m'est pas plus venu dans l'esprit de lui faire une fois dans ma vie , que de me demander à moi-même si je m'aimais ; et jamais elle n'a été plus curieuse avec moi. Il y eut certainement quelque chose de singulier dans mes sentimens pour cette charmante femme ; et l'on y trouvera dans la suite des bizarreries auxquelles on ne s'attend pas.

Il fut question de ce que je deviendrais , et pour en causer plus à loisir , elle me retint

à diner. Ce fut le premier repas de ma vie où j'eusse manqué d'appétit ; et sa femme-de-chambre, qui nous servait, dit aussi que j'étais le premier voyageur de mon âge et de mon étoffe qu'elle en eût vu manquer. Cette remarque, qui ne me nuisit pas dans l'esprit de sa maîtresse, tombait un peu aplomb sur un gros manant qui dînait avec nous, et qui devora lui tout seul un repas honnête pour six personnes. Pour moi, j'étais dans un ravissement qui ne me permettait pas de manger. Mon cœur se nourrissait d'un sentiment tout nouveau, dont il occupait tout mon être : il ne me laissait des esprits pour nulle autre fonction.

Madame de Warens voulut savoir les détails de ma petite histoire ; je retrouvai, pour la lui conter, tout le feu que j'avais perdu chez mon maître. Plus j'intéressais cette excellente ame en ma faveur, plus elle plaignait le sort auquel j'allais m'exposer. Sa tendre compassion se marquait dans son air, dans son regard, dans ses gestes. Elle n'osait m'exhorter à retourner à Genève. Dans sa position c'eût été un crime de lèse-catholicité, et elle n'ignorait pas com-

bien elle était surveillée, et combien ses discours étaient pesés. Mais elle me parlait d'un ton si touchant de l'affliction de mon père, qu'on voyait bien qu'elle eût approuvé que j'allasse le consoler. Elle ne savait pas combien, sans y songer, elle plaidait contre elle-même. Outre que ma résolution était prise, comme je crois l'avoir dit, plus je la trouvais éloquente, persuasive, plus ses discours m'allaient au cœur, et moins je pouvais me résoudre à me détacher d'elle. Je sentais que retourner à Genève était mettre entre elle et moi une barrière presque insurmontable, à moins de revenir à la démarche que j'avais faite, et à laquelle mieux valait me tenir tout d'un coup. Je m'y tins donc. Madame de Warens voyant ses efforts inutiles ne les poussa pas jusqu'à se compromettre ; mais elle me dit avec un regard de commisération : *Pauvre petit, tu dois aller où Dieu t'appelle ; mais quand tu seras grand, tu te souviendras de moi. Je crois qu'elle ne pensait pas elle-même que cette prédiction s'accomplirait si cruellement.*

La difficulté restait tout entière. Com-

ment subsister si jeune hors de mon pays ! A peine à la moitié de mon apprentissage , j'étais bien loin de savoir mon métier. Quand je l'aurais su , je n'en aurais pu vivre en Savoie , pays trop pauvre pour avoir des arts. Le manant qui dinait pour nous , forcé de faire une pause pour reposer sa mâchoire , ouvrit un avis qu'il disait venir du ciel , et qui , à juger par les suites , venait bien plutôt du côté contraire : c'était que j'allasse à Turin , où dans un hospice , établi pour l'instruction des catéchumènes , j'aurais , dit-il , la vie temporelle et spirituelle , jusqu'à ce qu'entré dans le sein de l'église , je trouvasse , par la charité des bonnes ames , une place qui me convînt. A l'égard des frais du voyage , continua mon homme , sa grandeur monseigneur l'évêque ne manquera pas , si madame lui propose cette sainte œuvre , de vouloir charitablement y pourvoir ; et madame la baronne , qui est si charitable , dit-il en s'inclinant sur son assiette , s'empressera sûrement d'y contribuer aussi.

Je trouvais toutes ces charités bien dures ; j'avais le cœur serré , je ne disais rien , et

madame de Warens, sans saisir ce projet avec autant d'ardeur qu'il était offert, se contenta de répondre que chacun devait contribuer au bien selon son pouvoir, et qu'elle en parlerait à monseigneur. Mais mon diable d'homme, qui craignit qu'elle n'en parlât pas à son gré, et qui avait son petit intérêt dans cette affaire, courut prévenir les aumôniers, et emboucha si bien les bons prêtres, que quand madame de Warens, qui craignait pour moi ce voyage, en voulut parler à l'évêque, elle trouva que c'était une affaire arrangée, et il lui remit à l'instant l'argent destiné pour mon petit viatique. Elle n'osa insister pour me faire rester : j'approchais d'un âge où une femme du sien ne pouvait décemment vouloir retenir un jeune homme auprès d'elle.

Mon voyage étant ainsi réglé par ceux qui prenaient soin de moi, il fallut bien me soumettre, et c'est même ce que je fis sans beaucoup de répugnance. Quoique Turin fût plus loin que Genève, je jugeai qu'étant la capitale, elle avait avec Annecy des relations plus étroites qu'une ville étrangère d'état et de religion ; et puis, partant pour

obéir à madame de Warens , je me regardais comme vivant toujours sous sa direction ; c'était plus que vivre à son voisinage. Enfin l'idée d'un grand voyage flattait ma manie ambulante , qui déjà commençait à se déclarer. Il me paraissait beau de passer les monts à mon âge , et de m'élever au-dessus de mes camarades , de toute la hauteur des Alpes. Voir du pays est un appât auquel un Genèveois ne résiste guère je donnai donc mon consentement. Mon manant devait partir dans deux jours , avec sa femme. Je leur fus confié et recommandé. Ma bourse leur fut remise , renforcée par madame de Warens , qui de plus me donna secrètement un petit pécule , auquel elle joignit d'amples instructions , et nous partîmes le Mercredi-Saint.

Le lendemain de mon départ d'Annecy , mon père y arriva courant à ma piste avec un M. Rival , son ami , horloger comme lui , homme d'esprit , bel esprit même , qui faisait des vers mieux que la Motte , et parlait aussi bien que lui , de plus , parfaitement honnête homme ; mais dont la litté-

rature déplacée n'aboutit qu'à faire un de ses fils comédien.

Ces messieurs virent madame de Warens, et se contentèrent de pleurer mon sort avec elle, au lieu de me suivre et de m'atteindre comme ils l'auraient pu facilement, étant à cheval et moi à pied. La même chose était arrivée à mon oncle Bernard. Il était venu à Confignon, et de là, sachant que j'étais à Annecy, il s'en retourna à Genève. Il semblait que mes proches conspirassent avec mon étoile, pour me livrer au destin qui m'attendait. Mon frère s'était perdu par une semblable négligence, et si bien perdu, qu'on n'a jamais su ce qu'il était devenu.

Mon père n'était pas seulement un homme d'honneur; c'était un homme d'une probité sûre, et il avait une de ces âmes fortes qui font les grandes vertus. De plus, il était bon père, sur-tout pour moi. Il m'aimait très-tendrement; mais il aimait aussi ses plaisirs, et d'autres goûts avaient un peu attiédi l'affection paternelle depuis que je vivais loin de lui. Il s'était remarié à Nyon, et quoique sa femme ne fût plus en

âge de me donner des frères, elle avait des parens : cela faisait une autre famille, d'autres objets, un nouveau ménage, qui ne rappelait plus si souvent mon souvenir. Mon père vieillissait, et n'avait aucun bien pour soutenir sa vieillesse. Nous avions, mon frère et moi, quelque bien de ma mère, dont le revenu devait appartenir à mon père, durant notre éloignement. Cette idée ne s'offrait pas à lui directement, et ne l'empêchait pas de faire son devoir, mais elle agissait sourdement sans qu'il s'en aperçût lui-même, et ralentissait quelquefois son zèle, qu'il eût poussé plus loin sans cela. Voilà, je crois, pourquoi, venu d'abord à Annecy sur mes traces, il ne me suivit pas jusqu'à Chambéry, où il était moralement sûr de m'atteindre. Voilà pourquoi encore, l'étant allé voir souvent depuis ma fuite, je reçus toujours de lui des caresses de père, mais sans grands efforts pour me retenir.

Cette conduite d'un père dont j'ai si bien connu la tendresse et la vertu m'a fait faire des réflexions sur moi-même, qui n'ont pas peu contribué à me maintenir le cœur sain.

J'en ai tiré cette grande maxime de morale, la seule peut-être d'usage dans la pratique, d'éviter les situations qui mettent nos devoirs en opposition avec nos intérêts, et qui nous montrent notre bien dans le mal d'autrui : sûr que dans de telles situations, quelque sincère amour de la vertu qu'on y porte, on faiblit tôt ou tard sans s'en apercevoir, et l'on devient injuste et méchant dans le fait, sans avoir cessé d'être juste et bon dans l'ame.

Cette maxime, fortement imprimée au fond de mon cœur, et mise en pratique, quoiqu'un peu tard, dans toute ma conduite, est une de celles qui m'ont donné l'air le plus bizarre et le plus fou dans le public, et sur-tout parmi mes connaissances. On m'a imputé de vouloir être original et faire autrement que les autres. En vérité je ne songeais guère à faire ni comme les autres, ni autrement qu'eux. Je desirais sincèrement de faire ce qui était bien. Je me dérobaïs de toute ma force à des situations qui me donnassent un intérêt contraire à l'intérêt d'un autre homme, et par conséquent un désir se-

cret , quoique involontaire du mal de cet homme-là.

Il y a deux ans que milord Maréchal me voulut mettre dans son testament ; je m'y opposai de toute ma force. Je lui marquai que je ne voudrais pour rien au monde me savoir dans le testament de qui que ce fût , et beaucoup moins dans le sien. Il se rendit. Maintenant il veut me faire une pension viagère , et je ne m'y oppose pas. On dira que je trouve mon compte à ce changement , cela peut être. Mais , ô mon bienfaiteur et mon père , si j'ai le malheur de vous survivre , je sais qu'en vous perdant j'ai tout à perdre , et que je n'ai rien à gagner.

C'est-là , selon moi , la bonne philosophie , la seule vraiment assortie au cœur humain. Je me pénètre chaque jour davantage de sa profonde solidité , et je l'ai retournée de différentes manières dans tous mes derniers écrits ; mais le public , qui est frivole , ne l'y a pas su remarquer. Si je suis assez à cette entreprise consommée pour en reprendre une autre , je me propose de donner dans la suite de l'*Emile* un exemple charmant et si frappant de cette même

maxime, que mon lecteur soit forcé d'y faire attention. Mais c'est assez de réflexions pour un voyageur ; il est temps de reprendre ma route.

Je la fis plus agréablement que je n'aurais dû m'y attendre, et mon manant ne fut pas si bourru qu'il en avait l'air. C'était un homme entre deux âges, portant en queue ses cheveux noirs grisonnans ; l'air grenadier, la voix forte, assez gai, marchant bien, mangeant mieux, et qui faisait toute sorte de métiers faute d'en savoir aucun. Il avait proposé, je crois, d'établir à Annecy je ne sais quelle manufacture. Madame de Warrens n'avait pas manqué de donner dans le projet, et c'était pour tâcher de le faire agréer au ministre, qu'il faisait, bien défrayé, le voyage de Turin. Notre homme avait le talent d'intriguer, en se fourrant toujours avec les prêtres ; et, faisant l'empresé pour les servir, il avait pris à leur école un certain jargon dévot, dont il usait sans cesse, se piquant d'être un grand prédicateur. Il savait même un passage latin de la Bible, et c'était comme s'il en avait su mille, parce qu'il le répétait mille fois le

our. Du reste, manquant rarement d'argent quand il en savait dans la bourse des autres ; plus adroit pourtant que fripon , et qui , débitant d'un ton de racoleur ses capucinades , ressemblait à l'hermite Pierre prêchant la croisade le sabre au côté.

Pour madame Sabran son épouse , c'était une assez bonne femme , plus tranquille le jour que la nuit. Comme je couchais toujours dans leur chambre , ses bruyantes insomnies m'éveillaient souvent , et m'auraient éveillé bien davantage si j'en avais compris le sujet ; mais je ne m'en doutais pas même , et j'étais sur ce chapitre d'une bêtise qui a laissé à la seule nature tout le soin de mon instruction.

Je m'acheminais gaiement avec mon dévot guide et sa sémillante compagne. Nul accident ne troubla mon voyage ; j'étais dans la plus heureuse situation de corps et d'esprit où j'aie été de mes jours. Jeune , vigoureux , plein de santé , de sécurité , de confiance en moi et aux autres , j'étais dans ce court mais précieux moment de la vie où la plénitude expansive étend , pour ainsi dire , notre être par toutes nos sensations ,

et embellit à nos yeux la nature entière du charme de notre existence. Ma douce inquiétude avait un objet qui la rendait moins errante et fixait mon imagination. Je me regardais comme l'ouvrage, l'élève, l'ami, presque l'amant de madame de Warens. Les choses obligeantes qu'elle m'avait dites, les petites caresses qu'elle m'avait faites, l'intérêt si tendre qu'elle avait paru prendre à moi, ses regards charmans, qui me semblaient pleins d'amour parce qu'ils m'en inspiraient; tout cela nourrissait mes idées durant la marche, et me faisait rêver délicieusement. Nulle crainte, nul doute sur mon sort ne troublait ces rêveries. M'envoyer à Turin, c'était, selon moi, s'engager à m'y faire vivre, à m'y placer convenablement. Je n'avais plus de souci sur moi-même; d'autres s'étaient chargés de ce soin. Ainsi je marchais légèrement, allégé de ce poids; les jeunes desirs, l'espoir enchanteur, les brillans projets, remplissaient mon ame. Tous les objets que je voyais me semblaient les garans de ma prochaine félicité. Dans les maisons, j'imaginais des festins rustiques; dans

les près, de folâtres jeux ; le long des eaux ,
les bains , des promenades , la pêche ; sur
les arbres , des fruits délicieux ; sous leur
ombre , de voluptueux tête-à-tête ; sur les
montagnes , des cuves de lait et de crème ,
une oisiveté charmante , la paix , la simpli-
cité , le plaisir d'aller sans savoir où. Enfin,
rien ne frappait mes yeux sans porter à
mon cœur quelque attrait de jouissance.
La grandeur , la variété , la beauté réelle
du spectacle , rendaient cet attrait digne de
raison ; la vanité même y mêlait sa pointe.
Si jeune , aller en Italie , avoir déjà vu tant
de pays , suivre Annibal à travers les monts ,
ne paraissait une gloire au-dessus de mon
âge. Joignez à tout cela des stations fré-
quentes et bonnes , un grand appétit et de
moi le contenter : car en vérité ce n'était
pas la peine de m'en faire faute ; et sur le
compte de M. Sabran , le mien ne paraissait pas.
Je ne me souviens pas d'avoir eu dans
tout le cours de ma vie d'intervalle plus
entièrement exempt de soucis et de peine
que celui des sept ou huit jours que nous
passâmes à ce voyage ; car le pas de madame
Sabran , sur lequel il fallait régler le nôtre ,

n'en fit qu'une longue promenade. Ce souvenir m'a laissé le goût le plus vif pour tout ce qui s'y rapporte , sur-tout pour les montagnes et les voyages pédestres. Je n'ai voyagé à pied que dans mes beaux jours , et avec délices. Bientôt les devoirs , les affaires , un bagage à porter , m'ont forcé de faire le monsieur et de prendre des voitures ; les soucis rongeurs , les embarras , la gêne y sont montés avec moi et dès-lors , au lieu qu'auparavant dans mes voyages je ne sentais que le plaisir d'aller , je n'ai plus senti que le besoin d'arriver. J'ai cherché long-temps à Paris deux camarades du même goût que moi qui voulussent consacrer chacun cinquante louis de sa bourse et un an de son temps à faire ensemble à pied le tour de l'Italie sans autre équipage qu'un garçon qui portât avec nous un sac de nuit. Beaucoup de gens se sont présentés, enchantés de ce projet en apparence , mais au fond le prenant tous pour un pur château en Espagne, dont on cause en conversation sans vouloir l'exécuter en effet. Je me souviens que parlant avec passion de ce projet avec Diderot

Grimm, je leur en donnai enfin la fantaisie. Je crus une fois l'affaire faite ; mais le tout se réduisit à vouloir faire un voyage par écrit , dans lequel Grimm ne trouvait rien de si plaisant que de faire faire à Diderot beaucoup d'impiétés, et de me faire fourrer à l'inquisition à sa place.

Mon regret d'arriver si vite à Turin fut tempéré par le plaisir de voir une grande ville, et par l'espoir d'y faire bientôt une figure digne de moi ; car déjà les fumées de l'ambition me montaient à la tête ; déjà je me regardais comme infiniment au-dessus de mon ancien état d'apprenti ; j'étais bien loin de prévoir que dans peu j'allais être fort au-dessous.

Avant que d'aller plus loin, je dois au lecteur mon excuse ou ma justification , tant sur les menus détails où je viens d'entrer, que sur ceux où j'entrerais dans la suite, et qui n'ont rien d'intéressant à ses yeux. Dans l'entreprise que j'ai faite de me montrer tout entier au public , il faut que rien de moi ne lui reste obscur ou caché ; il faut que je me tienne incessamment sous ses yeux ; qu'il me suive dans tous les éga-

remens de mon cœur, dans tous les recoins de ma vie ; qu'il ne me perde pas de vue un seul instant, de peur que, trouvant dans mon récit la moindre lacune, le moindre vide, et se demandant, Qu'a-t-il fait durant ce temps-là ? il ne m'accuse de n'avoir pas voulu tout dire. Je donne assez de prise à la malignité des hommes par mes récits, sans lui en donner encore par mon silence.

Mon petit pécule était parti ; j'avais jase, et mon indiscretion ne fut pas pour mes conducteurs à pure perte. Madame Sabran trouva le moyen de m'arracher jusqu'à un petit ruban glacé d'argent que madame de Warens m'avait donné pour ma petite épée, et que je regrettai plus que tout le reste : l'épée même eût resté dans leurs mains si je m'étais moins obstiné. Ils m'avaient fidèlement défrayé dans la route, mais ils ne m'avaient rien laissé. J'arrive à Turin sans habits, sans argent, sans linge, et laissant très-exactement à mon seul mérite tout l'honneur de la fortune que j'allais faire.

J'avais des lettres, je les portai, et tout

de suite je fus mené à l'hospice des cathé-
cumènes, pour y être instruit dans la reli-
gion pour laquelle on me vendait ma sub-
sistance. En entrant, je vis une grosse porte
à barreaux de fer, qui, dès que je fus pas-
sé, fut fermée à double tour sur mes ta-
cons. Ce début me parut plus imposant
qu'agréable, et commençait à me donner
à penser, quand on me fit entrer dans une
assez grande pièce. J'y vis pour tout meuble
un autel de bois surmonté d'un grand crucifix
au fond de la chambre, et autour, quatre
ou cinq chaises aussi de bois, qui parais-
saient avoir été cirées, mais qui seulement
étaient luisantes à force de s'en servir et de
les frotter. Dans cette salle d'assemblée
étaient quatre ou cinq affreux bandits, mes
camarades d'instruction, et qui semblaient
plutôt des archers du diable que des aspi-
rans à se faire enfans de Dieu. Deux de ces
coquins étaient des Esclavons qui se disaient
Juifs et Maures, et qui, comme ils me l'a-
prouèrent, passaient leur vie à courir l'Es-
pagne et l'Italie, embrassant le christia-
nisme et se faisant baptiser par-tout où le
produit en valait la peine. On ouvrit une

autre porte de fer, qui partageait en deux un grand balcon régnant sur la cour. Par cette porte entrèrent nos sœurs les cathécumènes, qui comme moi s'allaient régénérer, non par le baptême, mais par une solennelle abjuration. C'étaient bien les plus grandessalopes et les plus vilaines coureuses qui jamais aient empuanti le bercail du seigneur. Une seule me parut jolie et assez intéressante. Elle était à-peu-près de mon âge, peut-être un an ou deux de plus. Elle avait des yeux fripons qui rencontraient quelquefois les miens. Cela m'inspira quelque desir de faire connaissance avec elle; mais pendant près de deux mois qu'elle demeura encore dans cette maison, où elle était depuis trois, il me fut absolument impossible de l'accoster, tant elle était recommandée à une vieille geolière, et obsédée par le saint missionnaire qui travaillait à sa conversion avec plus de zèle que de diligence. Il fallait qu'elle fût extrêmement stupide, quoiqu'elle n'en eût pas l'air; car jamais instruction ne fut plus longue. Le saint homme ne la trouvait toujours point en état d'abjurer; mais elle

s'ennuya de sa clôture, et dit qu'elle voulait sortir, chrétienne ou non. Il fallut la prendre au mot tandis qu'elle consentait encore à l'être, de peur qu'elle ne se mutilât et qu'elle ne le voulût plus.

La petite communauté fut assemblée en l'honneur du nouveau venu. On nous fit une courte exhortation, à moi pour m'engager à répondre à la grace que Dieu me faisait, aux autres pour les inviter à m'accorder leurs prières et à m'édifier par leurs exemples. Après quoi, nos vierges étant rentrées dans leur clôture, j'eus le temps de m'étonner tout à mon aise de celle où je me trouvais.

Le lendemain matin on nous rassembla de nouveau pour l'instruction, et ce fut alors que je commençai à réfléchir sur le pas que j'allais faire, et sur les démarches qui m'y avaient entraîné.

J'ai dit, je répète, et je répéterai peut-être une chose dont je suis tous les jours plus pénétré : c'est que si jamais enfant reçut une éducation raisonnable et saine, ça été moi. Né dans une famille que ses mœurs distinguaient du peuple, je n'avais

reçu que des leçons de sagesse et des exemples d'honneur de tous mes parens. Mon père, quoiqu'homme de plaisir, avait non - seulement une probité sûre, mais beaucoup de religion. Galant homme dans le monde, et chrétien dans l'intérieur, il m'avait inspiré de bonne heure les sentimens dont il était pénétré. De mes trois tantes, toutes sages et vertueuses, les deux aînées étaient dévotes, et la troisième, fille à-la-fois pleine de graces, d'esprit et de sens, l'était peut-être encore plus qu'elles, quoiqu'avec moins d'ostentation. Du sein de cette estimable famille je passai chez M. Lamercier, qui, bien qu'homme d'église et prédicateur, était croyant en dedans, et faisait presque aussi bien qu'il disait. Sa sœur et lui cultivèrent par des instructions douces et judicieuses les principes de piété qu'ils trouvèrent dans mon cœur. Ces dignes gens employèrent pour cela des moyens si vrais, si discrets, si raisonnables, que loin de m'ennuyer au sermon, je n'en sortais jamais sans être intérieurement touché, et sans faire des résolutions de bien vivre auxquelles je

manquais rarement en y pensant. Chez tante Bernard la dévotion m'ennuyait un peu plus, parce qu'elle en faisait un métier; chez mon maître je n'y pensais plus guère, sans pourtant penser différemment. Je ne trouvai point de jeunes gens qui me pervertissent. Je devins polisson, mais non libertin.

J'avais donc de la religion tout ce qu'un enfant à l'âge où j'étais en pouvait avoir; j'en avais même davantage, car pourquoi déguiser ici ma pensée? Mon enfance ne fut point d'un enfant. Je sentis, je pensai toujours en homme. Ce n'est qu'en grandissant que je suis rentré dans la classe ordinaire; en naissant j'en étais sorti. On nira de me voir me donner modestement pour un prodige. Soit; mais quand on aura bien ri, qu'on trouve un enfant qu'à six ans les romans attachent, intéressent, transportent, au point d'en pleurer à chaudes larmes: alors je sentirai ma vanité ridicule, et je conviendrai que j'ai tort.

Ainsi, quand j'ai dit qu'il ne fallait point parler aux enfans de religion si l'on voulait qu'un jour ils en eussent, et qu'ils étaient

incapables de connaître Dieu , même à notre manière , j'ai tiré mon sentiment de mes observations , non de ma propre expérience : je savais qu'elle ne concluait rien pour les autres. Trouvez des J. J. Rousseau à six ans , et parlez-leur de Dieu à sept , je vous réponds que vous ne courez aucun risque.

On sent , je crois , qu'avoir de la religion pour un enfant , et même pour un homme , c'est suivre celle où il est né. Quelquefois on en ôte ; rarement on y ajoute ; la fœdogmatique est un fruit de l'éducation. Outre ce principe commun qui m'attachait au culte de mes pères , j'avais l'aversion particulière à notre ville pour le catholicisme , qu'on nous donnait pour une affreuse idolâtrie , et dont on nous peignait le clergé sous les plus noires couleurs. Ce sentiment allait si loin chez moi , qu'au commencement je n'entrevoyais jamais le dedans d'une église , je ne rencontrais jamais un prêtre en surplis , je n'entendais jamais la sonnette d'une procession , sans un frémissement de terreur et d'effroi qui me quitta bientôt dans les villes , mais qu'il

Je me souvenais souvent m'être repris dans les paroisses de campagne, plus semblables à celles où j'avais d'abord éprouvé. Il est vrai que cette impression était singulièrement contrastée par le souvenir des caresses que les curés des environs de Genève font volontiers aux enfans de la ville. En même temps que la sonnette du viatique me faisait peur, la cloche de la messe et de vêpres me rappelait un déjeuner, un goûter, du beurre frais, des fruits, du laitage. Le bon diner de M. de Pontverre avait produit encore un grand effet. Ainsi je m'étais aisément étourdi sur tout cela. N'envisageant le papisme que par ses liaisons avec les amusemens et la gourmandise, je m'étais apprivoisé sans peine avec l'idée d'y vivre; mais celle d'y entrer solennellement ne s'était présentée à moi qu'en fuyant et dans un avenir éloigné. Dans ce moment il n'y eut plus moyen de prendre le change: je vis avec l'horreur la plus vive l'espèce d'engagement que j'avais pris, et sa suite inévitable. Les futurs néophytes que j'avais autour de moi n'étaient pas propres à soutenir mon courage par leur

exemple , et je ne pus me dissimuler que la sainte œuvre que j'allais faire n'était au fond que l'action d'un bandit. Tout jeune encore , je sentis que quelque religion qui fût la vraie , j'allais vendre la mienne , et que quand même je choisirais bien , j'allais au fond de mon cœur mentir au Saint-Esprit , et mériter le mépris des hommes. Plus j'y pensais , plus je m'indignais contre moi-même , et je gémissais du sort qui m'avait amené là , comme si ce sort n'eût pas été mon ouvrage. Il y eut des moments où ces réflexions devinrent si fortes , que si j'avais un instant trouvé la porte ouverte , je me serais certainement évadé ; mais il ne me fût pas possible , et cette résolution ne tint pas non plus bien fortement.

Trop de desirs secrets la combattaient pour ne la pas vaincre. D'ailleurs l'obstination du dessein formé de ne pas retourner à Genève , la honte , la difficulté même de repasser les monts ; l'embarras de me voir loin de mon pays sans amis , sans ressources ; tout cela concourait à me faire regarder , comme un repentir tardif , les

remords de ma conscience ; j'affectais de me reprocher ce que j'avais fait , pour excuser ce que j'allais faire. En aggravant les torts du passé , j'en regardais l'avenir comme une suite nécessaire. Je ne me disais pas : Rien n'est fait encore et tu peux être innocent si tu veux ; mais je me disais : Gémis du crime dont tu t'es rendu coupable , et que tu t'es mis dans la nécessité d'achever.

En effet , quelle rare force d'ame ne me fallait-il point à mon âge , pour révoquer tout ce que jusque-là j'avais pu promettre ou laisser espérer , pour rompre les chaînes que je m'étais données , pour déclarer avec intrépidité que je voulais rester dans la religion de mes pères , au risque de tout ce qui en pouvait arriver ? Cette vigueur n'était pas de mon âge , et il est peu probable qu'elle eût eu un heureux succès. Les choses étaient trop avancées pour qu'on voulût en avoir le démenti , et plus la résistance eût été grande , plus , de manière ou d'autre , on se fût fait une loi de surmonter.

Le sophisme qui me perdit est celui de

la plupart des hommes , qui se plaignent de manquer de force quand il est déjà trop tard pour en user. La vertu ne nous coûte que par notre faute , et si nous voulions être toujours sages , rarement aurions-nous besoin d'être vertueux ; mais des penchans faciles à surmonter nous entraînent sans résistance , nous cédon à des tentations légères dont nous méprisons le danger , insensiblement nous tombons dans des situations périlleuses dont nous pouvions aisément nous garantir , mais dont nous ne pouvons plus nous tirer sans de grands efforts héroïques qui nous effraient , et nous tombons enfin dans l'abyme , en disant à Dieu : Pourquoi m'as-tu fait faible ? Mais malgré nous il répond à nos consciences : Je t'ai fait trop faible pour sortir du gouffre , parce que je t'ai fait assez fort pour n'y pas tomber.

Je ne pris pas précisément la résolution de me faire catholique ; mais voyant ce terme encore éloigné , je pris le temps de m'appivoiser à cette idée , et en attendant je me figurais quelque événement imprévu qui me tirerait d'embarras. Je résolus

pour gagner du temps , de faire la plus belle défense qu'il me serait possible. Bientôt ma vanité me dispensa de songer à ma résolution , et dès que je m'aperçus que j'embarrassais quelquefois ceux qui voulaient m'instruire , il ne m'en fallut pas davantage pour chercher à les terrasser tout-à-fait. Je mis même à cette entreprise un zèle bien ridicule : car , tandis qu'ils travaillaient sur moi , je voulus travailler sur eux. Je croyais bonnement qu'il ne fallait que les convaincre , pour les engager à se faire protestans.

Ils ne trouverent donc pas en moi tout-à-fait autant de facilité qu'ils en attendaient, ni du côté des lumières, ni du côté de la volonté. Les protestans sont généralement mieux instruits que les catholiques; cela doit être : la doctrine des uns exige la discussion, celle des autres la soumission. Le catholique doit adopter la décision qu'on lui donne; le protestant doit apprendre à se décider. On savait cela; mais on n'attendait ni de mon état ni de mon âge de grandes difficultés pour des gens exercés. D'ailleurs, je n'avais point fait en-

core ma première communion, ni reçu les instructions qui s'y rapportent : on le savait encore ; mais on ne savait pas qu'en revanche j'avais été bien instruit chez M. Lam-bercier ; et que de plus j'avais par devers moi un petit magasin fort incommode à ces messieurs , dans l'histoire de l'église et de l'empire , que j'avais apprise presque par cœur chez mon père , et depuis à-peu-près oubliée , mais qui me revint à mesure que la dispute s'échauffait.

Un vieux prêtre , petit mais assez vénérable , nous fit en commun la première conférence. Cette conférence était pour mes camarades un catéchisme plutôt qu'une controverse , et il avait plus à faire à les instruire qu'à résoudre leurs objections. Il n'en fut pas de même avec moi. Quand mon tour vint , je l'arrêtai sur tout , je ne lui sauvai pas une des difficultés que je pus lui faire. Cela rendit la conférence fort longue et fort ennuyeuse pour les assistans. Mon vieux prêtre parlait beaucoup , s'échauffait , battait la campagne , et se tirait d'affaire en disant qu'il n'entendait pas bien le français. Le lendemain , de peur

que mes indiscrètes objections ne scandalisassent mes camarades, on me mit à part dans une autre chambre, avec un autre prêtre plus jeune, beau parleur, c'est-à-dire faiseur de longues phrases, et content de lui si jamais docteur le fut. Je ne me laissai pourtant pas trop sub uguer à sa mine imposante; et sentant qu'après tout je faisais ma tâche, je me mis à lui répondre avec assez d'assurance, et à le bourrer par-ci par-là du mieux que je pus. Il croyait m'assommer avec S. Augustin, S. Grégoire et les autres pères; et il trouvait, avec une surprise incroyable, que je maniais tous ces pères-là presque aussi légèrement que lui. Ce n'était pas que je les eusse jamais lus, ni lui peut-être; mais j'en avais retenu beaucoup de passages tirés de mon *Le Sueur*; et sitôt qu'il m'en citait un, sans disputer sur la citation, je lui ripostais par un autre du même père, et qui souvent l'embarrassait beaucoup. Il l'emportait pourtant à la fin, par deux raisons. L'une, qu'il était le plus fort, et que me sentant pour ainsi dire à sa merci, je jugeais très-bien, quelque jeune que je

fusse, qu'il ne fallait pas le pousser à bout; car je voyais assez que le vieux petit prêtre n'avait pris en amitié ni mon érudition ni moi. L'autre raison était que le jeune avait de l'étude, et que je n'en avais point. Cela faisait qu'il mettait dans sa manière d'argumenter une méthode que je ne pouvais pas suivre; et que, sitôt qu'il se sentait pressé d'une objection imprévue, il la remettait au lendemain, disant que je sortais du sujet présent. Il rejetait même quelquefois toutes mes citations, soutenant qu'elles étaient fausses; et s'offrant à m'aller chercher le livre, me défiait de les y trouver. Il sentait qu'il ne risquait pas grand'chose, et qu'avec toute mon érudition d'emprunt, j'étais trop peu exercé à manier les livres, et trop peu latiniste pour trouver un passage dans un gros volume, quand même je serais assuré qu'il y était. Je le soupçonne même d'avoir usé de l'infidélité dont il accusait les ministres, et d'avoir fabriqué quelquefois des passages pour se tirer d'une objection qui l'incommodait.

Mais enfin le séjour de l'hospice me de-

venant chaque jour plus désagréable, et n'apercevant pour en sortir qu'une seule voie, je m'empressai de la prendre autant que jusque-là je m'étais efforcé de l'éloigner.

Les deux Africains avaient été baptisés en grande cérémonie, habillés de blanc de la tête aux pieds, pour représenter la candeur de leur ame régénérée. Mon tour vint un mois après; car il fallut tout ce temps-là pour donner à mes directeurs l'honneur d'une conversion difficile, et l'on me fit passer en revue tous les dogmes, pour triompher de ma nouvelle docilité.

Enfin, suffisamment instruit et suffisamment disposé au gré de mes maîtres, je fus mené processionnellement à l'église métropolitaine de S.-Jean, pour y faire une abjuration solennelle, et recevoir les accessoires du baptême, quoiqu'on ne me rebaptisât pas réellement : mais comme ce sont à-peu-près les mêmes cérémonies, cela sert à persuader au peuple que les protestans ne sont pas chrétiens. J'étais revêtu d'une certaine robe grise, garnie de brandebourgs blancs, et destinée pour ces

sortes d'occasions. Deux hommes portaient devant et derrière moi des bassins de cuivre, sur lesquels ils frappaient avec une clef, et où chacun mettait son aumône, au gré de sa dévotion ou de l'intérêt qu'il prenait au nouveau converti. Enfin rien du faste catholique ne fut omis pour rendre la solennité plus édifiante pour le public et plus humiliante pour moi. Il n'y eut que l'habit blanc qui m'eût été fort utile, et qu'on ne me donna pas comme au Maure, attendu que je n'avais pas l'honneur d'être Juif.

Ce ne fut pas tout. Il fallut ensuite aller à l'inquisition recevoir l'absolution du crime d'hérésie, et rentrer dans le sein de l'église avec la même cérémonie à laquelle Henri IV fut soumis par son ambassadeur. L'air et les manières d'un très-révérend père inquisiteur n'étaient pas propres à dissiper la terreur secrète qui m'avait saisi en entrant dans cette maison. Après plusieurs questions sur ma foi, sur mon état, sur ma famille, il me demanda brusquement si ma mère était damnée. L'effroi me fit réprimer le premier mouve-

ent de mon indignation ; je me contentai
répondre que je voulais espérer qu'elle
l'était pas , et que Dieu avait pu l'éclair-
er à sa dernière heure. Le moine se tut ,
mais il fit une grimace qui ne me parut
point du tout un signe d'approbation.

Tout cela fait, au moment où je pen-
sais être enfin placé selon mes espérances ,
on me mit à la porte avec un peu plus de
vingt francs en petite monnaie qu'avait
produits ma quête. On me recommanda de
être en bon chrétien, d'être fidèle à la
grace ; on me souhaita bonne fortune ,
on ferma sur moi la porte , et tout dis-
parut.

Ainsi s'éclipsèrent en un instant toutes
mes grandes espérances , et il ne me resta
que la démarche intéressée que je venais de
faire, que le souvenir d'avoir été apostat
et dupe tout-à-la-fois. Il est aisé de juger
quelle brusque révolution dut se faire dans
mes idées, lorsque de mes brillans projets
de fortune je me vis tomber dans la plus
complète misère , et qu'après avoir déli-
bé le matin sur le choix du palais que
j'habiterais , je me vis le soir réduit à cou-

cher dans la rue. On croira que je commencai par me livrer à un désespoir d'autant plus cruel que le regret de mes fautes devait s'irriter en me reprochant que tout mon malheur était mon ouvrage. Rien de tout cela. Je venais, pour la première fois de ma vie, d'être enfermé pendant plus de deux mois. Le premier sentiment que je goûtai fut celui de la liberté que j'avais recouvrée. Après un long esclavage, redevenu maître de moi-même et de mes actions, je me voyais au milieu d'une grande ville, abondante en ressources, pleine de gens de condition, dont mes talens et mon mérite ne pouvaient manquer de me faire accueillir sitôt que j'en serais connu. J'avais, de plus, tout le temps d'attendre, et vingt francs que j'avais dans ma poche me semblaient un trésor qui ne pouvait s'épuiser. J'en pouvais disposer à mon gré, sans rendre compte à personne. C'était la première fois que je m'étais vu si riche. Loin de me livrer au découragement et aux larmes, je ne fis que changer d'espérances, et l'amour-propre n'y perdit rien. Jamais je ne me sentis tant de confiance et de sé-

curité : je croyais déjà ma fortune faite , et je trouvais beau de n'en avoir obligation qu'à moi seul.

La première chose que je fis fut de satisfaire ma curiosité en parcourant toute la ville , quand ce n'eût été que pour faire un acte de ma liberté, J'allai voir monter la garde ; les instrumens militaires me plaisaient beaucoup. Je suivis des processions ; j'aimais le faux-bourdon des prêtres. J'allai voir le palais du roi : j'en approchais avec crainte ; mais voyant d'autres gens entrer , je fis comme eux , on me laissa faire. Peut-être dus-je cette grace au petit paquet que j'avais sous le bras. Quoi qu'il en soit , je conçus une grande opinion de moi même en me trouvant dans ce palais : déjà je m'en regardais presque comme un habitant. Enfin , à force d'aller et venir , je me lassai , j'avais faim , il faisait chaud , j'entrai chez une marchande de laitage : on me donna de la *giunca* , du lait caillé , et avec deux grisses de cet excellent pain de Piémont que j'aime plus qu'aucun autre , je fis pour mes cinq ou six sous un des bons diners que j'aie fait de mes jours.

Il fallut chercher un gîte. Comme je savais déjà assez de piémontais pour me faire entendre, il ne me fut pas difficile à trouver, et j'eus la prudence de le choisir plus selon ma bourse que selon mon goût. On m'enseigna, dans la rue du Po, la femme d'un soldat, qui retirait à un sou par nuit des domestiques hors de service. Je trouvai chez elle un grabat vide, et je m'y établis. Elle était jeune et nouvellement mariée, quoiqu'elle eût déjà cinq ou six enfans. Nous couchâmes tous dans la même chambre, la mère, les enfans, les hôtes, et cela dura de cette façon tant que je restai chez elle. Au demeurant c'était une bonne femme, jurant comme un charretier, toujours débraillée et décoiffée; mais douce de cœur, officieuse, qui me prit en amitié, et qui même me fut utile.

Je passai plusieurs jours à me livrer uniquement au plaisir de l'indépendance et de la curiosité. J'allais errant dedans et dehors la ville, furetant, visitant tout ce qui me paraissait curieux et nouveau, et tout l'était pour un jeune homme sortant de

sa niche , qui n'avait jamais vu de capitale. J'étais sur-tout fort exact à faire ma cour, et j'assistais régulièrement tous les matins à la messe du roi. Je trouvais beau de me voir dans la même chapelle avec ce prince et sa suite : mais ma passion pour la musique , qui commençait à se déclarer, avait plus de part à mon assiduité que la pompe de la cour, qui bientôt vne et toujours la même ne frappe pas long-temps. Le roi de Sardaigne avait alors la meilleure symphonie de l'Europe. Somis, Desjardins, les Bezuzzi, y brillaient alternativement. Il n'en fallait pas tant pour attirer un jeune homme que le jeu du moindre instrument, pourvu qu'il fût juste, transportait d'aise. Du reste, je n'avais pour la magnificence qui frappait mes yeux, qu'une admiration stupide et sans convoitise. La seule chose qui m'intéressât dans tout l'éclat de la cour, était de voir s'il n'y aurait point là quelque jeune princesse qui méritât mon hommage, et avec laquelle je pusse faire un roman.

Je faillis en commencer un dans un état moins brillant, mais où, si je l'eusse mis à

fin , j'aurais trouvé des plaisirs mille fois plus délicieux.

Quoique je vécusse avec beaucoup d'économie , ma bourse insensiblement s'épuisait. Cette économie , au reste , était moins l'effet de la prudence que d'une simplicité de goût que même aujourd'hui l'usage des grandes tables n'a point altéré. Je ne connaissais pas et je ne connais pas encore de meilleure chère que celle d'un repas rustique. Avec du laitage , des œufs , des herbes , du fromage , du pain bis et du vin passable , on est toujours sûr de me bien régaler ; mon bon appétit fera le reste quand un maître-d'hôtel et des laquais autour de moi ne me rassasieront pas de leur importun aspect. Je faisais alors de beaucoup meilleurs repas avec six ou sept sous de dépense , que je ne les ai fait depuis à six ou sept francs. J'étais donc sobre faute d'être tenté de ne pas l'être ; encore ai-je tort d'appeler tout cela sobriété ; car j'y mettais toute la sensualité possible. Mes poires , ma *giunca* , mon fromage , mes grisses , et quelques verres de gros vin de Montferrat , à couper par tranches , m'

rendaient le plus heureux des gourmands. Mais encore avec tout cela pouvait-on voir la fin de vingt livres. C'était ce que j'apercevais plus sensiblement de jour en jour; et malgré l'étourderie de mon âge, mon inquiétude sur l'avenir alla bientôt jusqu'à l'effroi. De tous mes châteaux en Espagne, il ne me resta que celui de chercher une occupation qui me fît vivre, encore n'était-il pas facile à réaliser. Je songeai à mon ancien métier; mais je ne le savais pas assez pour aller travailler chez un maître. et les maîtres même n'abondaient pas à Turin. Je pris donc, en attendant mieux, le parti d'aller m'offrir de boutique en boutique pour graver un chiffre ou des armes sur de la vaisselle, espérant tenter les gens par le bon marché, en me mettant à leur discrétion. Cet expédient ne fut pas fort heureux. Je fus presque par-tout éconduit, et ce que je trouvais à faire était si peu de chose, qu'à peine y gagnais-je quelques repas. Un jour, cependant, passant d'assez bon matin dans la Contrà-Nova, je vis, à travers les vitres d'un comptoir, une jeune marchande de si bonne grace et d'un air si

attirant, que malgré ma timidité près des dames, je n'hésitai pas d'entrer et de lui offrir mon petit talent. Elle ne me rebuta point, me fit asseoir, conter ma petite histoire, me plaignit, me dit d'avoir bon courage, et que les bons chrétiens ne m'abandonneraient pas : puis, tandis qu'elle envoyait chercher chez un orfèvre du voisinage les outils dont j'avais dit avoir besoin, elle monta dans sa cuisine, et m'apporta elle-même à déjeuner. Ce début me parut de bon augure ; la suite ne le démentit pas. Elle parut contente de mon petit travail, encore plus de mon petit babil, quand je me fus un peu rassuré ; car elle était brillante et parée, et malgré son air gracieux, cet éclat m'en avait imposé. Mais son accueil plein de bonté, son ton compatissant, ses manières douces et caressantes, me mirent bientôt à mon aise. Je vis que je réussissais, et cela me fit réussir davantage. Mais quoiqu'Italienne, et trop jolie pour n'être pas un peu coquette, elle était pourtant si modeste, et moi si timide, qu'il était difficile que cela vînt sitôt à bien. On ne nous laissa pas le temps d'achever

l'aventure. Je ne m'en rappelle qu'avec plus de charmes les courts momens que j'ai passés auprès d'elle ; et je puis dire y avoir goûté , dans leurs prémices , les plus doux ainsi que les purs plus plaisirs de l'amour.

C'était une brune extrêmement piquante, mais dont le bon naturel peint sur son joli visage rendait la vivacité touchante. Elle s'appelait madame Basile. Son mari , plus âgé qu'elle, et passablement jaloux, la laissait durant ses voyages sous la garde d'un commis trop maussade pour être séduisant, et qui ne laissait pas d'avoir des prétentions pour son compte, qu'il ne montrait gnère que par sa mauvaise humeur. Il en prit beaucoup contre moi , quoique j'aimasse à l'entendre joner de la flûte , dont il jouait assez bien. Ce nouvel Egysthe grognait toujours quand il me voyait entrer chez sa dame : il me traitait avec un dédain qu'elle lui rendait bien. Il semblait même qu'elle se plût, pour le tourmenter , à me caresser en sa présence, et cette sorte de vengeance, quoique fort de mon goût , l'eût été bien plus dans le tête-à-tête. Mais elle ne la poussait pas jusque-là , ou du moins ce

n'était pas de la même manière, soit qu'elle me trouvât trop jeune, soit qu'elle ne voulût point faire les avances, soit qu'elle voulût sérieusement être sage, elle avait alors une sorte de réserve qui n'était pas repoussante, mais qui m'intimidait sans que je susse pourquoi. Quoique je ne me sentisse pas pour elle ce respect aussi vrai que tendre que j'avais pour madame de Warens, je me sentais plus de crainte, et bien moins de familiarité. J'étais embarrassé, tremblant, je n'osais la regarder, je n'osais respirer auprès d'elle; cependant je craignais plus que la mort de m'en éloigner. Je dévorais d'un œil avide tout ce que je pouvais regarder sans être aperçu : les fleurs de sa robe, le bout de son joli pied, l'intervalle d'un bras ferme et blanc, qui paraissait entre son gant et sa manchette, et celui qui se faisait quelquefois entre son tour de gorge et son mouchoir. Chaque objet ajoutait à l'impression des autres. A force de regarder ce que je pouvais voir, et même au-delà, mes yeux se troublaient, ma poitrine s'oppressait, ma respiration, d'instant en instant plus embarrassée, me

donnait beaucoup de peine à gouverner , et tout ce que je pouvais faire était de filer sans bruit des soupirs fort incommodes dans le silence où nous étions assez souvent. Heureusement madame Basile , occupée à son ouvrage , ne s'en apercevait pas , à ce qu'il me semblait. Cependant je voyais quelquefois , par une sorte de sympathie , son fichu se renfler assez fréquemment. Ce dangereux spectacle achevait de me perdre , et quand j'étais prêt à céder à mon transport , elle m'adressait quelque mot d'un ton tranquille , qui me faisait rentrer en moi-même à l'instant.

Je la vis plusieurs fois seule de cette manière , sans que jamais un mot , un geste , un regard même trop expressif , marquât entre nous la moindre intelligence. Cet état , très-tourmentant pour moi , faisait cependant mes délices , et à peine dans la simplicité de mon cœur pouvais-je imaginer pourquoi j'étais si tourmenté. Il paraissait que ces petits tête-à-tête ne lui déplaisaient pas non plus , du moins elle en rendait les occasions assez fréquentes , soin bien gratuit assurément de sa part pour l'usage qu'elle

en faisait et qu'elle m'en laissait faire.

Un jour, qu'ennuyé des sots colloques du commis elle avait monté dans sa chambre, je me hâtai, dans l'arrière-boutique où j'étais, d'achever ma petite tâche, et je la suivis. Sa chambre était entr'ouverte; j'y entrai sans être aperçu. Elle brodait près d'une fenêtre, ayant en face le côté de la chambre opposé à la porte. Elle ne pouvait me voir entrer, ni m'entendre, à cause du bruit que des chariots faisaient dans la rue. Elle se mettait toujours bien : ce jour-là sa parure approchait de la coquetterie. Son attitude était gracieuse; sa tête un peu baissée laissait voir la blancheur de son cou, ses cheveux, relevés avec élégance, étaient ornés de fleurs. Il régnait dans toute sa figure un charme que j'eus le temps de considérer, et qui me mit hors de moi. Je me jetai à genoux à l'entrée de la chambre, en tendant les bras vers elle, d'un mouvement passionné, bien sûr qu'elle ne pouvait m'entendre, et ne pensant pas qu'elle pût me voir : mais il y avait à la cheminée une glace qui me trahit. Je ne sais quel effet ce transport fit sur elle; elle

ne me regarda point, ne me parla point ; mais tournant à demi la tête , d'un simple mouvement de doigt elle me montra la natte à ses pieds. Tressaillir , pousser un cri, m'élançai à la place qu'elle m'avait marquée , ne fut pour moi qu'une même chose : mais ce qu'on aurait peine à croire, est que, dans cet état , je n'osai rien entreprendre au-delà , ni dire un seul mot , ni lever les yeux sur elle , ni la toucher même , dans une attitude aussi contrainte , pour m'appuyer un instant sur ses genoux. J'étais muet, immobile ; mais non pas tranquille assurément : tout marquait en moi l'agitation, la joie, la reconnaissance, les ardens desirs incertains dans leur objet , et contenu parla frayeur de déplaire, sur laquelle mon jeune cœur ne pouvait se rassurer.

Elle ne paraissait ni plus tranquille ni moins timide que moi. Troublée de me voir là , interdite de m'y avoir attiré , et commençant à sentir toute la conséquence d'un signe parti sans doute avant la réflexion , elle ne m'accueillait ni ne me repoussait ; elle n'ôtait pas les yeux de dessus son ouvrage ; elle tâchait de faire

comme si elle ne m'eût pas vu à ses pieds, mais toute ma bêtise ne m'empêchait pas de juger qu'elle partageait mon embarras, peut-être mes desirs, et qu'elle était retenue par une honte semblable à la mienne, sans que cela me donnât la force de la surmonter. Cinq ou six ans qu'elle avait de plus que moi devaient, selon moi, mettre de son côté toute la hardiesse, et je me disais que, puisqu'elle ne faisait rien pour exciter la mienne, elle ne voulait pas que j'en eusse. Même encore aujourd'hui je trouve que je pensais juste et sûrement elle avait trop d'esprit pour ne pas voir qu'un novice tel que moi avait besoin, non-seulement d'être encouragé, mais d'être instruit.

Je ne sais comment eût fini cette scène vive et muette, ni combien de temps j'aurais demeuré immobile dans cet état ridicule et délicieux, si nous n'eussions été interrompus. Au plus fort de mes agitations, j'entendis ouvrir la porte de la cuisine, qui touchait la chambre où nous étions, et madame Basile, alarmée, me dit vivement de la voix et du geste : Le-

prenez-vous, voici Rosina. En me levant en hâte, je saisis une main qu'elle me tendait, et j'y appliquai deux baisers brûlans, au second desquels je sentis cette main se presser un peu contre mes lèvres. De mes jours je n'eus un si doux moment : mais l'occasion que j'avais perdue ne revint plus, et nos jeunes amours en restèrent là. C'est peut-être pour cela même que l'image de cette aimable femme est restée empreinte au fond de mon cœur en traits si charmans ; elle s'y est même embellie à mesure que j'ai mieux connu le monde et les femmes. Pour peu qu'elle eût eu d'expérience, elle s'y fût prise autrement pour animer un petit garçon : mais si son cœur était faible, il était honnête ; elle cédaient involontairement au penchant qui l'entraînait, c'était, selon toute apparence, sa première infidélité, et j'aurais peut-être eu plus à faire à vaincre sa honte que la romaine. Sans en être venu là, j'ai goûté près d'elle des douceurs inexprimables. Rien de tout ce que m'a fait sentir la possession des femmes ne vaut les deux minutes que j'ai passées à ses pieds, sans même oser

toucher sa robe, Non , il n'y a point de jouissances pareilles à celles que peut donner une honnête femme qu'on aime : tout est faveur auprès d'elle. Un petit signe du doigt , une main légèrement pressée contre ma bouche , sont les seules faveurs que je reçus jamais de madame Basile , et le souvenir de ces faveurs si légères me transporte encore en y pensant.

Les deux jours suivans j'eus beau guetter un nouveau tête-à-tête, il me fut impossible d'en trouver le moment , et je n'aperçus de sa part aucun soin pour le ménager. Elle eut même le maintien , non plus froid , mais plus retenu qu'à l'ordinaire , et je crois qu'elle évitait mes regards de peur de ne pouvoir assez gouverner les siens. Son maudit commis fut plus désolant que jamais. Il devint même railleur , goguenard ; il me dit que je ferais mon chemin près des dames. Je tremblais d'avoir commis quelque indiscretion , et me regardant déjà comme d'intelligence avec elle , je voulus couvrir du mystère un goût qui jusqu'alors n'en avait pas grand besoin ; cela me rendit plus circonspect à saisir les occasions de le satis-

nt de faire, et à force de les vouloir sûres, je
don- n'en trouvai plus du tout.

tout Voici encore une autre folie romanesque
ne du dont jamais je n'ai pu me guérir, et qui,
ontre jointe à ma timidité naturelle, a beaucoup
ue je démenti les prédictions du commis. J'ai-
sou- mais trop sincèrement, trop parfaitement,
porte ose dire, pour pouvoir aisément être heu-
eux. Jamais passions ne furent en même
e tter temps plus vives et plus pures que les mien-
ssible es; jamais amour ne fut plus tendre, plus
gus de rai, plus désintéressé. J'aurais mille fois
. Elle sacrifié mon bonheur à celui de la personne
froid, que j'aimais; sa réputation m'était plus
e crois chère que ma vie; et jamais, pour tous les
de ne plaisirs de la jouissance, je n'aurais voulu
n mau- compromettre un moment son repos. Cela
mais. Il n'a fait apporter tant de soins, tant de
me dit secret, tant de précautions dans mes entre-
lames, prises, que jamais aucune n'a pu réussir.
indis- Mon peu de succès près des femmes est
e d'in- toujours venu de les trop aimer.

rir du Pour revenir au flûteur Egysthe, ce qu'il
n avait avait de singulier était qu'en devenant
us cir- plus insupportable, le traître semblait de-
satis- venir plus complaisant. Dès le premier jour

que sa dame m'avait pris en affection , elle avait songé à me rendre utile dans le magasin. Je savais passablement l'arithmétique ; elle lui avait proposé de m'apprendre à tenir les livres : mais mon bourru reçut très-mal la proposition, craignant peut-être d'être supplanté. Ainsi tout mon travail après mon burin , était de transcrire quelques comptes et mémoires , de mettre au net quelques livres , et de traduire quelques lettres de commerce d'italien en français. Tout d'un coup mon homme s'avisa de revenir à la proposition faite et rejetée et dit qu'il m'apprendrait les comptes parties doubles , et qu'il voulait me mettre en état d'offrir mes services à M. Basile quand il serait de retour. Il y avait dans son ton , dans son air , je ne sais quoi de faux , de malin , d'ironique , qui ne me donnait pas de confiance. Madame Basile , sans attendre ma réponse , lui dit sèchement que je lui étais obligé de ses offres ; qu'elle espérait que la fortune favoriserait enfin mon mérite , et que ce serait grand dommage qu'avec tant d'esprit je ne fusse qu'un commis.

Elle m'avait dit plusieurs fois qu'elle voulait me faire faire une connaissance qui pourrait m'être utile. Elle pensait assezagement pour sentir qu'il était temps de me détacher d'elle. Nos muettes déclarations s'étaient faites le jeudi. Le dimanche elle donna un dîner où je me trouvai, et où je trouva aussi un jacobin de bonne mine, auquel elle me présenta. Le moine me traita très-affectueusement, me félicita sur sa conversion, et me dit plusieurs choses sur mon histoire, qui m'apprirent qu'elle lui avait détaillée : puis, me donnant deux petits coups d'un revers de main sur la joue, me dit d'être sage, d'avoir bon courage, et de l'aller voir, que nous causerions plus loisir ensemble. Je jugeai par les égards que tout le monde avait pour lui, que c'était un homme de considération, et par le ton paternel qu'il prenait avec madame Basile, qu'il était son confesseur. Je me rappelle bien aussi que sa décente familiarité était mêlée de marques d'estime et même de respect pour sa pénitente, qui me firent alors moins d'impression qu'elles ne l'en font aujourd'hui. Si j'avais eu plus

d'intelligence, combien j'eusse été touché d'avoir pu rendre sensible une jeune femme respectée par son confesseur !

La table ne se trouva pas assez grande pour le nombre que nous étions. Il en fallut une petite où j'eus l'agréable tête-à-tête de monsieur le commis. Je n'y perdis rien du côté des attentions et de la bonne chère ; il y eut bien des assiettes envoyées à la petite table, dont l'intention n'était sûrement pas pour lui. Tout allait très-bien jusque-là, les femmes étaient fort gaies, les hommes fort galans, madame Basile faisait ses honneurs avec une grâce charmante. Au milieu du dîner l'on entendit arrêter une chaise à la porte ; quelqu'un monte : c'est M. Basile. Je le vois comme s'il entrait actuellement, en habit d'écarlate à boutons d'or ; couleur que j'ai prise en aversion depuis ce jour-là. M. Basile était un grand et bel homme, qui se présentait très-bien. Il entre avec fracas, et de l'air de quelqu'un qui surprend son monde, quoiqu'il n'y eût là que de ses amis. Sa femme lui saute au cou, lui prend les mains, lui fait mille caresses, qu'il reçoit

ans les lui rendre. Il salue la compagnie ,
on lui donne un couvert, il mange. A peine
avait-on commencé de parler de son voya-
ge, que , jetant les yeux sur la petite table,
il demande d'un ton sévère ce que c'est que
ce petit garçon qu'il aperçoit là. Madame
Basile lui dit tout naïvement. Il demande si
il loge dans la maison ? On lui dit que non.
Pourquoi non , reprend-il grossièrement ?
Puisqu'il s'y tient le jour , il peut bien y
passer la nuit. Le moine prit la parole , et
après un éloge grave et vrai de madame
Basile , il fit le mien en peu de mots, ajou-
tant que , loin de blâmer la pieuse charité
de sa femme , il devait s'empresser d'y
prendre part, puisque rien n'y passait les
bornes de la discrétion. Le mari répliqua
d'un ton d'humeur dont il cachait la moitié,
contenu par la présence du moine, mais
qui suffit pour me faire sentir qu'il avait des
instructions sur mon compte , et que le
commis m'avait servi de sa façon.

A peine était-on hors de table, que
celui-ci, dépêché par son bourgeois ,
vint en triomphe me signifier de sa part
de sortir à l'instant de chez lui et , de

n'y remettre les pieds de ma vie. Il assaisonna sa commission de tout ce qui pouvait la rendre insulante et cruelle. Je partis sans rien dire, mais le cœur navré, moins de quitter cette aimable femme, que de la laisser en proie à la brutalité de son mari. Il avait raison, sans doute, de ne vouloir pas qu'elle fût infidèle ; mais quoique sage et bien née, elle était Italienne, c'est-à-dire sensible et vindicative, et il avait tort de ce me semble, de prendre avec elle les moyens les plus propres à s'attirer le malheur qu'il craignait.

Tel fut le succès de ma première aventure. Je voulus essayer de passer deux ou trois fois dans la rue, pour revoir au moins celle que mon cœur regrettait sans cesse ; mais au lieu d'elle, je ne vis que son mari et le vigilant commis, qui m'ayant aperçu me fit, avec l'aune de la boutique, un geste plus expressif qu'attirant. Me voyant si bien guetté, je perdis courage et n'y passai plus. Je voulus aller voir au moins le patron qu'elle m'avait ménagé. Malheureusement je ne savais pas son nom. Je rodai plusieurs fois inutilement autour de

convent pour tâcher de le rencontrer. Enfin d'autres événemens m'ôtèrent les charmans souvenirs de madame Basile , et dans peu je l'oubliai si bien , qu'aussi simple et aussi novice qu'auparavant , je ne restai pas même affriandé de jolies femmes.

Cependant ses libéralités avaient un peu remonté mon petit équipage ; très-moderatement toutefois , et avec la précaution d'une femme prudente , qui regardait plus à la propreté qu'à la parure , et qui voulait m'empêcher de souffrir , et non pas me faire briller. Mon habit que j'avais apporté de Genève , était bon et portable encore ; elle y ajouta seulement un chapeau et quelque linge. Je n'avais point de manchettes ; elle ne voulut point m'en donner , quoique j'en eusse bonne envie. Elle se contenta de me mettre en état de me tenir propre , et c'est un soin qu'il ne fallut pas me recommander , tant que je parus devant elle.

Peu de jours après ma catastrophe , mon hôtesse , qui , comme j'ai dit , m'avait pris en amitié , me dit qu'elle m'avait peut-être trouvé une place , et qu'une dame de

condition voulait me voir. A ce mot , je me crus tout de bon dans les hautes aventures , car j'en revenais toujours là. Celle-ci ne se trouva pas aussi brillante que je me l'étais figurée. Je fus chez cette dame avec le domestique qui lui avait parlé de moi. Elle m'interrogea , m'examina ; je ne lui déplais pas ; et tout de suite j'entrai à son service , non pas tout-à-fait en qualité de favori , mais en qualité de laquais. Je fus vêtu de la couleur de ses gens : la seule distinction fut qu'ils portaient l'aiguillette , et qu'on ne me la donna pas : comme il n'y avait point de galons à sa livrée , cela faisait à peu près un habit bourgeois. Voilà le terme inattendu auquel aboutirent enfin toutes mes grandes espérances.

Madame la comtesse de Vercellis , chez qui j'entrai , était veuve et sans enfans , son mari était Piémontais ; pour elle , je l'ai toujours cru Savoyarde , ne pouvant imaginer qu'une Piémontaise parlât si bien français , et eût un accent si pur. Elle était entre deux âges , d'une figure fort noble , d'un esprit orné , aimant la litté-

ture française , et s'y connaissant. Elle écrivait beaucoup , et toujours en français. Ses lettres avaient le tour et presque la grace de celle de madame de Sévigné ; on aurait pu s'y tromper à quelques-unes. Mon principal emploi , et qui ne me déplaisait pas , était de les écrire sous sa dictée : un cancer au sein , qui la faisait beaucoup souffrir , ne lui permettant plus d'écrire elle-même.

Madame de Vercellis avait , non-seulement beaucoup d'esprit , mais une âme élevée et forte. J'ai suivi sa dernière maladie , je l'ai vue souffrir et mourir sans jamais marquer un instant de faiblesse , sans faire le moindre effort pour se contraindre , sans sortir de son rôle de femme , et sans se douter qu'il y eût à cela de la philosophie , mot qui n'était pas encore à la mode , et qu'elle ne connaissait même pas dans le sens qu'il porte aujourd'hui. Cette force de caractère allait quelquefois jusqu'à la sécheresse. Elle m'a toujours paru aussi peu sensible pour autrui que pour elle-même , et quand elle faisait du bien aux malheureux , c'était pour faire

ce qui était bien en soi , plutôt que par une véritable commisération. J'ai un peu éprouvé de cette insensibilité pendant les trois mois que j'ai passés auprès d'elle. Il était naturel qu'elle prît en affection un jeune homme de quelque espérance qu'elle avait incessamment sous les yeux, et qu'elle songeât , se sentant mourir , qu'après elle il aurait besoin de secours et d'appui ; cependant , soit qu'elle ne me jugeât pas digne d'une attention particulière , soit que les gens qui l'obsédaient ne lui aient permis de songer qu'à eux , elle ne fit rien pour moi.

Je me rappelle pourtant fort bien qu'elle avait marqué quelque curiosité de me connaître. Elle m'interrogeait quelquefois ; elle était bien aise que je lui montrasse les lettres que j'écrivais à madame de Warens , que j'é lui rendisse compte de mes sentimens ; mais elle ne s'y prenait assurément pas bien pour les connaître , et ne me montrant jamais les siens. Mon cœur aimait à s'épancher , pourvu qu'il sentît que c'était dans un autre. Des interrogations sèches et froides , sans aucun sign

d'approbation ni de blâme sur mes réponses , ne me donnaient aucune confiance. Quand rien ne m'apprenait si mon babil plaisait ou déplaisait, j'étais toujours en crainte , et je cherchais moins à montrer ce que je pensais , qu'à ne rien dire qui pût me nuire. J'ai remarqué , depuis , que cette manière sèche d'interroger les gens pour les connaître est un tic assez commun chez les femmes qui se piquent d'esprit. Elles s'imaginent qu'en ne laissant point paraître leur sentiment , elles parviendront à mieux pénétrer le vôtre ; mais elles ne voient pas qu'elles ôtent par-là le courage de le montrer. Un homme qu'on interroge commence par cela seul à se mettre en garde , et s'il croit que , sans prendre à lui un véritable intérêt , on ne veut que le faire jaser , il ment , ou se tait , ou redouble d'attention sur lui-même , et aime encore mieux passer pour un sot que d'être dupe de votre curiosité. Enfin c'est toujours un mauvais moyen de lire dans le cœur des autres que d'affecter de cacher le sien.

Madame de Vercellis ne m'a jamais dit

un mot qui sentît l'affection, la pitié, la bienveillance. Elle m'interrogeait froidement, je répondais avec réserve. Mes réponses étaient si timides, qu'elle dût les trouver basses, et s'en ennuya. Sur la fin, elle ne me questionnait plus, ne me parlait plus que pour son service. Elle me jugea moins sur ce que j'étais que sur ce qu'elle m'avait fait, et à force de ne voir en moi qu'un laquais, elle m'empêcha de lui paraître autre chose.

Je crois que j'éprouvai dès-lors ce jeu malin des intérêts cachés qui m'a traversé toute ma vie, et qui m'a donné une aversion bien naturelle pour l'ordre apparent qui les produit. Madame de Vercellis n'ayant point d'enfans, avait pour héritier son neveu, le comte de la Roque, qui lui faisait assiduellement sa cour. Outre cela ses principaux domestiques, qui la voyaient tirer à sa fin, ne s'oubliaient pas, et il y avait tant d'empressés autour d'elle, qu'il était difficile qu'elle eût du temps pour penser à moi. A la tête de sa maison était un nommé M. Lorenzy, homme adroit, dont la femme, encore plus adroite, s'était telle-

ment insinuée dans les bonnes grâces de sa maîtresse, qu'elle était plutôt chez elle sur le pied d'une amie que d'une femme à ses gages. Elle lui avait donné pour femme-de-chambre une nièce à elle, appelée mademoiselle Pontal, fine mouche, qui se donnait des airs de demoiselle suivante, et aidait sa tante à obséder si bien leur maîtresse, qu'elle ne voyait que par leurs yeux et n'agissait que par leurs mains. Je n'eus pas le bonheur d'agréer à ces trois personnes : je leur obéissais, mais je ne les servais pas ; je n'imaginais pas qu'outre le service de notre commune maîtresse, je dusse être encore le valet de ses valets. J'étais d'ailleurs une espèce de personnage inquiétant pour eux. Ils voyaient bien que je n'étais pas à ma place ; ils craignaient que madame ne le vit aussi, et que ce qu'elle ferait pour m'y mettre ne diminuât leurs portions ; car ces sortes de gens, trop avides pour être justes, regardent tous les legs qui sont pour d'autres comme pris sur leur propre bien. Ils se réunirent donc pour m'écarter de ses yeux. Elle aimait à écrire des lettres : c'était un amusement pour elle dans son état ; ils

l'en dégoutèrent, et l'en firent détourner par le médecin, en la persuadant que cela la fatiguait. Sous prétexte que je n'entendais pas le service, on employait au lieu de moi deux gros manans de porteurs de chaises autour d'elle : enfin l'on fit si bien, que quand elle fit son testament, il y avait huit jours que je n'étais entré dans sa chambre. Il est vrai qu'après cela j'y entrai comme auparavant, et j'y fus même plus assidu que personne : car les douleurs de cette pauvre femme me déchiraient; la constance avec laquelle elle les souffrait me la rendait extrêmement respectable et chère, et j'ai bien versé dans sa chambre des larmes sincères, sans qu'elle ni personne s'en apperçût.

Nous la perdîmes enfin. Je la vis expirer. Sa vie avait été celle d'une femme d'esprit et de sens; sa mort fut celle d'un sage. Je puis dire qu'elle me rendit la religion catholique aimable par la sérénité d'ame avec laquelle elle en remplit les devoirs, sans négligence et sans affectation. Elle était naturellement sérieuse. Sur la fin de sa maladie elle prit une sorte de gaieté trop

égale pour être jouée , et qui n'était qu'un contre-poids donné par la raison même , contre la tristesse de son état. Elle ne garda le lit que les deux derniers jours , et ne cessa de s'entretenir paisiblement avec tout le monde. Enfin, ne parlant plus , et déjà dans les combats de l'agonie, elle fit un gros pet. Bon , dit-elle en se retournant , femme qui pette n'est pas morte. Ce furent les derniers mots qu'elle prononça.

Elle avait légué un an de leurs gages à ses domestiques ; mais n'étant point couché sur l'état de sa maison , je n'eus rien. Cependant le comte de la Roque me fit donner trente livres , et me laissa l'habit neuf que j'avais sur le corps, et que M. Lorenzy voulait m'ôter ; il promit même de chercher à me placer, et me permit de l'aller voir. J'y fus deux ou trois fois sans pouvoir lui parler. J'étais facile à rebuter , je n'y retournai plus. On verra bientôt que j'eus tort.

Que n'ai-je achevé tout ce que j'avais à dire de mon séjour chez madame de Vercellis ! Mais bien que mon apparente situation demeurât la même , je ne sortis pas de

sa maison comme j'y étois entré. J'en emportai les longs souvenirs du crime et l'insupportable poids des remords , dont au bout de quarante ans ma conscience est encore chargée, et dont l'amer sentiment, loin de s'affaiblir , s'irrite à mesure que je vieillis. Qui croirait que la faute d'un enfant pût avoir des suites aussi cruelles ? C'est de ces suites plus que probables que mon cœur ne saurait se consoler. J'ai peut-être fait périr dans l'opprobre et dans la misère une fille aimable , honnête , estimable , et qui sûrement valait beaucoup mieux que moi.

Il est bien difficile que la dissolution d'un ménage n'entraîne un peu de confusion dans la maison , et qu'il ne s'égare bien des choses. Cependant, telle était la fidélité des domestiques , et la vigilance de M. et madame Lorenzy , que rien ne se trouva de manque sur l'inventaire. La seule mademoiselle Pontal perdit un petit ruban, couleur de rose et argent, déjà vieux. Beaucoup d'autres meilleures choses étoient à ma portée ; ce ruban seul me tenta ; je le volai , et comme je ne le cachais guère ,

on me le trouva bientôt. On voulut savoir où je l'avais pris. Je me trouble, je balbutie, et enfin je dis en rougissant, que c'est Marion qui me l'a donné. Marion était une jeune mauriennoise, dont madame de Vercellis avait fait sa cuisinière, quand, cessant de donner à manger, elle avait renvoyé la sienne, ayant plus besoin de bons bouillons que de ragoûts fins. Non-seulement Marion était jolie, mais elle avait une fraîcheur de coloris qu'on ne trouve que dans les montagnes, et sur-tout un air de modestie et de douceur qui faisait qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer. D'ailleurs bonne fille, sage, et d'une fidélité à toute épreuve. C'est ce qui surprit quand je la nommai. On n'avait guère moins de confiance en moi qu'en elle, et l'on jugea qu'il importait de vérifier lequel était le tripon des deux. On la fit venir. L'assemblée était nombreuse; le comte de la Roque y était. Elle arrive, on lui montre le ruban, elle la charge effrontément; elle reste interdite, se tait, me jette un regard qui aurait désarmé les démons, et auquel mon barbare cœur résiste. Elle nie enfin avec assu-

rance, mais sans emportement, m'apostro-
phe, m'exhorte à rentrer en moi-même, à
ne pas déshonorer une fille innocente qui
ne m'a jamais fait de mal; et moi, avec
une impudence infernale, je confirme ma
déclaration, et lui soutiens en face qu'elle
m'a donné le ruban. La pauvre fille se mit
à pleurer, et ne me dit que ces mots. Ah
Rousseau! je vous croyais un bon caract-
ère. Vous me rendez bien malheureuse,
mais je ne voudrais pas être à votre place.
Voilà tout. Elle continua de se défendre
avec autant de simplicité que de fermeté,
mais sans se permettre jamais contre moi
la moindre invective. Cette modération
comparée à mon ton décidé lui fit tort. Il
ne semblait pas naturel de supposer d'un
côté une audace aussi diabolique, et de
l'autre, une aussi angélique douceur. On
ne parut pas se décider absolument, mais
les préjugés étaient pour moi. Dans le tra-
cas où l'on était, on ne se donna pas le
temps d'approfondir la chose, et le comte
de la Roque, en nous renvoyant tous deux,
se contenta de dire que la conscience du
coupable vengerait assez l'innocent. Sa

prédiction n'a pas été vaine ; elle ne cesse pas un seul jour de s'accomplir.

J'ignore ce que devint cette victime de ma calomnie ; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle ait après cela trouvé facilement à se bien placer. Elle emportait une imputation cruelle à son honneur, de toutes manières. Le vol n'était qu'une bagatelle , mais enfin c'était un vol , et qui pis est , employé à séduire un jeune garçon ; enfin le mensonge et l'obstination ne laissaient rien à espérer de celle en qui tant de vices étaient réunis. Je ne regarde pas même la misère et l'abandon comme le plus grand danger auquel je l'aie exposée. Qui sait , à son âge , où le découragement de l'innocence avilie a pu la porter ? Et si le remords d'avoir pu la rendre malheureuse est insupportable , qu'on juge de celui d'avoir pu la rendre pire que moi.

Ce souvenir cruel me trouble quelquefois , et me bouleverse au point de voir dans mes insomnies cette pauvre fille venir me reprocher mon crime , comme s'il n'était commis que d'hier. Tant que j'ai vécu tranquille , il m'a moins tourmenté ; mais au

milieu d'une vie orageuse il m'ôte la plus douce consolation des innocens persécutés : il me fait bien sentir ce que je crois avoir dit dans quelque ouvrage , que le remords s'endort durant un destin prospère , et s'aigrit dans l'adversité. Cependant je n'ai jamais pu prendre sur moi de décharger mon cœur de cet aveu dans le sein d'un ami. La plus étroite intimité ne me l'a jamais fait faire à personne , pas même à madame de Warens ; tout ce que j'ai pu faire , a été d'avouer que j'avais à me reprocher une action atroce , mais je n'ai pas dit en quoi elle consistait. Ce poids est donc resté jusqu'à ce jour sans allègement sur ma conscience , et je puis dire que le désir de m'en délivrer en quelque sorte a beaucoup contribué à la résolution que j'ai prise d'écrire mes confessions.

J'ai procédé rondement dans celle que je viens de faire , et l'on ne trouvera sûrement pas que j'aie ici pallié la noirceur de mon forfait ; mais je ne remplirais pas le but de ce livre , si je n'exposais en même temps mes dispositions intérieures , et que je craignisse de m'excuser en ce qui est

conforme à la vérité. Jamais la méchanceté ne fut plus loin de moi que dans ce cruel moment; et lorsque je chargeai cette malheureuse fille, il est bizarre, mais il est vrai, que mon amitié pour elle en fut la cause. Elle était présente à ma pensée, je m'excusai sur le premier objet qui s'offrit. Je l'accusai d'avoir fait ce que je voulais faire, et de m'avoir donné le ruban, parce que mon intention était de le lui donner. Quand je la vis paraître ensuite, mon cœur fut déchiré; mais la présence de tant de monde fut plus forte que mon repentir. Je craignais peu la punition, je ne craignais que la honte; mais je la craignais plus que la mort, plus que le crime, plus que tout le monde. J'aurais voulu m'enfoncer, m'ébouffer dans le centre de la terre: l'invincible honte l'emporta sur tout; la honte seule fit mon impudence; et plus je devenais criminel, plus l'effroi d'en convenir me rendait intrépide. Je ne voyais que l'horreur d'être reconnu, déclaré publiquement, moi présent, voleur, menteur, calomniateur. Un trouble universel m'ôtait tout autre sentiment. Si l'on m'eût laissé revenir à

moi-même , j'aurais infailliblement tout déclaré. Si M. de la Roque m'eût pris à part , qu'il m'eût dit : Ne perdez pas cette pauvre fille ; si vous êtes coupable , avouez-le moi : je me serais jeté à ses pieds dans l'instant , j'en suis parfaitement sûr. Mais on ne fit que m'intimider quand il fallait me donner du courage. L'âge est encore une attention qu'il est juste de faire. A peine étais-je sorti de l'enfance , ou plutôt j'y étais encore. Dans la jeunesse , les véritables noirceurs sont plus criminelles encore que dans l'âge mûr ; mais ce qui n'est que faiblesse l'est beaucoup moins , et ma faute au fond n'était guère autre chose. Aussi son souvenir m'afflige-t-il moins à cause du mal en lui-même , qu'à cause de celui qu'il a dû causer. Il m'a même fait ce bien de me garantir pour le reste de ma vie de tout acte tendant au crime , par l'impression terrible qui m'est restée du seul que j'aie jamais commis , et je crois sentir que mon aversion pour le mensonge me vient , en grande partie , du regret d'en avoir pu faire un aussi noir. Si c'est un crime qui puisse être expié , comme j'ose

Je crois, il doit l'être par tant de malheurs dont la fin de ma vie est accablée, par quarante ans de droiture et d'honneur dans des occasions difficiles; et la pauvre Marion trouve tant de vengeurs en ce monde, que quelque grande qu'ait été mon offense envers elle, je crains peu d'en emporter la coulpe avec moi. Voilà ce que j'avais à dire sur cet article; qu'il me soit permis de n'en reparler jamais.

LIVRE III.

SORTI de chez madame de Vercellis à-peu-près comme j'y étais entré , je retournai chez mon ancienne hôtesse , et j'y restai cinq ou six semaines , durant lesquelles la santé , la jeunesse et l'oisiveté me rendirent souvent mon tempérament importun. j'étais inquiet , distrait , rêveur ; je pleurais , je soupirais , je desirais un bonheur dont je n'avais pas d'idée , et dont je sentais pourtant la privation. Cet état ne peut se décrire , et peu d'hommes même le peuvent imaginer ; parce que la plupart ont prévenu cette plénitude de vie , à-la-fois tourmentante et délicateuse , qui dans l'ivresse du desir donne un avant-goût de la jouissance. Mon sang allumé remplissait incessamment mon cerveau de filles et de femmes , mais n'en sentant pas le véritable usage , je les occupais bizarrement en idée à mes fantaisies sans en savoir rien faire de

plus; et ces idées tenaient mes sens dans une activité très-incommode, dont par bonheur elles ne m'apprenaient point à me délivrer. J'aurais donné ma vie pour retrouver un quart-d'heure une demoiselle Goton; mais ce n'était plus le temps où les jeux de l'enfance allaient là comme d'eux-mêmes. La honte, compagne de la science au mal, était venue avec les années; elle avait accru ma timidité naturelle au point de la rendre invincible, et jamais, ni dans le temps-là ni depuis, je n'ai pu parvenir à faire une proposition lascive, que celle à laquelle je la faisais ne m'y ait en quelque sorte contraint pas ses avances, quoique sachant qu'elle n'était pas scrupuleuse, et presque assuré d'être pris au mot.

Mon séjour chez madame de Vercellis avait procuré quelques connaissances que j'entretenais, dans l'espoir qu'elles pourraient m'être utiles. J'allais voir quelquefois entre autres un abbé savoyard appelé L. Gaime, précepteur des enfans du comte de Mellarède. Il était jeune encore, et très-répandu, mais plein de bon sens, de probité, de lumières, et l'un des plus hon-

nêtes hommes que j'aie connus. Il ne me fut d'aucune ressource pour l'objet que m'attirait chez lui ; il n'avait pas assez de crédit pour me placer ; mais je trouvais près de lui des avantages plus précieux que m'ont profité toute ma vie ; les leçons de saine morale, et les maximes de la droite raison. Dans l'ordre successif de mes goûts et de mes idées, j'avais toujours été trop haut ou trop bas ; Achille ou Thersites tantôt héros et tantôt vaurien. M. Gai prit le soin de me mettre à ma place et me montrer à moi-même sans m'épargner ni me décourager. Il me parla très-honorablement de mon naturel et de mes talents ; mais il ajouta qu'il en voyait naître les obstacles qui m'empêcheraient d'en tirer parti de sorte qu'ils devaient , selon lui , bien moins me servir de degrés pour monter à fortune, que de ressources pour m'en préserver. Il me fit un tableau vrai de la vie humaine, dont je n'avais que de fausses idées ; il me montra comment dans un destin contraire l'homme sage peut toujours tenir au bonheur et courir au plus près du but pour y parvenir ; comment il n'y a point

vrai bonheur sans sagesse, et comment la sagesse est de tous les états. Il amortit beaucoup mon admiration pour la grandeur en me prouvant que ceux qui dominaient les autres n'étaient ni plus sages ni plus heureux qu'eux. Il me dit une chose qui m'est souvent revenue à la mémoire, c'est que si chaque homme pouvait lire dans les cœurs de tous les autres, il y aurait plus de gens qui voudraient descendre que de ceux qui voudraient monter. Cette réflexion, dont la vérité frappe, et qui n'a rien d'outré, m'a été d'un grand usage dans le cours de ma vie, pour me faire tenir à ma place paisiblement. Il me donna les premières vraies idées de l'honnête, que mon génie ampoulé n'avait saisi que dans les excès. Il me fit sentir que l'enthousiasme des vertus sublimes était peu d'usage dans la société; qu'en s'élançant trop haut, on était sujet aux chutes, que la continuité des petits devoirs toujours bien remplis demandait pas moins de force que les actions héroïques, qu'on en tirait meilleur parti pour l'honneur et pour le bonheur, qu'il valait infiniment mieux avoir tou-

jours l'estime des hommes , que quelquefois leur admiration.

Pour établir les devoirs de l'homme , il fallait bien remonter à leurs principes. D'ailleurs le pas que je venais de faire , et dont mon état présent était la suite , nous conduisait à parler de religion. On conceloit déjà que l'honnête M. Gaime est, du moins en grande partie , l'original du viccaire savoyard. Seulement la prudence l'obligeant à parler avec plus de réserve , il s'expliqua moins ouvertement sur certains points ; mais au reste ses maximes, ses sentimens , ses avis furent les mêmes, et jusqu'au conseil de retourner dans ma patrie , tout fut comme je l'ai rendu depuis au public. Ainsi , sans m'étendre sur des entretiens dont chacun peut voir la substance , je dirai que ses leçons , sages , mais d'abord sans effet , furent dans mon cœur un germe de vertu et de religion qui ne s'y étouffa jamais, et qui n'attendait pour fructifier que les soins d'une main plus chérie.

Quoiqu'alors ma conversion fût peu solide , je ne laissais pas d'être ému. Loin de

m'ennuyer de ses entretiens , j'y pris goût à cause de leur clarté , de leur simplicité , et sur-tout d'un certain intérêt de cœur dont je sentais qu'ils étaient pleins. J'ai l'ame aimante , et je me suis toujours attaché aux gens , moins à proportion du bien qu'ils m'ont fait , que de celui qu'ils m'ont voulu , et c'est sur quoi mon tact ne me trompe guère. Aussi je m'affectionnais véritablement à M. Gaime , j'étais pour ainsi dire son second disciple , et cela me fit pour le moment même l'inestimable bien de me détourner de la pente au vice où m'entraînait mon oisiveté.

Un jour que je ne pensais à rien moins , on vint me chercher de la part du comte de la Roque. A force d'y aller et de ne pouvoir lui parler , je m'étais ennuyé , je n'y allais plus : je crus qu'il m'avait oublié , ou qu'il lui était resté de mauvaises impressions de moi. Je me trompais. Il avait été témoin plus d'une fois du plaisir avec lequel je remplissais mon devoir auprès de sa tante ; il le lui avait même dit , et il m'en reparla quand moi-même je n'y songeais plus. Il me reçut bien , me dit que

sans m'amuser de promesses vagues, il avait cherché à me placer, qu'il avait réussi, qu'il me mettait en chemin de devenir quelque chose, que c'était à moi à faire le reste; que la maison où il me faisait entrer, était puissante et considérée, que je n'avais pas besoin d'autres protecteurs pour m'avancer, et que, quoique traité d'abord en simple domestique, comme je venais de l'être, je pouvais être assuré que si l'on me jugeait, par mes sentimens et par ma conduite, au-dessus de cet état, on était disposé à ne pas m'y laisser. La fin de ce discours démentit cruellement les brillantes espérances que le commencement m'avait données. Quoi! toujours laquais! me dis-je en moi-même avec un dépit amer que la confiance effaça bientôt. Je me sentais trop peu fait pour cette place pour craindre qu'on m'y laissât.

Il me mena chez le comte de Gouvon, premier écuyer de la reine, et chef de l'illustre maison de Solar. L'air de dignité de ce respectable vieillard me rendit plus touchante l'affabilité de son accueil. Il m'interrogea avec intérêt, et je lui répondis avec

sincérité. Il dit au comte de la Roque que j'avais une physionomie agréable , et qui promettait de l'esprit ; qu'il lui paraissait qu'en effet je n'en manquais pas , mais que ce n'était pas là tout , et qu'il fallait voir le reste. Puis se tournant vers moi , Mon enfant , me dit-il , presque en toutes choses les commencemens sont rudes ; les vôtres ne le seront pourtant pas beaucoup. Soyez sage , et cherchez à plaire ici à tout le monde ; voilà , quant à présent , votre unique emploi. Du reste , ayez bon courage ; on veut prendre soin de vous. Tout de suite il passa chez la marquise de Breil , sa belle fille , et me présenta à elle , puis à l'abbé de Gouvon son fils. Ce début me parut de bon augure. J'en savais assez déjà pour juger qu'on ne fait pas tant de façon à la réception d'un laquais. En effet , on ne me traita pas comme tel. J'eus la table de l'office ; on ne me donna point d'habit de livrée , et le comte de Favria , jeune étourdi , m'ayant voulu faire monter derrière son carrosse , son grand-père défendit que je montasse derrière aucun carrosse , et que je suivisse personne hors de la maison. Ce-

pendant je servais à table, et je faisais à-peu-près au-dedans le service d'un laquais; mais je le faisais en quelque façon librement, sans être attaché nommément à personne. Hors quelques lettres qu'on me dictait, et des images que le comte de Favria me faisait découper, j'étais presque le maître de tout mon temps dans la journée. Cette épreuve, dont je ne m'apercevais pas, était assurément très-dangereuse; elle n'était pas même fort humaine; car cette grande oisiveté pouvait me faire contracter des vices que je n'aurais pas eu sans cela.

Mais c'est ce qui très-heureusement n'arriva point. Les leçons de M. Gaime avait fait impression sur mon cœur, et j'y pris tant de goût, que je m'échappais quelquefois pour aller les entendre encore. Je crois que ceux qui me voyaient sortir ainsi furtivement ne devinaient guère où j'allais. Il ne se peut rien de plus sensé que les avis qu'il me donna sur ma conduite. Mes commencemens furent admirables: j'étais d'une assiduité, d'une attention, d'un zèle, qui charmaient tout le monde. L'abbé Gaime

m'avait sagement averti de modérer cette première ferveur , de peur qu'elle ne vint à se relâcher , et qu'on n'y prit garde. Votre début , me dit-il , est la règle de ce qu'on exigera de vous : tâchez de vous ménager de quoi faire plus dans la suite , mais gardez-vous de faire jamais moins.

Comme on ne m'avait guère examiné sur mes petits talens , et qu'on ne me supposait que ceux que m'avait donnés la nature , il me paraissait pas , malgré ce que le comte de Gouvon m'avait pu dire , qu'on songeât à tirer parti de moi. Des affaires vinrent à la traverse , et je fus à-peu-près oublié. Le marquis de Breil , fils du comte de Gouvon , était alors ambassadeur à Venise. Il survint des mouvemens à la cour , qui se firent sentir dans la famille , et l'on y fut quelques semaines dans une agitation qui ne laissait guère le temps de penser à moi. Cependant jusque-là je m'étais peu relâché. Une chose me fit du bien et du mal , en m'éloignant de toute dissipation extérieure , mais en me rendant un peu plus distrait sur mes devoirs.

Mademoiselle de Breil était une jeune

personne à - peu - près de mon âge , bien faite , assez-belle , très-blanche , avec des cheveux très-noirs , et , quoique brune , portant sur son visage cet air de douceur des blondes , auquel mon cœur n'a jamais résisté. L'habit de cour , si favorable aux jeunes personnes , marquait sa jolie taille , dégageait sa poitrine et ses épaules , et rendait son teint encore plus éblouissant par le deuil qu'on portait alors. On dira que ce n'est pas à un domestique de s'apercevoir de ces choses-là ; j'avais tort , sans doute ; mais je m'en apercevais toutefois , et même je n'étais pas le seul. Le maître d'hôtel et les valets-de-chambre en parlaient quelquefois à table avec une grossièreté qui me faisait cruellement souffrir. La tête ne me tournait pourtant pas au point d'être amoureux tout de bon. Je ne m'oubliais point , je me tenais à ma place , et mes desirs même ne s'émancipaient pas. J'aimais à voir mademoiselle de Breil , à lui entendre dire quelques mots qui marquaient de l'esprit , du sens , de l'honnêteté ; mais mon ambition , bornée au plaisir de la servir , n'allait point au-delà de mes droits. A table

J'étais attentif à chercher l'occasion de les faire valoir. Si son laquais quittait un moment sa chaise, à l'instant on m'y voyait établi ; hors de là je me tenais vis-à-vis d'elle ; je cherchais dans ses yeux ce qu'elle allait demander, j'épiais le moment de changer son assiette. Que n'aurais-je point fait pour qu'elle daignât m'ordonner quelque chose, me regarder, me dire un seul mot, mais point : j'avais la mortification d'être nul pour elle ; elle ne s'apercevait pas même que j'étais là. Cependant son frère, qui m'adressait quelquefois la parole à table, n'ayant dit je ne sais quoi de peu obligeant, je lui fis une réponse si fine, et si bien tournée, qu'elle y fit attention et jeta ses yeux sur moi. Ce coup-d'œil, qui fut court, ne laissa pas de me transporter. Le lendemain l'occasion se présenta d'en obtenir un second, et j'en profitai. On donnait ce jour-là un grand dîner, où pour la première fois je vis avec beaucoup d'étonnement le maître-d'hôtel servir, l'épée au côté et le chapeau sur la tête. Par hasard il vint à parler de la devise de la maison de Solar, qui était sur la tapisserie avec les

armoiries : *Tel fier qui ne tue pas*. Comme les Piémontais ne sont pas pour l'ordinaire consommés dans la langue française , quel qu'un trouva dans cette devise une faute d'ortographe , et dit qu'au mot *fier* il ne fallait point de *t*.

Le vieux comte de Gouvon allait répondre, mais ayant jeté les yeux sur moi , il vit que je souriais sans oser rien dire : il m'ordonna de parler. Alors je dis que je ne croyais pas que le *t* fût de trop ; que *fier* était un vieux mot français qui ne venait pas du nom *ferus* fier , menaçant ; mais du verbe *ferit* il frappe , il blesse. Qu'ainsi la devise ne me paraissait pas dire , *tel menace*, mais *tel frappe qui ne tue pas*.

Tout le monde me regardait et se regardait sans rien dire. On ne vit de la vie un pareil étonnement. Mais ce qui me flattait davantage fut de voir clairement sur le visage de mademoiselle de Breil un air de satisfaction. Cette personne si dédaigneuse daigna me jeter un second regard, qui valait tout au moins le premier ; puis tournant les yeux vers son gand-papa , elle semblait attendre avec une sorte d'impa-

science la louange qu'il me devait, et qu'il me donna en effet si pleine et entière, et d'un air si content, que toute la table s'empressa de faire chorus. Ce moment fut court, mais délicieux à tous égards. Ce moment fut un de ces momens trop rares qui replacent les choses dans leur ordre naturel, et vengent le mérite avili des outrages de la fortune. Quelques minutes après, mademoiselle de Breil levant de saut le chef les yeux sur moi, me pria d'un ton de voix aussi timide qu'affable, de lui donner à boire. On juge que je ne la fis pas attendre. Mais en approchant je fus saisi d'un tel tremblement, qu'ayant trop rempli le verre, je répandis une partie de l'eau sur l'assiette et même sur elle. Son père me demanda étourdiment pourquoi je tremblais si fort. Cette question ne servit pas à me rassurer, et mademoiselle de Breil rougit jusqu'au blanc des yeux.

Ici finit le roman, où l'on remarquera, comme avec madame Basile et dans toute la suite de ma vie, que je ne suis pas heureux dans la conclusion de mes amours. Je m'affectionnai inutilement à l'antichambre

de madame de Breil ; je n'obtins plus une seule marque d'attention de la part de sa fille. Elle sortait et entraît sans me regarder , et moi j'osais à peine jeter les yeux sur elle. J'étais même si bête et si maladroit , qu'un jour qu'elle avait en passant laissé tomber son gant , au lieu de m'élan cer sur ce gant , que j'aurais voulu couvrir de baisers , je n'osai sortir de ma place , et je laissai ramasser le gant par un gros butor de valet , que j'aurais volontiers écrasé. Pour achever de m'intimider , je m'aperçus que je n'avais pas le bonheur d'être agréé à madame de Breil. Non-seulement elle ne m'ordonnait rien , mais elle n'acceptait jamais mon service ; et deux fois me trouvant dans son antichambre , elle me demanda d'un ton fort sec si je n'avais rien à faire. Il fallut renoncer à cette chère antichambre : j'en eus d'abord du regret ; mais les distractions vinrent à la traverse , et bientôt je n'y pensai plus.

J'eus de quoi me consoler du dédain de madame de Breil par les bontés de son beau-père , qui s'aperçut enfin que j'étais là. Le soir du dîner dont j'ai parlé , il eu

avec moi un etretien d'une demi-heure , dont il parut content , et dont je fus enchanté. Ce bon vieillard , quoiqu'homme d'esprit , en avait moins que madame de Mercellis , mais il avait plus d'entrailles , et je réussis mieux auprès de lui. Il me dit de m'attacher à l'abbé de Gouvon son fils , qui m'avait pris en affection ; que cette affection , si j'en profitais , pouvait m'être utile , et me faire acquérir ce qui me manquait pour les vues qu'on avait sur moi. Dès le lendemain je volai chez M. l'abbé. Il ne me reçut point en domestique ; il me fit asseoir au coin de son feu , et m'interrogeant avec la plus grande douceur , il vit bientôt que mon éducation , commencée sur tant de choses , n'était achevée sur aucune. Trouvant sur-tout que j'avais peu de latin , il entreprit de m'en enseigner davantage. Nous convinmes que je ne rendrais chez lui tous les matins , et je commençai dès le lendemain. Ainsi par suite de ces bizarreries qu'on trouvera souvent dans le cours de ma vie , en même temps an-dessus et au-dessous de mon état , j'étais disciple et valet dans la même

maison, et dans ma servitude j'avais cependant un précepteur d'une naissance à ne l'être que des enfans des rois.

M. l'abbé de Gouvion était un cadet destiné par sa famille à l'épiscopat, et dont par cette raison l'on avait poussé les études des plus qu'il n'est ordinaire aux enfans de qualité. On l'avait envoyé à l'université de Sienne, où il avait resté plusieurs années et dont il avait rapporté une assez forte dose de cruscantisme, pour être à-peu-près à Turin ce qu'était jadis à Paris l'abbé de Dangeau. Le dégoût de la théologie l'avait jeté dans les belles-lettres, ce qui est très-ordinaire en Italie à ceux qui courent la carrière de la prélature. Il avait bien lu les poètes ; il faisait passablement des vers latins et italiens ; en un mot, il avait le goût qu'il fallait pour former le mien, et mettre quelque chose dans le fatras dont je m'étais farci la tête. Mais soit que mon babil lui eût fait quelque illusion sur mon savoir, soit qu'il ne pût supporter l'ennui du latin élémentaire, il me mit d'abord beaucoup trop haut, et à peine m'eût-il fait traduire quelque

ables de Phèdre, qu'il me jeta dans Virgile, où je n'entendis presque rien. J'étais destiné, comme on verra dans la suite, à apprendre souvent le latin et à ne le savoir jamais. Cependant je travaillais avec assez de zèle, et M. l'abbé me prodiguait ses soins avec une bonté dont le souvenir m'attendrit encore. Je passais avec lui une bonne partie de la matinée, tant pour mon instruction que pour son service; non pour celui de sa personne, car il ne souffrit jamais que je lui en rendisse aucun, mais pour écrire sous sa dictée, et pour copier; et ma fonction de secrétaire ne fut plus utile que celle d'écolier. Non-seulement j'appris aussi l'italien dans sa pureté, mais je pris du goût pour la littérature, et quelque discernement des bons livres, qui ne s'acquerrait pas chez la Tribu, et qui me servit beaucoup dans la suite, quand je me mis à travailler seul. Ce temps fut celui de ma vie où, sans projets romanesques, je pouvais le plus raisonnablement me livrer à l'espoir de parvenir. M. l'abbé, très-content de moi, le disait à tout le monde, et son père m'avait

pris dans une affection si singulière, que le comte de Favriam'apprit qu'il avait paru de moi au roi. Madame de Briel elle-même avait quitté pour moi son air méprisant. Enfin je devins une espèce de favori dans la maison ; à la grande jalousie des autres domestiques, qui, me voyant honoré de leurs instructions du fils de leur maître, sentaient bien que ce n'était pas pour rester longtemps leur égal.

Autant que j'ai pu juger des vues qu'on avait sur moi par quelques mots lâchés à volée, et auxquels je n'ai réfléchi qu'après coup, il m'a paru que la maison de Solais voulant courir la carrière des ambassadeurs et peut-être s'ouvrir de loin celle du ministère, aurait été bien aise de se former d'avance un sujet qui eût du mérite et des talens, et qui dépendant uniquement d'elle eût pu dans la suite obtenir sa confiance et la servir utilement. Ce projet du comte de Gouvion était noble, judicieux, magnanime, et vraiment digne d'un grand seigneur bienfaisant et prévoyant : mais outre que je n'en voyais pas alors toute l'étendue, j'étais trop sensé pour ma tête, et deman-

était un trop long assujettissement. Ma
solle ambition ne cherchait la fortune qu'à
travers les aventures; et ne voyant point
de femme à tout cela, cette manière de
parvenir me paraissait lente, pénible et
triste; tandis que j'aurais dû la trouver
d'autant plus honorable et sûre, que les
femmes ne s'en mêlaient pas, l'espèce de
mérite qu'elles protègent ne valant assu-
rément pas celui qu'on me supposait.

Tout allait à merveille. J'avais obtenu,
presque arraché, l'estime de tout le monde;
les épreuves étaient finies, et l'on me regar-
dait généralement dans la maison comme
un jeune homme de la plus grande espé-
rance, qui n'était pas à sa place, et qu'on
s'attendait d'y voir arriver. Mais ma place
n'était pas celle qui m'était assignée par les
hommes, et j'y devais parvenir par des che-
mins bien différens. Je touche à un de ces
traits caractéristiques qui me sont propres,
et qu'il suffit de présenter au lecteur sans
y ajouter de réflexion.

Quoiqu'il y eût à Turin beaucoup de
nouveaux convertis de mon espèce, je ne
les aimais pas, et n'en avais jamais voulu

voir aucun. Mais j'avais vu quelques Genève-vois qui ne l'étaient pas ; entr'autres un M. Mussard surnommé *Tord-gueule*, peintre en miniature et un peu mon parent. Ce M. Mussard déterra ma demeure chez le comte de Gouvion , et vint m'y voir avec un autre Genevois , appelé Bâcle , dont j'avais été camarade , durant mon apprentissage. Ce Bâcle était un garçon très-amusant, très-gai, plein de saillies bouffonnes, que son âge rendait agréables. Me voilà tout d'un coup engoné de M. Bâcle , mais engoué au point de ne pouvoir le quitter. Il allait partir pour s'en retourner à Genève. Quelle perte j'allais faire ! J'en sentis bien toute la grandeur. Pour mettre du moins à profit le temps qui m'était laissé, je ne le quittais plus , ou plutôt il ne me quittait pas lui-même , car la tête ne me tourna pas d'abord au point d'aller hors de l'hôtel passer la journée avec lui sans congé ; mais bientôt , voyant qu'il m'obsédait entièrement , on lui défendit la porte , et je m'échauffai si bien , qu'oubliant tout hors mon ami Bâcle , je n'allais ni chez M. l'Abbé ni chez M. le comte , et l'on ne me voyait

plus dans la maison. On me fit des réprimandes, que je n'écoutai pas. On me menaça de me congédier. Cette menace fut ma perte ; elle me fit entrevoir qu'il était possible que Bacle ne s'en allât pas seul. Dès-lors je ne vis plus d'autre plaisir, d'autre sort, d'autre bonheur, que celui de faire un pareil voyage, et je ne voyais à cela que l'ineffable félicité du voyage, au bout duquel, pour surcroît, j'entrevois madame de Warens, mais dans un éloignement immense ; car pour retourner à Genève, c'est à quoi je ne pensai jamais. Les monts, les prés, les bois, les ruisseaux, les villages, se succédaient sans fin et sans cesse avec de nouveaux charmes ; ce bienheureux trajet semblait devoir absorber ma vie entière. Je me rappelais avec délices combien ce même voyage m'avait paru charmant en venant. Que devait-ce être, lorsqu'à tout attirait de l'indépendance, se joindrait celui de faire route avec un camarade de mon âge, de mon goût, et de bonne humeur, sans gêne, sans devoir, sans contrainte, sans obligation d'aller ou rester comme il nous plaisait ? Il fallait être

fou pour sacrifier une pareille fortune à des projets d'ambition, d'une exécution lente, difficile, incertaine, et qui, les supposant réalisés un jour, ne valaient pas, dans tout leur éclat, un quart - d'heure de vrai plaisir et de liberté dans la jeunesse.

Plein de cette sage fantaisie, je me conduisis si bien, que je vins à bout de me faire chasser; et en vérité ce ne fut pas sans peine. Un soir comme je rentrais, le maître-d'hôtel me signifia mon congé de la part de M. le comte. C'était précisément ce que je demandais, car sentant malgré moi l'extravagance de ma conduite, j'y ajoutais, pour m'excuser, l'injustice et l'ingratitude, croyant mettre ainsi les gens dans leur tort et me justifier à moi-même un parti pris par nécessité. On me dit de la part du comte de Favria d'aller lui parler le lendemain matin avant mon départ, et comme on voyait que, la tête m'ayant tourné, j'étais capable de n'en rien faire, le maître-d'hôtel remit, après cette visite, à me donner quelque argent qu'on m'avait destiné; et qu'assurément j'avais fort mal gagné: car m

ne voulant pas me laisser dans l'état de valet ,
on ne m'avait pas fixé de gages.

Le comte de Favria , tout jeune et tout
étourdi qu'il était , me tint en cette occa-
sion les discours les plus sensés , et j'oserais
presque dire les plus tendres , tant il m'ex-
posa d'une manière flatteuse et touchante
les soins de son oncle et les intentions de
son grand-père. Enfin , après m'avoir mis
vivement devant les yeux tout ce que je
sacrifiais pour courir à ma perte , il m'offrit
de faire ma paix , exigeant pour toute
condition que je ne visse plus ce petit mal-
heureux qui m'avait séduit.

Il était si clair qu'il ne disait pas tout
cela de lui-même , que malgré mon stupide
aveuglement , je sentis toute la bonté de
mon vieux maître , et j'en fus touché :
mais ce cher voyage était trop empreint
dans mon imagination pour que rien pût
en balancer le charme. J'étais tout-à-fait
hors de sens , je me raffermis , je m'en-
durcis , je fis le fier , et je répondis arrogam-
ment que puisqu'on m'avait donné mon
congé , je l'avais pris , qu'il n'était plus temps
de s'en dédire , et que , quoi qu'il pût m'ar-

river en ma vie, j'étais bien résolu de n'en
jamais me faire chasser deux fois d'une
maison. Alors ce jeune homme, justement
irrité, me donna les noms que je méritais
me mit hors de sa chambre par les épaules
et me ferma la porte aux talons. Moi
je sortis triomphant comme si je venais
d'emporter la plus grande victoire, et de
peur d'avoir un second combat à soutenir,
j'eus l'indignité de partir, sans aller remer-
cier M. l'Abbé de ses bontés.

Pour concevoir jusqu'où mon délire al-
lait dans ce moment, il faudrait connaître
à quel point mon cœur est sujet à s'échauffer
sur les moindres choses, et avec quelle force
il se plonge dans l'imagination de l'objet
qui l'attire, quelque vain que soit quelque-
fois cet objet. Les plans les plus bizarres,
les plus enfantins, les plus foux, viennent
caresser mon idée favorite, et me montrent
de la vraisemblance à m'y livrer. Croiroit-on
qu'à près de dix-neuf ans on puisse fonder
sur une phiole vide la subsistance du reste
de ses jours ? Or écoutez.

L'abbé de Gouvion m'avait fait présent,
il y avait quelques semaines, d'une petite

fontaine de héron fort jolie, et dont j'étais transporté. A force de faire jouer cette fontaine, et de parler de notre voyage, nous pensâmes, le sage Bacle et moi, que l'une pourrait bien servir à l'autre, et le prolonger. Qu'y avait-il dans le monde aussi curieux qu'une fontaine de héron ? Le principe fut le fondement sur lequel nous bâtimes l'édifice de notre fortune. Nous devions dans chaque village assembler les paysans autour de notre fontaine, et là les repas et la bonne chère devaient nous tomber avec d'autant plus d'abondance, que nous étions persuadés l'un et l'autre que les vivres ne coûtent rien à ceux qui les cueillent, et que quand ils n'en gorgent que les passans, c'est pure mauvaise volonté de leur part. Nous n'imaginions par-tout que festins et noces, comptant que, sans en déboursier que le vent de nos poumons l'eau de notre fontaine, elle pouvait nous défrayer en Piémont, en Savoie, en France et par tout le monde. Nous faisons des projets de voyage qui ne finissent point, et nous dirigeons d'abord notre course au nord, plutôt pour le plaisir de passer les

Alpes, que pour la nécessité supposée d nous arrêter enfin quelque part.

Tel fut le plan sur lequel je me mis en campagne, abandonnant sans regret mon protecteur, mon précepteur, mes études, mes espérances, et l'attente d'une fortune presque assurée, pour commencer la vie d'un vrai vagabond. Adieu la capitale, adieu la cour, l'ambition, la vanité, l'amour, les belles et toutes les grandes aventures dont l'espoir m'avait amené l'année précédente. Je pars avec ma fontaine et mon ami Bâcle, la bourse légèrement garnie, mais le cœur saturé de joie, et songeant qu'à jouir de cette ambulante facilité à laquelle j'avais tout-à-coup borné mes brillans projets.

Je fis cet extravagant voyage presque aussi agréablement toutefois que je m'étais attendu, mais non pas tout-à-fait de la même manière; car bien que notre fontaine amusât quelques momens, dans les cabarets, les hôtesses et leurs servantes, n'en fallait pas moins payer en sortant. Mais cela ne nous troublait guère, et nous ne songions à tirer parti tout de bon de

cette
drait
en é
de B
sentie
comm
nous
nous
d'avoi
s'user
avec l
nnâm
nous l
plus d
rissant
A C
sottise
ne pri
mais s
dame
ment
nelle.
comte
j'y éta
donné
dont je

cette ressource, que quand l'argent viendrait à nous manquer. Un accident nous en évita la peine : la fontaine se cassa près de Bramant , et il en était temps ; car nous sentions , sans oser nous le dire , qu'elle commençait à nous ennuyer. Ce malheur nous rendit plus gais qu'auparavant , et nous rimes beaucoup de notre étourderie , d'avoir oublié que nos habits et nos souliers s'useraient, ou d'avoir cru les renouveler avec le jeu de notre fontaine. Nous continuâmes notre voyage aussi allègrement que nous l'avions commencé, mais filant un peu plus droit vers le terme où notre bourse tarissante nous faisait une nécessité d'arriver.

A Chambéri je devins pensif, non sur la sottise que je venais de faire, jamais homme ne prit sitôt ni si bien son parti sur le passé ; mais sur l'accueil qui m'attendait chez madame de Warens , car j'envisageais exactement sa maison comme ma maison paternelle. Je lui avais écrit mon entrée chez le comte de Gouvion ; elle savait sur quel pied j'y étais , et en me félicitant elle m'avait donné des leçons très-sages sur la manière dont je devais correspondre aux bontés qu'on

avait pour moi. Elle regardait ma fortune comme assurée si je ne la détruisais pas par ma faute. Qu'allait-elle dire en me voyant arriver ? Il ne me vint pas même à l'esprit qu'elle pût me fermer sa porte ; mais je craignais le chagrin que j'allais lui donner ; je craignais ses reproches plus durs pour moi que la misère. Je résolus de tout endurer en silence, et de tout faire pour l'apaiser. Je ne voyais plus dans l'univers qu'elle seule : vivre dans sa disgrâce était une chose qui ne se pouvait pas.

Ce qui m'inquiétait le plus , était mon compagnon de voyage, dont je ne voulais pas lui donner le surcroît, et dont je craignais de ne pouvoir me débarrasser aisément. Je préparai cette séparation en vivant assez froidement avec lui la dernière journée. Le drôle me comprit ; il était plus fou que sot. Je crus qu'il s'affecterait de mon inconstance : j'eus tort ; mon ami Bacle ne s'affectait de rien. A peine, en entrant à Annecy, avions-nous mis le pied dans la ville ; qu'il me dit : te voilà chez toi , m'embrassa, me dit adieu, fit une pirouette et disparut. Je n'ai jamais plus en-

tendu parler de lui. Notre connaissance et notre amitié durèrent en tout environ six semaines ; mais les suites en dureront autant que moi.

Que le cœur me battit en approchant de la maison de madame de Warens ! mes jambes tremblaient sous moi, mes yeux se couvraient d'un voile, je ne voyais rien, je n'entendais rien, je n'aurais reconnu personne ; je fus contraint de m'arrêter plusieurs fois pour respirer et reprendre mes sens. Était-ce la crainte de ne pas obtenir le secours dont j'avais besoin qui me troublait à ce point ? A l'âge où j'étais, la peur de mourir de faim donne-t-elle de pareilles alarmes ? Non, non, je le dis avec autant de vérité que de fierté, jamais en aucun temps de ma vie il n'appartint à l'intérêt ni à l'indigence de m'épanouir ou de me serrer le cœur. Dans le cours d'une vie inégale et mémorable par ses vicissitudes, souvent sans asyle et sans pain, j'ai toujours vu du même œil l'opulence et la misère. Au besoin j'aurais pu mendier ou voler comme un autre, mais non pas me troubler pour en être réduit là. Peu

d'hommes ont autant gémi que moi , pen-
 ont aut int versé de pleurs dans leur vie ;
 mais jamais la pauvreté ni la crainte d'y
 tomber ne m'ont fait pousser un soupir ni
 répandre une larme. Mon ame, à l'épreuve
 de la fortune, n'a connu de vrais biens ni
 de vrais maux que ceux qui ne dépendent
 pas d'elle ; et c'est quand rien ne m'a
 manqué pour le nécessaire , que je me suis
 senti le plus malheureux des mortels.

A peine parus-je aux yeux de madame
 de Warens , que son air me rassura. Je
 tressaillis au premier son de sa voix , je me
 précipite à ses pieds , et dans les transports
 de la plus vive joie je colle ma bouche sur
 sa main. Pour elle , j'ignore si elle avait
 su de mes nouvelles , mais je vis peu de
 surprise sur son visage , et je n'y vis aucun
 chagrin. Pauvre petit , me dit-elle d'un ton
 caressant , te revoilà donc ! Je savais bien
 que tu étais trop jeune pour ce voyage ; je
 suis bien aise au moins qu'il n'ait pas aussi
 mal tourné que j'avais craint. Ensuite elle
 me fit conter mon histoire , qui ne fût
 pas longue , et que je lui fis très-fidèle-
 ment , en supprimant cependant quelques

articles ; mais au reste sans m'épargner ni m'excuser.

Il fut question de mon gîte. Elle consulta sa femme-de-chambre. Je n'osais respirer durant cette délibération ; mais quand j'entendis que je coucherais dans la maison , j'eus peine à me contenir , et je vis porter mon petit paquet dans la chambre qui m'était destinée , à peu-près comme S.-Preux vit remiser sa chaise chez madame de Wolmar. J'eus pour surcroît le plaisir d'apprendre que cette faveur ne serait point passagère ; et dans un moment où l'on me croyait attentif à toute autre chose , j'entendis qu'elle disait : on dira ce qu'on voudra ; mais puisque la Providence me le renvoie , je suis déterminée à ne pas l'abandonner.

Me voilà donc enfin établi chez elle. Cet établissement ne fut pourtant pas encore celui dont je date les jours heureux de ma vie , mais il servit à les préparer. Quoique cette sensibilité de cœur , qui nous fait vraiment jouir de nous , soit l'ouvrage de la nature et peut-être un produit de l'organisation , elle a besoin de situations qui

la développent. Sans ces causes occasionnelles, un homme né très-sensible ne sentirait rien, et mourrait sans avoir connu son être. Tel à-peu-près j'avais été jusqu'alors, et tel j'aurais toujours été peut-être, si je n'avais jamais connu madame de Warens, ou si même l'ayant connue, je n'avais pas vécu assez long-temps auprès d'elle pour contracter la douce habitude des sentimens affectueux qu'elle m'inspira. J'oserai le dire, qui ne sent que l'amour ne sent pas ce qu'il y a de plus doux dans la vie. Je connais un autre sentiment moins impétueux peut être, mais plus délicieux mille fois, qui quelquefois est joint à l'amour, et qui souvent en est séparé. Ce sentiment n'est pas non plus l'amitié seule, il est plus voluptueux, plus tendre; je n'imagine pas qu'il puisse agir pour quelqu'un du même sexe; du moins je fus ami si jamais homme le fut, et je ne l'éprouvai jamais près d'aucun de mes amis. Ceci n'est pas clair, mais il le deviendra dans la suite; les sentimens ne se décrivent bien que par leurs effets.

Elle habitait une vieille maison, mais

assez grande pour avoir une belle pièce de réserve dont elle fit sa chambre de parade , et qui fut celle où l'on me logea. Cette chambre était sur le passage dont j'ai parlé, où se fit notre première entrevue ; et au-delà du ruisseau et des jardins on découvrait la campagne. Cet aspect n'était pas pour le jeune habitant une chose indifférente. C'était depuis Bossey , la première fois que j'avais du verd devant mes fenêtres. Toujours masqué par des murs , je n'avais eu sous les yeux que des toits ou le gris des rues. Combien cette nouveauté me fut sensible et douce ! elle augmenta beaucoup mes dispositions à l'attendrissement. Je faisais de ce charmant paysage encore un bienfait de ma chère patronne : il me semblait qu'elle l'avait mis là tout exprès pour moi ; je m'y plaçais paisiblement auprès d'elle ; je la voyais par-tout entre les fleurs et la verdure ; ses charmes et ceux du printemps se confondaient à mes yeux. Mon cœur , jusqu'alors comprimé , se trouvait plus au large dans cet espace ; et mes soupirs s'exalaient plus librement parmi ces vergers.

On ne trouvait pas chez madame de Warens, la magnificence que j'avais vue à Turin, mais on y trouvait la propreté, la décence, et une abondance patriarchale, avec laquelle le faste ne s'allie jamais. Elle avait peu de vaisselle d'argent, point de porcelaine, point de gibier dans sa cuisine, ni dans sa cave de vins étrangers; mais l'une et l'autre étaient bien garnies au service de tout le monde, et dans des tasses de faïence elle donnait d'excellent café. Quiconque la venait voir, était invité à dîner avec elle ou chez elle; et jamais ouvrier, messenger ou passant ne sortait sans manger ou boire. Son domestique était composé d'une femme-de-chambre fribourgeoise, assez jolie, appelée Merceret, d'un valet de son pays, appelé Claude Anet, dont il sera question dans la suite; d'une cuisinière et de deux porteurs de louage quand elle allait en visite, ce qu'elle faisait rarement. Voilà bien des choses pour deux mille livres de rente; cependant son petit revenu bien ménagé eût pu suffire à tout cela, dans un pays où la terre est très-bonne et l'argent très-rare. Malheu-

reusement l'économie ne fut jamais sa vertu favorite ; elle s'endettait, elle payait : l'argent faisait la navette , et tout allait.

La manière dont son ménage était monté était précisément celle que j'aurais choisie ; on peut croire que j'en profitais avec plaisir. Ce qui m'en plaisait moins , était qu'il fallait rester très-long-temps à table. Elle supportait avec peine la première odeur du potage et des mets. Cette odeur la faisait presque tomber en défaillance , et ce dégoût durait long-temps. Elle se remettait peu-à-peu , causait, et ne mangeait point. Ce n'était qu'au bout d'une demi-heure qu'elle essayait le premier morceau. J'aurais dîné trois fois dans cet intervalle : mon repas était fait long-temps avant qu'elle eût commencé le sien. Je recommençais de compagnie ; ainsi je mangeais pour deux, et ne m'en trouvais pas plus mal. Enfin , je me livrais d'autant plus au doux sentiment du bien-être que j'éprouvais auprès d'elle , que ce bien-être dont je jouissais , n'était mêlé d'aucune inquiétude sur les moyens de le soutenir. N'étant point encore dans l'étroite confiance de ses af-

faïres, je les supposais en état d'aller tous les jours sur le même pied. J'ai retrouvé les mêmes agrémens dans sa maison par la suite ; mais, plus instruit de sa situation réelle, et voyant qu'ils anticipaient sur ses rentes, je ne les ai plus goûtés si tranquillement. La prévoyance a toujours gâté chez moi la jouissance. J'ai vu l'avenir pure perte : je n'ai jamais pu l'éviter.

Dès le premier jour la familiarité la plus douce s'établit entre nous au même degré où elle a continué tout le reste de sa vie. *Petit* fut mon nom, *Maman* fut le sien, et toujours nous demeurâmes *Petit* et *Maman* même quand le nombre des années en avait presque effacé la différence entre nous. Je trouve que ces deux noms rendent à merveille l'idée de notre ton, la simplicité de nos manières, et sur-tout la relation de nos cœurs. Elle fut pour moi la plus tendre des mères, qui jamais ne chercha son plaisir mais toujours mon bien ; et si les sens entrèrent dans mon attachement pour elle, ce n'était pas pour en changer la nature, mais pour le rendre seulement plus exquis, pour m'enivrer du charme d'avoir une maman

enne et jolie , qu'il m'était délicieux de caresser; je dis, caresser au pied de la lettre ; car jamais elle n'imagina de m'épargner les baisers ni les plus tendres caresses maternelles , et jamais il n'entra dans mon cœur l'en abuser. On dira que nous avons pourtant eu à la fin des relations d'une autre espèce; j'en conviens, mais il faut attendre, je ne puis tout dire à-la-fois.

Le coup-d'œil de notre première entrevue fut le seul moment vraiment passionné qu'elle m'ait jamais fait sentir; encore ce moment fut-il l'ouvrage de la surprise. Mes regards indiscrets n'allaient jamais furetant sous son mouchoir, quoiqu'un embonpoint si caché dans cette place eût bien pu les attirer. Je n'avais ni transports ni desirs après d'elle : j'étais dans un calme ravi, jouissant sans savoir de quoi. J'aurais ainsi passé ma vie et l'éternité même sans ennuyer un instant. Elle est la seule personne avec qui je n'ai jamais senti cette sécheresse de conversation, qui me fait un supplice du devoir de la soutenir. Nos tête-à-tête étaient moins des entretiens qu'un amour ininterrompu, qui pour finir avait be-

soin d'être interrompu. Loin de me faire une loi de parler, il fallait plutôt m'en faire une de me taire. A force de méditer ses projets elle tombait souvent dans la rêverie. Hé bien, je la laissais rêver; je me taisais je la contemplais, et j'étais le plus heureux des hommes. J'avais encore un tic fort singulier. Sans prétendre aux faveurs de tête-à-tête, je le cherchais sans cesse, et j'en jouissais avec une passion qui dégénérait en fureur, quand des importuns venaient le troubler. Sitôt que quelqu'un arrivait, homme ou femme, il n'importait pas, j'en sortais en murmurant, ne pouvant souffrir de rester en tiers auprès d'elle. J'allais compter les minutes dans son antichambre, maudissant mille fois ces éternels visiteurs et ne pouvant concevoir ce qu'ils avaient tant à dire, parce que j'avais à dire encore plus.

Je ne sentais toute la force de mon attachement pour elle que quand je ne la voyais pas. Quand je la voyais, je n'étais que content. Mais mon inquiétude en son absence allait au point d'être douloureuse. Le besoin de vivre avec elle me donnait de

élans d'attendrissement qui souvent allaient jusqu'aux larmes. Je me souviendrai toujours qu'un jour de grande fête, tandis qu'elle était à vêpres, j'allais me promener hors de la ville, le cœur plein de son image et du desir ardent de passer mes jours auprès d'elle. J'avais assez de sens pour voir que quant à présent cela n'était pas possible, et qu'un bonheur que je goûtais si bien serait court. Cela donnait à ma rêverie une tristesse qui n'avait pourtant rien de sombre et qu'un espoir flatteur tempérail. Le son des cloches, qui m'a toujours singulièrement affecté, le chant des oiseaux, la beauté du jour, la douceur du paysage, les maisons éparses et champêtres dans lesquelles je plaçais en idée notre commune demeure, tout cela me frappait tellement d'une impression vive, tendre, triste et touchante, que je me vis comme, en extase, transporté dans cet heureux temps et dans cet heureux séjour où mon cœur, possédant toute la félicité qui pouvait lui plaire, la goûtait dans des ravissemens inexprimables, sans songer même à la volupté des sens. Je ne me souviens pas de m'être

élancé jamais dans l'avenir avec plus de force et d'illusion que je fis alors ; et ce qui m'a frappé le plus dans le souvenir de cette rêverie quand elle s'est réalisée, c'est d'avoir retrouvé des objets tels exactement que je les avais imaginés. Si jamais rêve d'un homme éveillé eut l'air d'une vision prophétique, ce fut assurément celui-là. Je n'ai été déçu que dans sa durée imaginaire ; car les jours, et les ans, et la vie entière, s'y passaient dans une inaltérable tranquillité, au lieu qu'en effet tout cela n'a duré qu'un moment. Hélas ! mon constant bonheur fut en songe. Son accomplissement fut presque à l'instant suivi du reveil.

Je ne finirais pas, si j'entrais dans le détail de toutes les folies que le souvenir de cette chère Maman me faisait faire quand je n'étais plus sous ses yeux. Combien de fois j'ai baisé mon lit en songeant qu'elle y avait couché ; mes rideaux, tous les meubles de ma chambre, en songeant qu'ils étaient à elle, que sa belle main les avait touchés ; le plancher même, sur lequel je me prosternais, en songeant qu'elle y avait marché ! Quelquefois même en sa présence

il m
plus
inspi
avait
m'éc
le m
avide
à l'a
qu'un
qui r
à la r
J'é
comm
jamai
avais
mon p
ans ;
fin dé
invol
alarm
chose
jusqu
gereuz
sauve
beauc
santé

il m'échappait des extravagances que le plus violent amour seul semblait pouvoir inspirer. Un jour à table, au moment qu'elle avait mis un morceau dans sa bouche, je m'écrie que j'y vois un cheveu; elle rejette le morceau sur son assiette, je m'en saisis avidement, et l'avale. En un mot, de moi à l'amant le plus passionné, il n'y avait qu'une différence unique, mais essentielle, qui rend mon état presque inconcevable à la raison.

J'étais revenu d'Italie, non tout-à-fait comme j'y étais allé, mais comme peut-être jamais à mon âge on n'en est revenu. J'en avais rapporté, non ma virginité, mais mon pucelage. J'avais senti le progrès des ans; mon tempérament inquiet s'était enfin déclaré, et sa première éruption, très-involontaire, m'avait donné sur ma santé des alarmes qui peignent mieux que toute autre chose l'innocence dans laquelle j'avais vécu jusqu'alors. Bientôt rassuré, j'appris ce dangereux supplément qui trompe la nature et sauve aux jeunes gens de mon humeur beaucoup de désordres aux dépens de leur santé, de leur vigueur, et quelquefois de

leur vie. Ce vice que, la honte et la timidité trouvent si commode , a de plus un grand attrait pour les imaginations vives ; c'est de disposer pour ainsi dire à leur gré de tout le sexe , et de faire servir à leurs plaisirs la beauté qui les tente, sans avoir besoin d'obtenir son aveu. Séduit par ce funeste avantage , je travaillais à détruire la bonne constitution qu'avait rétablie en moi la nature, et à qui j'avais donné le temps de se bien former. Qu'on ajoute à cette disposition le local de ma situation présente ; logé chez une jolie femme , caressant son image au fond de mon cœur , la voyant sans cesse dans la journée ; le soir entouré d'objets qui me la rappellent , couché dans un lit où je sais qu'elle a couché. Que de stimulans ! tel lecteur qui se les représente me regarde déjà comme à demi mort. Tout au contraire, ce qui devait me perdre fut précisément ce qui me sauva , du moins pour un temps. Enivré du charme de vivre auprès d'elle , du desir ardent d'y passer mes jours , absente ou présente , je voyais toujours en elle une tendre mère , une sœur chérie , une délicieuse amie , et rien de plus. Je la voyais

toujours ainsi , toujours la même , et ne voyais jamais qu'elle. Son image toujours présente à mon cœur n'y laissait place à nulle autre ; elle était pour moi la seule femme qui fût au monde ; et l'extreme douceur des sentimens qu'elle m'inspirait , ne laissant pas à mes sens le temps de s'éveiller pour d'autres , me garantissait d'elle et de tout son sexe : en un mot , j'étais sage parce que je l'aimais. Sur ces effets que je rends mal , dise qui pourra de quelle espèce était mon attachement pour elle. Pour moi , tout ce que j'en puis dire , est que s'il paraît déjà fort extraordinaire , dans la suite il le paraîtra beaucoup plus.

Je passais mon temps le plus agréablement du monde , occupé des choses qui me plaisaient le moins. C'étaient des projets à rédiger , des mémoires à mettre au net , des recettes à transcrire ; c'étaient des herbes à trier , des drogues à piler , des alambics à gouverner. Tout à travers tout cela venaient des foules de passans , de mendiens , de visites de toute espèce. Il fallait entretenir tout-à-la-fois un soldat , un apothicaire , un chanoine , une

belle dame, un frère lai. Je pestais, je grommelais, je jurais, je donnais au diable toute cette maudite cohue. Pour elle, qui prenait tout en gaieté, mes fureurs la faisaient rire aux larmes, et ce qui la faisait rire encore plus, était de me voir d'autant plus furieux que je ne pouvais moi-même m'empêcher de rire. Ces petits intervalles où j'avais le plaisir de grogner étaient charmans, et s'il survenait un nouvel importun durant la querelle, elle en savait encore tirer parti pour l'amusement, en prolongeant malicieusement la visite, et me jetant des coups-d'œil pour lesquels je l'aurais volontiers battue. Elle avait peine à s'abstenir d'éclater en me voyant contraint et retenu par la bienséance lui faire des yeux de possédé, tandis qu'au fonds de mon cour, et même en dépit de moi, je trouvais tout cela très-comique.

Tout cela, sans me plaire en soi, m'amusait pourtant, parce qu'il faisait partie d'une manière d'être qui m'était charmante. Rien de ce qui se faisait autour de moi, rien de tout ce qu'on me faisait faire, n'était selon mon goût, mais tout

fait selon mon cœur. Je crois que je serais parvenu à aimer la médecine, si mon dégoût pour elle n'eût fourni des scènes folâtres qui nous égayaient sans cesse : c'est peut-être la première fois que cet art a produit un pareil effet. Je prétendais connaître à l'odeur un livre de médecine, et ce qu'il y a de plaisant est que je m'y trompais rarement. Elle me faisait goûter les plus détestables drogues. J'avais beau fuir ou vouloir me défendre, malgré ma résistance, et mes horribles grimaces, malgré moi et mes dents, quand je voyais ces jolis doigts barbouillés approcher de ma bouche, il fallait finir par l'ouvrir et sucer. Quand tout son petit ménage était rassemblé dans la même chambre, à nous entendre courir et crier au milieu des éclats de rire, on eût cru qu'on y jouait quelque farce, et non pas qu'on y faisait de l'opiat ou de l'élixir.

Mon temps ne se passait pourtant pas tout entier à ces polissonneries. J'avais trouvé quelques livres dans la chambre que j'occupais : le *Spectateur*, *Puffendorff*, *L'Evremont*, la *Henriade*. Quoique je

n'eusse plus mon ancienne fureur de lecture, par désœuvrement je lisais un peu de tout cela. *Le Spectateur* sur-tout m'apprit beaucoup et me fit du bien. M. l'abbé de Gouvon m'avait appris à lire moins avidement et avec plus de réflexion ; la lecture me profitait mieux. Je m'accoutumai à réfléchir sur l'élocution, sur les constructions élégantes ; je m'exerçais à discerner le français pur de mes idiômes provinciaux. Par exemple, je fus corrigé d'une faute d'orthographe que je faisais avec tous nos Genèveois par ces deux vers de l'*Henriade*.

Soit qu'un ancien respect pour le sang de leurs
maîtres

Parlât encor pour lui dans le cœur de ces
traîtres.

Ce mot *parlât*, qui me frappa, m'apprit qu'il fallait un *t* à la troisième personne du subjonctif, au lieu qu'auparavant je l'écrivais et prononçais *parla*, comme le prétérit de l'indicatif.

Quelquefois je causais avec maman de lectures ; quelquefois je lisais auprès d'elle

j'y prenais grand plaisir ; je m'exerçais à bien lire , et cela me fut utile aussi. J'ai dit qu'elle avait l'esprit orné. Il était alors dans toute sa fleur. Plusieurs gens de lettres s'étaient empressés à lui plaire , et lui avaient appris à juger des ouvrages d'esprit. Elle avait , si je puis parler ainsi , le goût un peu protestant ; elle ne parlait que de Bayle , et faisait grand cas de S.-Evremont , qui depuis long-temps était mort en France ; mais cela n'empêchait pas qu'elle ne connût la bonne littérature et qu'elle n'en parlât fort bien. Elle avait été élevée dans des sociétés choisies , et venue en Savoie encore jeune , elle avait perdu dans le commerce charmant de la noblesse du pays , ce ton maniéré du pays de Vaud , où les femmes prennent le bel esprit pour l'esprit du monde , et ne savent parler que par épigrammes.

Quoiqu'elle n'ût vu la cour qu'en passant , elle y avait jeté un coup d'œil rapide qui lui avait suffi pour la connaître. Elle s'y conserva toujours des amis ; et malgré de secrètes jalousies , malgré les murmures qu'excitaient sa conduite et ses dettes , elle

n'a jamais perdu sa pension. Elle avait l'expérience du monde, et l'esprit de réflexion qui fait tirer parti de cette expérience. C'était le sujet favori de ses conversations, et c'était précisément, vu mes idées chimériques, la sorte d'instruction dont j'avais le plus grand besoin. Nous lisions ensemble la Bruyère ; il lui plaisait plus que la Rochefoucauld, livre triste et désolant, principalement dans la jeunesse où l'on n'aime pas à voir l'homme comme il est. Quand elle moralisait, elle se perdait quelquefois un peu dans les espaces ; mais en lui baisant de temps en temps la bouche ou les mains, je prenais patience, et ses longueurs ne m'ennuyaient pas.

Cette vie était trop douce pour pouvoir durer, je le sentais, et l'inquiétude de la voir finir était la seule chose qui en troublait la jouissance. Tout en folâtrant, maman m'étudiait, m'observait, m'interrogeait, et bâtissait pour ma fortune force projets dont je me serais bien passé. Heureusement ce n'était pas le tout de connaître mes penchans, mes petits talens, il fallait trouver ou faire naître les occa-

ions d'en tirer parti , et tout cela n'était
as l'affaire d'un jour. Les préjugés même
qu'avait conçus la pauvre femme en fa-
veur de mon mérite reculaient les mo-
yens de le mettre en œuvre , en la ren-
dant plus difficile sur le choix des moyens ;
enfin tout allait au gré de mes desirs
grâce à la bonne opinion qu'elle avait de
moi ; mais il en fallut rabattre , et dès-lors
Dieu la tranquillité. Un de ses parens ,
appelé M. d'Aubonne , la vint voir. C'é-
tait un homme de beaucoup d'esprit ,
intrigant , génie à projets comme elle ,
mais qui ne s'y ruinait pas , une espèce
d'aventurier. Il venait de proposer au
cardinal de Fleury un plan de loterie très-
composée , qui n'avait pas été goûté. Il
vint le proposer à la cour de Turin , où
fut adopté et mis en exécution. Il s'ar-
rêta quelque temps à Annecy , et y devint
l'ami de madame l'intendante , qui
était une personne fort aimable , fort de
bon goût , et la seule que je visse avec
du plaisir chez maman. M. d'Aubonne me vit ,
et parente lui parla de moi , il se char-
gea de m'examiner , de voir à quoi j'étais

propre , et s'il me trouvait de l'étoffe , de chercher à me placer.

Madame de Warens m'envoya chez lui deux ou trois matins de suite , sous prétexte de quelque commission , et sans me prévenir de rien. Il s'y prit très-bien pour me faire jaser , se familiarisa avec moi , me mit à mon aise autant qu'il était possible , me parla de niaiseries et de toutes sortes de sujets. Le tout sans paraître m'observer , sans la moindre affectation et comme si , se plaisant avec moi , il eût voulu converser sans gêne. J'étais enchanté de lui. Le résultat de ses observations fut que , malgré ce que promettaient mon extérieur et ma physionomie animée , j'étais , sinon tout-à-fait inepte , au moins un garçon de peu d'esprit , sans idées , presque sans acquit , très-bon en un mot à tous égards , et que l'honneur de devenir quelque jour curé de ce village était la plus haute fortune à laquelle je dusse aspirer. Tel fut le compliment qu'il rendit de moi à madame de Warens. Ce fut la seconde ou troisième fois que je fus ainsi jugé ; ce ne fut pas la

nièr
été
La
mon
d'exp
bien
et qu
qu'ai
bonn
saura
De
sent
la ma
des p
idées
ne se
dirait
tienne
ment,
mon a
brûle
rien. J
que j
qu'il y
le tact
finesse

nière, et l'arrêt de M. Masseron a souvent été confirmé.

La cause de ces jugemens tient trop à mon caractère, pour n'avoir pas ici besoin d'explication : car en conscience, on sent bien que je ne puis sincèrement y souscrire, et qu'avec toute l'impartialité possible, quoiqu'aient pu dire MM. Masseron, d'Aubonne, et beaucoup d'autres, je ne les saurais prendre au mot.

Deux choses presque inalliables s'unissent en moi sans que j'en puisse concevoir la manière. Un tempérament très-ardent, des passions vives, impétueuses ; et des idées lentes à naître, embarrassées, et qui ne se présentent jamais qu'après coup. On dirait que mon cœur et mon esprit n'appartiennent pas au même individu. Le sentiment, plus prompt que l'éclair, vient remplir mon ame ; mais au lieu de m'éclairer il me brûle et m'éblouit. Je sens tout et je ne vois rien. Je suis emporté, mais stupide ; il faut que je sois de sang-froid pour penser. Ce qu'il y a d'étonnant est que j'ai cependant le tact assez sûr, de la pénétration, de la finesse même, pourvu qu'on m'attende :

je fais d'excellens impromptus à loisir ; mais sur le temps je n'ai jamais rien fait ni dit qui vaille. Je ferais une fort jolie conversation par la poste, comme on dit que les Espagnols jouent aux échecs. Quand je lus le trait d'un duc de Savoie qui se retourna, faisant route, pour crier : *A votre gorge, marchand de Paris*, je dis me voilà.

Cette lenteur de penser jointe à cette vivacité de sentir, je ne l'ai pas seulement dans la conversation, je l'ai même seul et quand je travaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté. Elles y circulent sourdement ; elles y fermentent jusqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations, et au milieu de toute cette émotion je ne vois rien nettement ; je ne saurais écrire un seul mot, il faut que j'attende. Insensiblement ce grand mouvement s'apaise, ce chaos se débrouille, chaque chose vient se mettre à sa place, mais lentement, et après une longue et confuse agitation. N'avez-vous point vu quelquefois l'opéra en Italie ? Dans les changemens de scène il règne sur ces

grands théâtres un désordre désagréable , et qui dure assez long-temps : toutes les décorations sont entremêlées ; on voit de toutes parts un tiraillement qui fait peine ; on croit que tout va renverser. Cependant peu-à-peu tout s'arrange , rien ne manque , et l'on est tout surpris de voir succéder à ce long tumulte un spectacle ravissant. Cette manœuvre est à-peu près celle qui se fait dans mon cerveau quand je veux écrire. Si j'avais su premièrement attendre , et puis rendre dans leur beauté les choses qui s'y sont ainsi peintes, peu d'auteurs m'auraient surpassé.

De-là vient l'extrême difficulté que je trouve à écrire. Mes manuscrits raturés , barbouillés , mêlés , indéchiffrables , attestent la peine qu'ils m'ont coûtée. Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu transcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la presse. Je n'ai jamais pu rien faire la plume à la main vis-à-vis d'une table et de mon papier : c'est à la promenade au milieu des rochers et des bois , c'est la nuit dans mon lit et durant mes insomnies que j'écris dans mon cerveau ; l'on peut juger avec quelle

lenteur, sur-tout pour un homme absolument dépourvu de mémoire verbale, et qui de la vie n'a pu retenir six vers par cœur. Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée et retournée cinq ou six nuits dans ma tête avant qu'elle fût en état d'être mise sur le papier. De-là vient encore que je réussis mieux aux ouvrages qui demandent du travail, qu'à ceux qui veulent être faits avec une certaine légèreté, comme les lettres; genre dont je n'ai jamais pu prendre le ton, et dont l'occupation me met au supplice. Je n'écris point de lettres sur les moindres sujets qui ne me coûtent des heures de fatigue, ou si je veux écrire de suite ce qui me vient, je ne sais ni commencer ni finir, ma lettre est un long et confus verbiage; à peine m'entend-on quand on la lit.

Non-seulement les idées me coûtent à rendre, elles me coûtent même à recevoir. J'ai étudié les hommes, et je me crois assez bon observateur. Cependant je ne sais rien voir de ce que je vois, je ne vois bien que ce que je me rappelle, et je n'ai de l'esprit que dans mes souvenirs. De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait, de tout ce qui se

Il passe, en ma présence, je ne sais rien, je ne pénètre rien. Le signe extérieur est tout ce qui me frappe. Mais ensuite tout cela me revient : je me rappelle le lieu, le temps, le ton, le regard, le geste, la circonstance ; rien ne m'échappe. Alors sur ce qu'on a fait ou dit, je trouve ce qu'on a pensé, et il est rare que je me trompe.

Si peu maître de mon esprit, seul avec moi-même, qu'on juge de ce que je dois être dans la conversation, où, pour parler à propos, il faut penser à-la-fois et sur-le-champ à mille choses. La seule idée de tant de convenances dont je suis sûr d'oublier au moins quelque-une, suffit pour m'intimider. Je ne comprends pas même comment on ose parler dans un cercle : car à chaque mot il faudrait passer en revue tous les gens qui sont là : il faudrait connaître tous leurs caractères, savoir leurs histoires, pour être sûr de ne rien dire qui puisse offenser quelqu'un. Là-dessus ceux qui vivent dans le monde ont un grand avantage : sachant mieux ce qu'il faut taire, ils sont plus sûrs de ce qu'ils disent : encore leur échappe-t-il souvent des balourdises. Qu'on juge de

celui qui tombe là des nues ! il lui est presque impossible de parler une minute impunément. Dans le tête-à-tête il y a un autre inconvénient que je trouve pire : la nécessité de parler toujours. Quand on vous parle , il faut répondre ; et si l'on ne dit mot, il faut relever la conversation. Cette insupportable contrainte m'eût seule dégoûté de la société. Je ne trouve point de gêne plus terrible que l'obligation de parler sur-le-champ et toujours. Je ne sais si ceci tient à ma mortelle aversion pour tout assujettissement ; mais c'est assez qu'il faille absolument que je parle pour que je dise une sottise infailliblement.

Ce qu'il y a de plus fatal est qu'au lieu de savoir me taire quand je n'ai rien à dire, c'est alors que pour payer plutôt ma dette, j'ai la fureur de vouloir parler. Je me hâte de balbutier promptement des paroles sans idées ; trop heureux quand elles ne signifient rien du tout. En voulant vaincre ou cacher mon ineptie, je manque rarement de la montrer.

Je crois que voilà de quoi faire assez comprendre comment, n'étant pas un sot,

ai cependant souvent passé pour l'être ,
même chez des gens en état de bien juger :
l'autant plus malheureux que ma physio-
nomie et mes yeux promettent davantage ,
et que cette attente frustrée rend plus cho-
quante aux autres ma stupidité. Ce détail ,
qu'une occasion particulière a fait naître ,
n'est pas inutile à ce qui doit suivre ; il
contient la clef de bien des choses extraor-
dinaires qu'on m'a vu faire , et qu'on attri-
bue à une humeur sauvage que je n'ai
point. J'aimerais la société comme un autre ,
je n'étais sûr de m'y montrer non-seu-
lement à mon désavantage , mais tout autre
que je ne suis. Le parti que j'ai pris d'é-
crire et de me cacher est précisément celui
qui me convenait. Moi présent, on n'aurait
jamais su ce que je valais , on ne l'aurait
pas soupçonné même ; et c'est ce qui est
arrivé à madame Dupin , quoique femme
d'esprit, et quoique j'aie vécu dans sa mai-
son plusieurs années. Elle me l'a bien dit
des fois elle-même depuis ce temps-là. Au-
reste tout ceci souffre de certaines excep-
tions, et j'y reviendrai dans la suite.

La mesure de mes talens ainsi fixée ,

l'état qui me convenait ainsi désigné, ne fut plus question pour la seconde fois que de remplir ma vocation. La difficulté fut que je n'avais pas fait mes études et que je ne savais pas même assez de latin pour être prêtre. Madame de Warens imagina de me faire instruire au séminaire pendant quelque temps. Elle en parla au supérieur ; c'était un lazariste appelé M. Gros, bon petit homme, à moitié borgne, maigre, grison, le plus spirituel et le moins pédant lazariste que j'aie connu ; ce qui n'est pas beaucoup dire, à la vérité.

Il venait quelquefois chez maman, qui l'accueillait, le caressait, l'agaçait même et se faisait quelquefois lacer par lui, emploi dont il se chargeait assez volontiers. Tandis qu'il était en fonction, elle courait par la chambre de côté et d'autre, faisant tantôt ceci tantôt cela. Tiré par le lacet, monsieur le supérieur suivait en grondant, et disant à tout moment. Mais, madame, tenez-vous donc. Cela faisait un sujet assez pittoresque.

M. Gros se prêta de bon cœur au projet

de maman. Il se contenta d'une pension très-modique, et se chargea de l'instruction. Il ne fut question que du consentement de l'évêque, qui non-seulement l'accorda, mais qui voulut payer la pension. Il permit aussi que je restasse en habit laïque, jusqu'à ce qu'on pût juger par un essai du succès qu'on devait espérer.

Quel changement ! Il fallut m'y soumettre. J'allai au séminaire comme j'aurais été au supplice. La triste maison qu'un séminaire ; sur-tout pour qui sort de celle d'une aimable femme ! J'y portai un seul livre que j'avais prié maman de me prêter, et qui me fut d'une grande ressource. On ne devinera pas quelle sorte de livre c'était : un livre de musique. Parmi les talens qu'elle avait cultivés, la musique n'avait pas été oubliée. Elle avait de la voix, chantait passablement, et jouait un peu du clavecin. Elle avait eu la complaisance de me donner quelques leçons de chant, et il fallut commencer de loin, car à peine savais-je la musique de nos psaumes. Huit ou dix leçons de femme, et fort interrompues, loin de me mettre en état de solfier

ne m'apprirent pas le quart des signes de la musique. Cependant j'avais une telle passion pour cet art, que je voulus essayer de m'exercer seul. Le livre que j'emportai n'était pas même des plus faciles ; c'étaient les cantates de Clerambault. On concevra quelle fut mon application et mon obstination, quand je dirai que, sans connaître ni transposition ni quantité, je parvins à déchiffrer et chanter sans faute le premier récitatif et le premier air de la cantate d'*Alphée et Aréthuse* ; et il est vrai que ce premier air est scandé si juste, qu'il ne faut que réciter les vers avec leur mesure pour y mettre celle de l'air.

Il y avait au séminaire un maudit lazariste qui m'entreprit, et qui me fit prendre en horreur le latin, qu'il voulait m'enseigner. Il avait des cheveux plats, gras et noirs, un visage de pain d'épice, une voix de buffle, un regard de chat-huant, des crins de sanglier au lieu de barbe ; son sourire était sardonique ; ses membres jouaient comme les poulies d'un mannequin : j'ai oublié son odieux nom : mais sa figure effrayante et douceuse m'est bien

s de stee, et j'ai peine à me la rappeler sans
telle émir. Je crois le rencontrer encore dans
ayes corridors, avançant gracieusement son
ortasseux bonnet quarré pour me faire signe
rien entrer dans sa chambre, plus affreuse
evr pour moi qu'un cachot. Qu'on juge du
bsti-contraste d'un pareil maître pour le disciple
aitr un abbé de cour.

ns Si j'étais resté deux mois à la merci de
mie monstre, je suis persuadé que ma tête
tataurait pas résisté. Mais le bon M. Gros
e ce s'aperçut que j'étais triste, que je ne
e réangeais pas, que je maigrissais, devina
net- sujet de mon chagrin; cela n'était pas
lleile. Il m'ôta des griffes de ma bête, et
aza- un autre contraste encore plus mar-
ndre é, me remit au plus doux des hommes.
nsei- était un jeune abbé faucigneran, appelé
s et Gâtier, qui faisait son séminaire, et qui,
voix r complaisance pour M. Gros, et je
des- is par humanité, voulait bien prendre
son- ses études le temps qu'il donnait à di-
bres- er les miennes. Je n'ai jamais vu de
nne- gnomie plus touchante que celle de
is sa Gâtier. Il était blond, et sa barbe tirait
bien le roux. Il avait le maintien ordinaire

aux gens de sa province , qui sous une figure épaisse cachent tous beaucoup d'esprit mais ce qui se marquait vraiment en lui était une ame sensible , affectueuse et aimante. Il y avait dans ses grands yeux bleus un mélange de douceur, de tendresse et de tristesse , qui faisait qu'on ne pouvait le voir sans s'intéresser à lui. Aux regards au ton de ce pauvre jeune homme, on entendait qu'il prévoyait sa destinée, et qu'il se sentait né pour être malheureux.

Son caractère ne démentait point sa physionomie. Plein de patience et de complaisance , il semblait plutôt étudier avec moi que m'instruire. Il n'en fallait pas tant pour me le faire aimer, son prédécesseur avait rendu cela très-facile. Cependant malgré tout le temps qu'il me donnait malgré toute la bonne volonté que nous mettions l'un et l'autre, et quoiqu'il comprît très-bien, j'avançai peu en travaillant beaucoup. Il est singulier qu'avec assez de conception je n'ai jamais pu rien apprendre avec des maîtres, excepte mon père M. Lamercier. Le peu que je sais de philosophie je l'ai appris seul, comme on verra

après. Mon esprit impatient de toute espèce de joug , ne peut s'asservir à la loi du moment. La crainte même de ne pas apprendre m'empêche d'être attentif. De peur d'impatienter celui qui me parle, je feins d'entendre ; il va en avant, et je n'entends rien. Mon esprit veut marcher à son heure, il ne peut se soumettre à celle d'autrui.

Le temps des ordinations étant venu , M. Gâtier s'en retourna diacre dans sa province. Il emporta mes regrets, mon attachement, ma reconnaissance. Je fis pour lui des vœux qui n'ont pas été plus exaucés que ceux que j'ai faits pour moi-même. Quelques années après, j'appris qu'étant vicaire dans une paroisse, il avait fait un enfant à une fille, la seule dont, avec un cœur très-tendre, il eût jamais été amoureux. Ce fut un scandale effroyable dans un diocèse administré très-sévèrement. Les prêtres, en bonne règle, ne doivent faire des enfans qu'à des femmes mariées. Pour avoir manqué à cette règle de convenance, il fut mis en prison, diffamé, chassé. Je ne sais s'il aura pu dans la suite rétablir ses affaires ; mais le sentiment de son in-

fortune , profondément gravé dans mon cœur , me revint quand j'écrivis l'*Emile* , et réunissant M. Gâtier avec M. Gaime , je fis de ces deux dignes prêtres l'original du vicaire savoyard. Je me flatte que l'imitation n'a pas déshonoré ses modèles.

Pendant que j'étais au séminaire , M. d'Aubonne fut obligé de quitter Annecy. M*** s'avisa de trouver mauvais qu'il fit l'amour à sa femme. C'était faire comme le chien du jardinier ; car quoique madame *** fût aimable , il vivait fort mal avec elle , et la traitait si brutalement , qu'il fut question de séparation. M*** était un vilain homme , noir comme une taupe , fripon comme une chouette , et qui à force de vexations finit par se faire chasser lui-même. On dit que les provençaux se vengent de leurs ennemis par des chansons ; M. d'Aubonne se vengea du sien par une comédie : il envoya cette pièce à madame de Warens , qui me la fit voir. Elle me plut , et me fit naître la fantaisie d'en faire une , pour essayer si j'étais en effet aussi bête que l'auteur l'avait prononcé ; mais ce ne fut qu'à Chambéri que j'exécutai ce projet ,

en écrivant *l'Amant de lui-même*. Ainsi quand j'ai dit dans la préface de cette pièce que je l'avais écrite à dix-huit ans, j'ai menti de quelques années.

C'est à-peu-près à ce temps-ci que se rapporte un événement peu important en lui-même, mais qui a eu pour moi des suites, et qui a fait du bruit dans le monde quand je l'avais oublié. Toutes les semaines j'avais une fois la permission de sortir; je n'ai pas besoin de dire quel usage j'en faisais. Un dimanche que j'étais chez maman, le feu prit à un bâtiment de cordeliers attenant à la maison qu'elle occupait. Ce bâtiment, où était leur four, était plein jusqu'au comble de fascines sèches. Tout fut embrasé en très-peu de temps. La maison était en grand péril, et couverte par des flammes que le vent y portait. On se mit en devoir de déménager en hâte, et de porter les meubles dans le jardin, qui était vis-à-vis mes anciennes fenêtres, et au-delà du ruisseau dont j'ai parlé. J'étais si troublé, que je jetais indifféremment par la fenêtre tout ce qui me tombait sous la main, jusqu'à un gros mortier de

pierre, qu'en tout autre temps j'aurais eu
 peine à soulever : j'étais prêt à y jeter de
 même une grande glace, si quelqu'un ne
 m'eût retenu. Le bon évêque, qui était venu
 voir maman ce jour-là, ne resta pas non
 plus oisif. Il l'emmena dans le jardin, où il
 se mit en prières avec elle et tous ceux qui
 étaient là, en sorte qu'arrivant quelque
 temps après, je vis tout le monde à genoux
 et m'y mis comme les autres. Durant la
 prière du saint homme le vent changea,
 mais si brusquement et si à-propos, que
 les flammes qui couvraient la maison et
 entraient déjà par les fenêtres, furent
 portées de l'autre côté de la cour, et la
 maison n'eut aucun mal. Deux ans après
 M. de Bernex étant mort, les antonins,
 ses anciens confrères, commencèrent à re-
 cueillir les pièces qui pouvaient servir à sa
 béatification. A la prière du père Boudet,
 je joignis à ses pièces une attestation du
 fait que je viens de rapporter, en quoi je
 fis bien ; mais en quoi je fis mal, ce fut de
 donner ce fait pour un miracle. J'avais vu
 l'évêque en prière, et durant sa prière
 j'avais vu le vent changer, et même très-

à-propos : voilà ce que je pouvais dire et certifier ; mais qu'une de ces deux choses fût la cause de l'autre , voilà ce que je ne devais pas attester , parce que je ne pouvais le savoir. Cependant, autant que je puis me rappeler mes idées , alors sincèrement catholiques , j'étais de bonne foi. L'amour du merveilleux, si naturel au cœur humain, ma vénération pour ce vertueux prélat , l'orgueil secret d'avoir peut-être contribué moi-même au miracle , aidèrent à me séduire , et ce qu'il y a de sûr , est que si ce miracle eût été l'effet des plus ardentes prières , j'aurais bien pu m'en attribuer ma part.

Plus de trente ans après , lorsque j'eus publié les *Lettres de la Montagne*, M. Fréron déterra ce certificat, je ne sais comment , et en fit usage dans ses feuilles. Il faut avouer que la découverte était heureuse , et l'à-propos me parut à moi-même très-plaisant.

J'étais destiné à être le rebut de tous les états. Quoique M. Gâtier eût rendu de mes progrès le compte le moins défavorable qu'il lui fût possible , on voyait qu'ils n'é-

taient pas proportionnés à mon travail , et cela n'était pas encourageant pour me faire pousser mes études. Aussi l'évêque et le supérieur se rebutèrent-ils , et on me rendit à madame de Warens comme un sujet qui n'était pas même bon pour être prêtre ; au reste , assez bon garçon , disait-on , et point vicieux ; ce qui fit que malgré tant de préjugés rebutans sur mon compte , elle ne m'abandonna pas.

Je rapportai chez elle , en triomphe , son livre de musique , dont j'avais tiré si bon parti. Mon air d'*Alphée et Aréthuse* était à-peu-près tout ce que j'avais appris au séminaire. Mon goût marqué pour cet art lui fit naître la pensée de me faire musicien. L'occasion était commode. On faisait chez elle au moins une fois la semaine de la musique : et le maître de musique de la cathédrale , qui dirigeait ce petit concert , venait la voir très-souvent. C'était un Parisien , nommé M. le Maître , bon compositeur , fort vif , fort gai , jeune encore , assez bien fait , peu d'esprit , mais au demeurant très-bon homme. Maman me fit faire sa connaissance ; je m'attachai à lui ,

ne lui déplaisais pas : on parla de pension, l'on en convint. Bref, j'entrai chez lui, et j'y passai l'hiver d'autant plus agréablement que, la maîtrise n'étant qu'à vingt pas de la maison de maman, nous allions chez elle en un moment, et nous y soupions très-souvent ensemble.

On jugera bien que la vie de la maîtrise, toujours charmante et gaie avec les musiciens et les enfans de chœur, me plaisait plus que celle du séminaire avec les pères de S.-Lazare. Cependant cette vie, pour être plus libre, n'en était pas moins égale et réglée. J'étais fait pour aimer l'indépendance et pour n'en abuser jamais. Durant six mois entiers, je ne sortis pas une seule fois, que pour aller chez maman ou à l'église, et je n'en fus pas même tenté. Cet intervalle est un de ceux où j'ai vécu dans le plus grand calme, et que je me suis rappelé avec le plus de plaisir. Dans ces situations diverses où je me suis trouvé, quelques-uns ont été marqués par un tel sentiment de bien-être, qu'en les remémorant j'en suis affecté comme si j'y étais encore. Non seulement je me rapelle les

temps, les lieux, les personnes, mais tout ce qui se rapporte aux objets environnans, la température de l'air, son odeur, sa couleur, une certaine impression locale qui ne s'est fait sentir que là, et dont le souvenir vif m'y transporte de nouveau. Par exemple, tout ce qu'on répétait à la maîtrise, tout ce qu'on chantait au chœur, tout ce qu'on y faisait le bel et noble habit des chanoines, les chasubles des prêtres, les mitres des chantres, la figure des musiciens, un vieux charpentier boiteux qui jouait de la contrebasse, un petit abbé blondin qui jouait du violon, le lambeau de soutanne qu'on portait près avoir posé son épée M. le Maître en dossait par-dessus son habit laïque, le beau surplis fin dont il en couvrait les loques pour aller au chœur, l'orgueil avec lequel j'allais, tenant ma petite flûte à bec, m'établir dans l'orchestre, à la tribune, pour un petit bout de récit que M. le Maître avait fait exprès pour moi le bon dîner qui nous attendait ensuite, le bon appétit qu'on y portait; ce concours d'objets, vivement retracé, m'a cent fois charmé dans ma mémoire, autant et plus

me dans la réalité. J'ai gardé toujours une affection tendre pour un certain air du *Conditor alme syderum* qui marche par deux jambes ; parce qu'un dimanche de l'Avent j'entendis de mon lit, chanter cette hymne, avant le jour , sur le perron de la cathédrale , selon un rite de cette église-là. Mademoiselle Merceret , femme - de - chambre de maman , savait un peu de musique : je n'oublierai jamais un petit motet *Offerte* , que M. le Maître me fit chanter avec elle , et que sa maîtresse écoutait avec tant de plaisir. Enfin tout , jusqu'à la bonne servante Perrine, qui était une si bonne fille , et que les enfans de chœur , faisaient tant endever , tout dans les souvenirs de ces temps de bonheur et d'innocence revient souvent me ravir et m'attrister.

Je vivais à Annecy depuis près d'un an sans le moindre reproche ; tout le monde était content de moi. Depuis mon départ de Turin je n'avais point fait de sottise , et je n'en fis point tant que je fus sous les yeux de maman. Elle me conduisait , et me conduisait toujours bien ; mon attachement

pour elle était devenu ma seule passion et ce qui prouve que ce n'était pas une passion folle, c'est que mon cœur forma ma raison. Il est vrai qu'un seul sentiment absorbant pour ainsi dire toutes mes facultés, me mettait hors d'état de rien apprendre ; pas même la musique, bien que j'y fisse tous mes efforts. Mais il n'y avait point de ma faute ; la bonne volonté y était toute entière, l'assiduité y était. J'étais distrait, rêveur, je soupirais ; qu'y pouvais-je faire ? Il ne manquait à mes progrès rien qui dépendît de moi ; mais pour que je fisse de nouvelles folies, il ne fallait qu'un sujet qui vint me les inspirer. Ce sujet se présenta : le hasard arrangea les choses ; et comme on verra dans la suite, ma mauvaise tête en tira parti.

Un soir du mois de février qu'il faisait bien froid, comme nous étions tous autour du feu, nous entendîmes frapper à la porte de la rue. Perrine prend sa lanterne, descend, ouvre : un jeune homme entre avec elle, monte, se présente d'un air aisé, et fait à M. le Maître un compliment court et bien tourné, se donnant pour un musicien

français que le mauvais état de ses finances
forçait de vicarier pour passer son chemin.
Ce mot de musicien français le cœur
ressaillit au bon le Maître; il aimait pas-
sionnément son pays et son art. Il accueillit
le jeune passager, lui offrit le gîte, dont il
paraissait avoir grand besoin, et qu'il ac-
cepta sans beaucoup de façon. Je l'exami-
nai tandis qu'il se chauffait et qu'il jasait en
attendant le souper. Il était court de sta-
ture, mais large de quarrure; il avait je ne
sais quoi de contrefait dans sa taille, sans
aucune difformité particulière; c'était pour
quasi dire un bossu à épaules plates, mais
je crois qu'il boitait un peu. Il avait un
habit noir plutôt usé que vieux, et qui
tenait par pièces, une chemise très-fine
très-sale, de belles manchettes d'effilé,
des guêtres dans chacune desquelles il au-
rait mis ses deux jambes, et pour se ga-
rdir de la neige, un petit chapeau à
porter sous le bras. Dans ce comique équi-
page, il y avait pourtant quelque chose
de noble que son maintien ne démentait
pas; sa physionomie avait de la finesse et
l'agrément, il parlait facilement et bien,

mais très-peu modestement. Tout manquait en lui un jeune débauché qui avait eu de l'éducation, et qui n'allait pas gueusant comme un gueux, mais comme un fort. Il nous dit qu'il s'appellait Venture de Villeneuve, qu'il venait de Paris, qu'il s'était égaré dans sa route, et oubliant un peu son rôle de musicien, il ajouta qu'il allait à Grenoble, voir un parent qu'il avait dans le parlement.

Pendant le souper on parla de musique et il en parla bien. Il connaissait tous les grands virtuoses, tous les ouvrages célèbres, tous les acteurs, toutes les actrices, toutes les jolies femmes, tous les grands seigneurs. Sur tout ce qu'on disait il paraissait au fait; mais à peine un sujet était-il entamé, qu'il brouillait l'entretien par quelque polissonnerie qui faisait rire et oublier ce qu'on avait dit. C'était un samedi il y avait le lendemain musique à la cathédrale. M. le Maître lui proposa d'y chanter *très-volontiers*; lui demanda quelle était sa partie; la *haute-contre*, et il parle d'autre chose. Avant d'aller à l'église, on lui offrit sa partie à prévoir; il n'y jeta pas les yeux.

Cette gasconnade surprit le Maître : Vous verrez, me dit-il à l'oreille, qu'il ne sait pas une note de musique. J'en ai grand peur, lui répondis-je. Je les suivis très-inquiet. Quand on commença, le cœur me battit d'une terrible force ; car je m'intéressais beaucoup à lui.

J'eus bientôt de quoi me rassurer. Il chanta ses deux récits avec toute la justesse et tout le goût imaginables, et qui plus est avec une très-jolie voix. Je n'ai guère eu de plus agréable surprise. Après la messe M. Venture reçut des complimens à perte de vue des chanoines et des musiciens, auxquels il répondait en polissonnant, mais toujours avec beaucoup de grace. M. le Maître l'embrassa de bon cœur ; j'en fis autant : il vit que j'étais bien aise, et cela parut lui faire plaisir.

On conviendra, je m'assure, qu'après m'être engoué de M. Bâcle, qui tout compté n'était qu'un manant, je pouvais m'engouer de M. Venture qui avait de l'éducation, des talens, de l'esprit, de l'usage du monde, et qui pouvait passer pour un ai-

mable débauché. C'est aussi ce qui m'arriva, et ce qui serait arrivé, je pense, à tout autre jeune homme à ma place, d'autant plus facilement encore qu'il aurait eu un meilleur tact pour sentir le mérite, et un meilleur goût pour s'y attacher : car Venture en avait, sans contredit, et il en avait sur-tout un bien rare à son âge, celui de n'être point pressé de montrer son acquis. Il est vrai qu'il se vantait de beaucoup de choses qu'il ne savait point; mais pour celles qu'il savait, et qui étaient en assez grand nombre, il n'en disait rien : il attendait l'occasion de les montrer; il s'en prévalait alors sans empressement, et cela faisait le plus grand effet. Comme il s'arrêtait après chaque chose sans parler du reste, on ne savait plus quand il aurait tout montré. Badin, folâtre, inépuisable, séduisant dans la conversation, souriant toujours et ne riant jamais, il disait du ton le plus élégant les choses les plus grossières et les faisait passer. Les femmes même les plus modestes s'étonnaient de ce qu'elles enduraient de lui. Elles avaient beau sentir qu'il fallait se fâcher, elles

n'en avaient pas la force. Il ne lui fallait que des filles perdues ; et je ne crois pas qu'il fût fait pour avoir des bonnes fortunes , mais il était fait pour mettre un agrément infini dans la société des gens qui en avaient. Il était difficile qu'avec tant de talens agréables , dans un pays où l'on s'y connaît et où on les aime , il restât borné long - temps à la sphère des musiciens.

Mon goût pour M. Venture , plus raisonnable dans sa cause , fut aussi moins extravagant dans ses effets , quoique plus vif et plus durable que celui que j'avais pris pour M. Bâcle. J'aimais à le voir , à l'entendre ; tout ce qu'il faisait me paraissait charmant , tout ce qu'il disait me semblait des oracles ; mais mon engouement n'allait point jusqu'à ne pouvoir me séparer de lui : j'avais à mon voisinage un bon préservatif contre cet excès. D'ailleurs , trouvant ses maximes très-bonnes pour lui , je sentais qu'elles n'étaient pas à mon usage ; il me fallait une autre sorte de volupté dont il n'avait pas l'idée , et dont je n'osais même lui parler , bien sûr qu'il se

serait moqué de moi. Cependant j'aurais voulu allier cet attachement avec celui qui me dominait. J'en parlais à maman avec transport ; le Maître lui en parlait avec éloge. Elle consentit qu'on le lui amenât : mais cette entrevue ne réussit point du tout : il la trouva précieuse ; elle le trouva libertin ; et s'alarmant pour moi d'une aussi mauvaise connaissance , non - seulement elle me défendit de le lui ramener , mais elle me peignit si fortement les dangers que je courais avec ce jeune homme , que je devins un peu plus circonspect à me livrer , et , très - heureusement pour mes mœurs et pour ma tête , nous fûmes bientôt séparés.

M. le Maître avait les goûts de son art ; il aimait le vin. A table , cependant il était sobre ; mais en travaillant dans son cabinet il fallait qu'il bût. Sa servante le savait si bien que , sitôt qu'il préparait son papier pour composer et qu'il prenait son violoncelle , son pot et son verre arrivaient l'instant d'après , et le pot se renouvelait de temps à autre. Sans jamais être absolument ivre , il était presque toujours pris de

vin, et en vérité c'était dommage, car c'était un garçon essentiellement bon, et si gai que maman ne l'appellait que petit-chat. Malheureusement il aimait son talent, travaillait beaucoup, et buvait de même. Cela prit sur sa santé et enfin sur son humeur, il était quelquefois ombrageux, et facile à offenser. Incapable de grossièreté, incapable de manquer à qui que ce fût, il n'a jamais dit une mauvaise parole, même à un de ses enfans de chœur. Mais il ne fallait pas non plus lui manquer, et cela était juste. Le mal était qu'ayant peu d'esprit il ne discernait pas les tons et les caractères, et prenait souvent la mouche sur rien.

L'ancien chapitre de Genève où jadis tant de princes et d'évêques se faisaient honneur d'entrer, a perdu dans son exil son ancienne splendeur; mais il a conservé sa fierté. Pour pouvoir y être admis, il faut toujours être gentilhomme, ou docteur de Sorbonne; et s'il est un orgueil pardonnable après celui qui se tire du mérite personnel, c'est celui qui se tire de la naissance. D'ailleurs tous les prêtres qui ont

des laïques à leurs gages les traitent d'ordinaire avec assez de hauteur. C'est ainsi que les chanoines traitaient souvent le pauvre le Maître. Le chantre sur-tout, appelé M. l'abbé de Vidonne, qui, du reste était un très-galant homme, mais trop plein de sa noblesse, n'avait pas toujours pour lui les égards que méritaient ses talents, et l'autre n'endurait pas volontiers ses dédains. Cette année ils eurent durant la Semaine-Sainte un démêlé plus vif qu'à l'ordinaire dans un dîner de règle que l'évêque donnait aux chanoines, et où le Maître était toujours invité. Le chantre lui fit quelque passe-droit et lui dit quelque parole dure, que celui-ci ne put digérer. Il prit sur-le-champ la résolution de s'enfuir la nuit suivante, et rien ne put l'en faire démordre, quoique madame de Warens, à qui il alla faire ses adieux n'épargnât rien pour l'appaiser. Il ne put renoncer au plaisir de se venger de ses tyrans, en les laissant dans l'embarras aux fêtes de Pâques, temps où l'on avait le plus grand besoin de lui. Mais ce qui l'embarrassait lui-même était sa musique, qu'il voulait

emporter, ce qui n'était pas facile. Elle formait une caisse assez grosse et fort lourde, qui ne s'emportait pas sous le bras.

Maman fit ce que j'aurais fait et ce que je ferais encore à sa place. Après bien des efforts inutiles pour le retenir, le voyant résolu de partir comme que ce fût, elle prit le parti de l'aider en tout ce qui dépendait d'elle. J'ose dire qu'elle le devait. Le Maître s'était consacré, pour ainsi dire, à son service. Soit en ce qui tenait à son art, soit en ce qui tenait à ses soins; il était entièrement à ses ordres, et le cœur avec lequel il les suivait donnait à sa complaisance un nouveau prix. Elle ne faisait donc que rendre à un ami, dans une occasion essentielle, ce qu'il faisait pour elle en détail depuis trois ou quatre ans; mais elle avait une ame qui pour remplir de pareils devoirs n'avait pas besoin de songer que c'en étaient pour elle. Elle me fit venir, m'ordonna de suivre M. le Maître au moins jusqu'à Lyon, et de m'attacher à lui aussi long-temps qu'il aurait besoin de moi. Elle m'a depuis avoué que le desir de m'é-

loigner de Venture était entré pour beau coup dans cet arrangement. Elle consulta Claude Anet, son fidèle domestique, pour le transport de la caisse. Il fut d'avis qu'au lieu de prendre à Annecy une bête de somme qui nous ferait infailliblement découvrir, il fallait, quand il serait nuit, porter la caisse à bras jusqu'à une certaine distance, et louer ensuite un âne dans un village pour la porter jusqu'à Seyssel, où étant sur les terres de France, nous n'aurions plus rien à risquer. Cet avis fut suivi : nous partîmes le même soir à sept heures, et maman, sous prétexte de payer ma dépense, grossit la petite bourse du pauvre petit-chat d'un surcroît qui ne lui fut pas inutile. Claude Anet, le jardinier et moi, portâmes la caisse comme nous pûmes jusqu'au premier village, où un âne nous relaya ; et la même nuit nous nous rendîmes à Seyssel.

Je crois avoir déjà remarqué qu'il y a des temps où je suis si peu semblable à moi-même, qu'on me prendrait pour un autre homme de caractère tout opposé. On en va voir un exemple. M. Reydelet, curé de

Sey
cons
Maî
le p
d'all
der
nou
pit
dait
Nou
M.
Ma
pri
fets
dan
ce r
ture
gar
car
cou
chè
les
me
rete
nou
écl

Seyssel, était chanoine de S.-Pierre, par conséquent de la connaissance de M. le Maître, et l'un des hommes dont il devait le plus se cacher. Mon avis fut au contraire d'aller nous présenter à lui, et lui demander gîte sous quelque prétexte, comme si nous étions là du consentement du chapitre. Le Maître goûta cette idée, qui rendait sa vengeance moqueuse et plaisante. Nous allâmes donc effrontément chez M. Reydelet, qui nous reçut très-bien. Le Maître lui dit qu'il allait à Bellay, à la prière de l'évêque, diriger sa musique aux fêtes de Pâques; qu'il comptait repasser dans peu de jours; et moi, à l'appui de ce mensonge, j'en enfilai cent autres si naturels, que M. Reydelet me trouvant joli garçon, me prit en amitié et me fit mille caresses. Nous fûmes bien régalez, bien couchés, M. Reydelet ne savait quelle chère nous faire, et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde, avec promesse de nous arrêter plus long-temps au retour. A peine pûmes-nous attendre que nous fussions seuls pour commencer nos éclats de rire, et j'avoue qu'ils me re-

prennent encore en y pensant; car on ne saurait imaginer une espièglerie mieux soutenue ni plus heureuse. Elle nous eût égayés durant toute la route, si M. le Maître, qui ne cessait de boire et de battre la campagne, n'eût été attaqué deux ou trois fois d'une atteinte à laquelle il devenait très-sujet, et qui ressemblait fort à l'épilepsie. Cela me jeta dans des embarras qui m'effrayèrent, et dont je pensai bientôt à me tirer comme je pourrais.

Nous allâmes à Bellay passer les fêtes de Pâques, comme nous l'avions dit à M. Reydelet; et quoique nous n'y fussions point attendus, nous fûmes reçus du maître de musique, et accueillis de tout le monde avec grand plaisir. M. le Maître avait de la considération dans son art, et la méritait. Le maître de musique de Bellay se fit honneur de ses meilleurs ouvrages, et tâcha d'obtenir l'approbation d'un si bon juge : car outre que le Maître était connaisseur, il était équitable, point jaloux et point flagorneur. Il était si supérieur à tous ces maîtres de musique de province, et ils le sentaient si bien eux-mêmes, qu'ils

le re
que
Al
quat
parti
aucu
parle
Notre
caisse
nous
les so
M. l
entre
il ser
tan,
gurer
verra
épuis
De
comm
non l
surpr
si viol
des c
aube
puis,

le regardaient moins comme leur confrère que comme leur chef.

Après avoir passé très - agréablement quatre ou cinq jours à Bellay , nous en repartîmes , et continuâmes notre route sans aucun accident que ceux dont je viens de parler. Arrivés à Lyon , nous fûmes loger à Notre-Dame de Pitié ; et en attendant la caisse , qu'à la faveur d'un autre mensonge nous avions embarquée sur le Rhône par les soins de notre bon patron M. Reydelet , M. le Maître alla voir ses connaissances , entre autres le père Caton , cordelier , dont il sera parlé dans la suite , et l'abbé Dortan , comte de Lyon. L'un et l'autre le reçurent bien , mais ils le trahirent comme on verra tout-à l'heure ; son bonheur s'était épuisé chez M. Reydelet.

Deux jours après notre arrivée à Lyon , comme nous passions dans une petite rue non loin de notre auberge , le Maître fut surpris d'une de ses atteintes , et celle-là fut si violente que j'en fus saisi d'effroi. Je fis des cris , appelai du secours , nommai son auberge , et suppliai qu'on l'y fit porter ; puis , tandis qu'on s'assemblait et s'empres-

sait autour d'un homme tombé sans sentiment et écumant au milieu de la rue, il fut délaissé du seul ami sur lequel il eût dû compter. Je pris l'instant où personne ne songeait à moi; je tournai le coin de la rue, et je disparus. Graces au ciel j'ai fini ce troisième aven pénible; s'il m'en restait beaucoup de pareils à faire, j'abandonnerais le travail que j'ai commencé.

De tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, il en est resté quelques traces dans les lieux où j'ai vécu; mais ce que j'ai à dire dans le livre suivant est presque entièrement ignoré. Ce sont les plus grandes extravagances de ma vie, et il est heureux qu'elles n'aient pas plus mal fini. Mais ma tête, montée au ton d'un instrument étranger, était hors de son diapason : elle y revint d'elle-même, et alors je cessai mes folies, ou du moins j'en fis de plus⁹ accordantes à mon naturel. Cette époque de ma jeunesse est celle dont j'ai l'idée la plus confuse. Rien presque ne s'y est passé d'assez intéressant à mon cœur, pour m'en retracer vivement le souvenir; et il est difficile que dans tant d'allées et de venues, dans tant

de déplacemens successifs , je ne fasse pas quelques transpositions de temps ou de lieu. J'écris absolument de mémoire , sans monumens, sans matériaux qui puissent me la rappeler. Il y a des événemens de ma vie qui me sont aussi présens que s'ils venaient d'arriver; mais il y a des lacunes et des vides que je ne peux remplir qu'à l'aide de récits aussi confus que le souvenir qui m'en est resté. J'ai donc pu faire des erreurs quelquefois , et j'en pourrai faire encore sur des bagatelles, jusqu'au temps où j'aie de moi des renseignemens plus sûrs; mais en ce qui importe vraiment au sujet , je suis assuré d'être exact et fidèle , comme je tâcherai toujours de l'être en tout: voilà sur quoi l'on peut compter.

Sitôt que j'eus quitté M. le Maître , ma résolution fut prise , et je repartis pour Anecy. La cause et le mystère de notre départ m'avait donné un grand intérêt pour la sûreté de notre retraite , et cet intérêt m'occupant tout entier , avait fait diversion durant quelques jours à celui qui me rappelait en arrière ; mais dès que la sécurité

me laissa plus tranquille , le sentiment dominant reprit sa place. Rien ne me flattait , rien ne me tentait , je n'avais de desir pour rien que pour retourner auprès de maman. La tendresse et la vérité de mon attachement pour elle avaient déraciné de mon cœur tous les projets imaginaires , toutes les folies de l'ambition. Je ne voyais plus d'autre bonheur que celui de vivre auprès d'elle, et je ne faisais pas un pas sans sentir que je m'éloignais de ce bonheur. J'y revins donc aussitôt que cela me fut possible. Mon retour fut si prompt, et mon esprit si distrait, que, quoique je me rappelle avec tant de plaisir tous mes autres voyages, je n'ai pas le moindre souvenir de celui-là. Je ne m'en rappelle rien du tout, sinon mon départ de Lyon et mon arrivée à Annecy. Qu'on juge sur-tout si cette dernière époque a dû sortir de ma mémoire ! En arrivant je ne trouvai plus madame de Warens : elle était partie pour Paris.

Je n'ai jamais bien su le secret de ce voyage. Elle me l'aurait dit, j'en suis très-sûr, si je l'en avais pressée ; mais jamais

homme ne fut moins curieux que moi du secret de ses amis. Mon cœur, uniquement occupé du présent, en remplit toute sa capacité, tout son espace, et hors les plaisirs passés, qui font désormais mes uniques jouissances, il n'y reste pas un coin de vide pour ce qui n'est plus. Tout ce que j'ai cru entrevoir dans le peu qu'elle m'en a dit, est que dans la révolution causée à Turin, par l'abdication du roi de Sardaigne, elle craignit d'être oubliée, et voulut, à la faveur des intrigues de M. d'Aubonne, chercher le même avantage à la cour de France, où elle m'a souvent dit qu'elle l'eût préféré, parce que la multitude des grandes affaires fait qu'on n'y est pas si désagréablement surveillé. Si cela est, il est bien étonnant qu'à son retour on ne lui ait pas fait plus mauvais visage, et qu'elle ait toujours joui de sa pension sans aucune interruption. Bien des gens ont cru qu'elle avait été chargée de quelque commission secrète, soit de la part de l'évêque, qui avait alors des affaires à la cour de France, où il fut lui-même obligé d'aller, soit de la part de quelqu'un plus puissant encore, qui sut

lui ménager un heureux retour. Ce qu'il y a de sûr, si cela est, est que l'ambassadrice n'était pas mal choisie, et que, jeune et belle encore, elle avait tous les talens nécessaires pour se bien tirer d'une négociation.

FIN DU PREMIER VOLUME.

37

'ily
rice
e et
né-
cia-

